

# ROBINSON CRUSOÉ.

Tome 1.



Robinson Crusoë.

Foe, D.

# ROBINSON CRUSOÉ,

## NOUVELLE IMITATION DE L'ANGLAIS;

PAR FEUTRY.

*Le courage en tout temps triompha du malheur.*

ÉDITION NOUVELLE, REVUE ET CORRIGÉE.

PREMIÈRE PARTIE.

A LILLE,
CHEZ V. LELEUX, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.
1809.

1

# PRÉFACE.

« Puisqu'il nous faut absolument
» des livres, dit J. J. Rousseau,
» (*) il en existe un qui fournit, à
» mon gré, le plus heureux traité
» d'éducation naturelle. Ce sera le
» premier que lira mon Émile....
» Quel est donc ce merveilleux
» livre? Est-ce Aristote? Pline?
» Buffon? Non: c'est *Robinson*
» *Crusoé*, etc. Ce roman, débar-
» rassé de tout son fatras, sera tout-
» à-la-fois son amusement et son
» instruction, etc. »

Le Citoyen de Genève n'est pas le seul à qui cette idée soit venue. Il n'est presque point de Lecteur qui

(*) Émile, tome 2.

ne s'impatiente des réflexions diffuses, et quelquefois aussi déplacées que dangereuses, pour ne rien dire de plus, qui coupent à chaque moment le fil de la narration.

Quoique l'Auteur d'Émile convienne de *tout le fatras* de cet ouvrage, on ne peut cacher qu'il dit, quelques lignes plus haut, que la situation de *Crusoé* est beaucoup mieux décrite que la plupart de nos Philosophes ne pourraient le faire, du moins, ajoute-t-il, avec plus de vérité et de simplicité. Personne, à cet égard, ne serait de son sentiment, s'il eût daigné le refondre lui-même : il faut cependant avouer qu'indépendamment des choses dont J. J. Rousseau desire avec raison qu'on élague cet ouvrage, on pourrait l'écrire avec plus

de rapidité, sans néanmoins trop en altérer le caractère qui le distingue des autres romans.

C'est ce que l'on a tenté de faire en le dégageant de tout ce que l'on a cru y voir de superflu. Au reste on savait d'avance qu'il n'y a aucune sorte de gloire à ce genre de travail; mais s'il peut devenir de quelque utilité aux jeunes gens, pour qui seuls on a cru devoir l'entreprendre, un grand objet est rempli. Quant aux autres Lecteurs, dont quelques-uns trouveront peut-être mauvais qu'on eût osé toucher à ce roman, parce que peut-être aussi n'ont-ils pas voulu s'appercevoir du poison qu'il renferme, ils peuvent s'en tenir à l'ancienne traduction. Le but de celle-ci, qui n'est pas pour eux, est de faire

voir que, dans quelque état horrible et désespéré qu'on soit réduit, on peut encore se former une sorte de bonheur avec du courage et de la constance.

# ROBINSON CRUSOÉ,

## NOUVELLE IMITATION DE L'ANGLAIS.

### PREMIÈRE PARTIE.

La tranquillité dont la Providence a bien voulu me faire jouir après tant de tourmens et d'agitations, et la singularité des événemens de ma vie, m'ont fait naître l'idée, pour m'amuser dans mes vieux jours, d'en écrire l'histoire. Mes aventures sont si extraordinaires, que je doute fort qu'on y ajoute foi.

Mais on ne doit pas ignorer que le vrai est quelquefois peu vraisemblable, et que le mensonge se pare souvent du langage de la vérité. Au reste, je ne chercherai point à éblouir par les charmes d'une diction qui n'est pas de mon ressort. Je suis marin, j'ai l'ame simple, je parle sans art, j'écris de même, et je ne me pique que de sincérité.

Je suis né à Yorck, en 1632. Mon père était de Brême, et vint s'établir à Hull, où, après avoir acquis un bien assez honnête dans le commerce, il prit le parti de se fixer à Yorck, pour y jouir paisiblement du fruit de ses travaux. Ce fut dans cette dernière ville qu'il épousa ma mère, dont la famille, qui était une des meilleures de la province, portait le nom de *Robinson Crusoé.*

J'étais le plus jeune de trois garçons. L'aîné, qui servait en qualité de Lieutenant-Colonel dans un Régiment d'Infanterie, commandé autrefois par le

fameux Capitaine Lokart, fut tué à la bataille de Dunkerque contre les Espagnols, et le second s'expatria, sans que l'on pût jamais savoir ce qu'il était devenu.

Mon père me destina à l'étude des Lois, et me donna la meilleure éducation qu'il soit possible d'avoir en province; mais j'en profitai peu. L'inquiétude de mon caractère, qui ne me permettait pas de rester en place, me donna l'envie de courir les mers. Ce desir dégénéra bientôt en fureur, au point que je devins insensible aux caresses de ma mère, et aux pressantes sollicitations de mes parens, qui souhaitaient me retenir auprès d'eux, autant pour leur satisfaction que pour la mienne propre. Je fus sourd à leurs remontrances, et je me livrai tout entier à mes projets de voyage. Il semble qu'une sorte de fatalité, dont on ne peut rendre compte, mais que j'aurais pu vaincre, m'entraî-

nait secrètement vers cet abyme de malheurs où je suis tombé depuis.

« Robinson, me dit mon père, un
» jour qu'il me voyait absorbé dans
» une profonde rêverie, je devine à
» votre air taciturne une partie de ce
» que vous roulez dans la tête. Il en
» est temps encore, rendez-vous à une
» famille qui vous aime; rendez-vous
» à vous-même enfin. Écoutez la voix
» de la sagesse, et dissipez ces funestes
» idées, fruits de votre inapplication
» et de votre mélancolie. Apprenez
» qu'il ne convient qu'aux hommes qui,
» pour tout bien, ne possèdent qu'un
» nom, ou aux gens sans ressources,
» de tenter les aventures; ces deux états
» cherchent la gloire ou la fortune;
» le vôtre est de jouir du bonheur qu'ils
» desirent et que vous possédez. Ce
» n'est que dans cette heureuse médio-
» crité, plus précieuse que l'or même,
» que peut se trouver la vraie félicité;

» et c'est là votre situation dont vous
» ignorez le prix, et que vous regretterez
» amèrement un jour. Les maux sont
» attachés aux extrêmes ; les grands et
» les petits en sont quelquefois accablés.
» L'état mitoyen craint peu de vicissi-
» tudes ; exempt d'orgueil, d'envie et
» de travaux forcés d'esprit ou de corps,
» il coule ses jours dans l'aisance et
» la tranquillité. Ah ! mon fils, quelle
» erreur de fouler aux pieds un bien-
» être certain, pour aller chercher au
» loin des plaisirs chimériques, et courir
» les mers comme un homme sans état
» et sans espérance ! Rejettez également
» l'envie de poursuivre la fortune dans
» les Capitales, à la suite de quelque
» Grand. Cette mer est encore plus ora-
» geuse que l'autre. Que de caprices,
» de dégoûts, d'humiliations, d'injus-
» tices, d'ingratitude et d'horreurs n'a-t-
» on pas à craindre d'eux ! Il faut applau-
» dir à leurs vices, ou du moins paraître

» ne pas les voir; leur donner des vertus
» et des talens qu'ils n'ont pas; cacher
» l'esprit et les bonnes qualités qu'on
» peut avoir; dire et faire toujours le
» contraire de ce qu'on desire et de ce
» qu'on pense; n'oser jamais exprimer
» ouvertement un sentiment à soi; être
» sans cesse en butte à la basse jalousie,
» à la haine sourde, aux faux rapports,
» et aux noires menées des fripons
» qui les environnent; n'avoir pas un
» moment à sa disposition; n'être em-
» ployé le plus souvent qu'à tromper
» ou à éconduire les créanciers de ses
» Maîtres; en un mot, n'exister qu'en
» eux, que par eux, que pour eux,
» et mourir enfin sans avoir vécu. L'état
» de l'esclave le plus vil est moins
» affreux que celui de ces êtres attachés
» à la plupart des Grands Seigneurs; et si
» vous en voyez quelques-uns faire for-
» tune auprès d'eux, ils la doivent presque
» toujours au crime ou à la bassesse.

» Ah! mon fils, je le répète, croyez-
» moi, vivez avec nous, soyez libre
» et heureux. Jouissez de notre bien;
» augmentez-le, ou plutôt conservez-le
» par des travaux honorables, soit dans
» la robe, soit dans le commerce, et
» vous éviterez, à l'abri du port, les
» naufrages d'une partie des humains.
» L'exemple de vos frères devrait vous
» toucher plus que mes leçons. Je ne
» peux, sans verser un torrent de larmes,
» me rappeler la mort de l'un, et l'ab-
» sence de l'autre dont j'ignore toujours
» la destinée. Ah! sans doute, il souffre;
» vous me restez seul; voudriez-vous
» éprouver le cruel sort de tous les
» deux? Eh bien! ajoute-t-il en finis-
» sant, et voyant augmenter ma tacitur-
» nité, je vous laisse réfléchir sur vous-
» même; mais je vous prédis tous les
» maux ensemble, si vous persistez dans
» votre résolution. »

Ce discours, qui fut vraiment pro-

phétique, m'ébranla à tel point que je pensai sérieusement à changer d'avis et de conduite; mais le destin, ou plutôt mon penchant, en avait autrement ordonné. La rencontre que je fis, quelques jours après, d'un de mes camarades à Hull, où j'étais allé par hasard, fut le premier et fatal anneau de cette longue chaîne de malheurs dont je fus depuis accablé. Il était sur le point d'aller par mer à Londres sur le vaisseau de son père. Il me pressa de partir avec lui, et en peu de momens il me détermina à faire ce voyage. Je m'embarquai donc sans consulter qui que ce fût, et sans me mettre en peine des mortelles inquiétudes que j'allais causer à une famille dont la tendresse méritait plus d'égards et de reconnaissance. Ce jour, le plus funeste de ma vie, fut le premier Septembre 1651. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu un jeune aventurier dont les infortunes aient commencé plus tôt

que les miennes. A peine le bâtiment était-il sorti de la rivière de Humber, que le vent s'éleva avec force, et les flots s'agitèrent par degrés jusqu'à la fureur. Comme c'était mon premier voyage, la crainte s'empara bientôt de mon ame, et le mal de mer, achevant de m'abattre, me fit faire alors de profondes réflexions sur mon état, sur celui de mes parens, sur leur prédiction, enfin sur la justice divine dons je commençais déjà à ressentir la vengeance. La tempête augmentait, la mer s'enflait de plus en plus; et quoique ce fût peu de chose en comparaison de ce que j'ai vu depuis, et sur-tout quelques jours après, cette image était assez effrayante pour épouvanter un jeune homme qui se voyait sur un nouvel élément. Je m'attendais, chaque minute, à voir engloutir le bâtiment qui, en se précipitant du haut des flots, semblait devoir aller se briser au fond de la mer. Dans cette détresse,

je fis tous les vœux imaginables, et je les croyais sincères. C'est alors que je sentis vivement combien étaient justes les observations de mon père sur cette heureuse médiocrité dont il jouissait, et dont il m'avait offert de partager les douceurs. Ainsi, me proposant la pénitence de l'enfant prodigue, je résolus fermement de l'imiter.

Ce projet salutaire s'évanouit avec la tourmente; le calme qui succéda, appaisa les agitations de mon cœur. Une soirée charmante suivi ce jour affreux; le soleil se coucha sans nuage, le silence des vents nous invita au repos, et le sommeil répara nos forces.

Le lendemain, le lever de l'aurore que je n'avais jamais vue sous un horison si vaste; la gradation sensible de la lumière, et des diverses couleurs qu'elle produit; la pureté de l'air qui pouvait à peine enfler les voiles, et la présence éclatante de l'astre du jour dont les feux

se réfléchissaient sur la tranquille et immense surface des eaux, offrirent à mes yeux le plus beau et le plus grand des spectacles.

Frappé d'étonnement et d'admiration, je contemplais, de toutes les facultés de mon être, ce grand et superbe tableau, lorsque mon camarade de voyage, que j'avais perdu de vue pendant la tempête, vint me retrouver, probablement pour achever de m'affermir dans la résolution que j'avais prise. « Je gage, me dit-il, » que vous avez eu peur hier; ce n'était » cependant qu'une bagatelle. — Comment une bagatelle, c'était une horrible » tempête. — Non, non, je vous l'assure, » ce n'était rien. Vraiment nous nous » moquons bien du vent quand nous » avons un bon vaisseau, et que nous » sommes au large; vous n'êtes qu'un novice. Allons, venez vous réjouir avec » nous et vous consoler avec *Bacchus* » de la mauvaise humeur de *Neptune*. »

Entraîné dans sa chambre, où je trouvai quelques jeunes gens, tant marins que passagers, je noyai bientôt dans le *punch* et mes terreurs et mes vœux. Il est vrai que par intervalles une voix intérieure parlait à mon ame, et me rappelait à mes devoirs; mais ces sortes d'avis, c'est ainsi que je nommais ces réflexions sages et involontaires, ne durèrent que quatre à cinq jours; de sorte qu'en très-peu de temps j'obtins sur ma conscience une victoire aussi complette que pouvait le desirer un jeune homme qui cherche à s'endurcir, et à étouffer ses remords.

Le sixième jour de notre navigation, nous arrivâmes à la rade d'Yarmouth. Le calme et le peu de vent qu'il faisait, et qui encore était contraire, rallentirent notre marche; nous fûmes même obligés d'y mouiller, et d'y rester sept à huit jours. Plusieurs vaisseaux de New-Castel vinrent nous joindre; c'était le rendez-vous

commun de ceux qui attendent le moment favorable de gagner la Tamise. Nous n'eussions cependant pas laissé écouler ce temps, si le vent nous eût permis d'entrer dans l'embouchure de la rivière à la faveur de la marée; mais comme cette rade passait pour être aussi sûre qu'un port, nos gens se livraient, avec la plus grande sécurité, à la joie et au repos. Nous n'avions aucun pressentiment de notre malheur, lorsque, le huitième jour au matin, il s'éleva un vent furieux. L'équipage, sorti de son assoupissement, fut commandé pour abattre les mats de perroquet, et pour tenir toutes choses bien serrées et en bon ordre. Vers le midi, la mer s'enfla si prodigieusement qu'elle couvrit plusieurs fois tout le vaisseau. On jeta toutes les ancres et même l'ancre maîtresse, comme l'une de nos dernières ressources; mais nous ne laissâmes pas de chasser sur elles après avoir filé tous nos cables,

Il n'y avait plus moyen de douter de la tempête ; elle était affreuse. L'étonnement et la terreur se voyaient sur le visage des matelots mêmes. Quoique notre Capitaine fût un homme aguerri, intrépide et infatigable, je l'entendis prononcer à voix basse et d'un air consterné: *nous sommes perdus, c'est fait de nous.*

On peut juger de mon état ; je ne devais pas naturellement m'attendre à essuyer si promptement un second orage, plus terrible encore que le premier. Les horreurs de la mort, que j'avais déjà senties, revinrent bientôt s'offrir à mon ame éperdue. Elles me rappelèrent avec amertume les résolutions que j'avais prises d'aller me jeter aux pieds de mon père, lui redemander ses bontés, et me fixer enfin dans une famille dont je faisais l'amour et l'espoir, et qui seule eût fait mon bonheur. Jamais spectacle plus effrayant n'avait frappé mes yeux ; les flots s'élevaient comme des montagnes

et, se succédant avec rapidité, venaient fondre sur notre bâtiment, et semblaient devoir l'engloutir; de quelque côté que je tournasse mes regards, ce n'était que consternation. Plusieurs vaisseaux passèrent assez près de nous sans mâts et demi-brisés; l'un d'eux coula à fond presque sous mes yeux; quelques autres détachés de leurs ancres, avaient été jetés de la rade en pleine mer, voguant à l'aventure et sans agrêts. Vers le soir l'équipage fut obligé de couper les mâts pour ne pas périr si-tôt, et pour gagner du temps, dans l'espérance d'être secouru, ou de voir cesser la tempête; mais le cri perçant que fit un mousse qu'on avait envoyé dans la cale, et qui nous dit qu'il y avait déjà quatre pieds d'eau, nous ôta, pour ainsi dire, tout espoir. On se mit cependant aux pompes, et j'y fus employé à mon tour. Il n'était plus temps; l'eau gagnait, et nous étions bientôt au moment de nous voir abymer

dans les gouffres que formait le choc des flots, lorsque le Capitaine, appercevant un petit bâtiment en assez bon état passer près de nous, fit tirer le canon pour demander du secours. Nous le vîmes sur-le-champ mettre à la mer un bateau qu'il voulut bien hasarder pour nous secourir; et ce ne fut pas sans grand danger qu'il nous approcha. La difficulté était de nous aborder; mais enfin, les rameurs firent les derniers efforts, et exposèrent leurs jours pour sauver les nôtres. Nous leur jettâmes un cordage dont ils se saisirent heureusement; et comme notre équipage était peu nombreux, nous entrâmes tous dans cette barque; nous n'eûmes d'autres soins, ni rien de plus pressé que de chercher à toucher terre, en leur promettant de payer le dommage qui pourrait y arriver, et de les récompenser selon notre pouvoir.

A peine avions-nous quitté notre vaisseau, que nous le vîmes couler bas.

Cet

Cet événement nous pétrifia, et nous fit concevoir la grandeur du danger que nous avions couru et dont nous n'étions pas encore tout-à-fait sauvés. Nous faisions force de rames; et quand le bateau était au-dessus des vagues, nous découvrions un grand nombre de personnes qui accouraient sur le rivage; enfin, après avoir passé le fanal de Winteston, la côte qui s'enfonce à l'ouest de Cromer, et qui brisait un peu la violence du vent, nous permit de gagner terre; nous y descendîmes tous heureusement, et nous la baisâmes avec des transports de joie, qui ne peuvent être sentis que par ceux qui ont éprouvé un même sort.

Nous allâmes droit à Yarmouth, où nous fûmes reçus avec bonté; le Magistrat nous y fit donner des logemens, et plusieurs particuliers nous avancèrent de quoi aller chacun à notre destination.

Je ne sais pourquoi je ne partis pas sur-le-champ pour Hull, et de-là pour

Yorck. C'est la route qu'il m'eût fallu tenir pour devenir heureux ; et mon père, qui vraiment était l'image de celui de l'enfant prodigue, eut, ainsi que lui, tué le veau gras à mon retour.

Il ne tarda pas à apprendre que le vaisseau sur lequel je m'étais embarqué avait fait naufrage ; mais il fut quelques jours sans savoir que j'y avais échappé.

Le fils du Capitaine, que je rencontrai le surlendemain avec son père, me parut avoir changé de ton ; la perte qu'ils avaient faite était assez considérable pour lui donner une mélancolie dont je ne l'avais pas cru susceptible. Ils m'abordèrent tous deux d'un air fort triste, et me demandèrent comment je me portais ; le père, qui alors était instruit des vœux de ma famille et de mes projets, me dit d'un air grave et pathétique : « Jeune » homme, vous ne devez plus penser à » la mer, vous devez prendre ces mau-

» vais succès comme une marque certaine et visible qu'il ne faut pas que vous suiviez cet élément. — Eh! pourquoi n'y renoncez-vous pas vous-même ? — Mon cas est bien différent ; je suis marin de profession, c'est mon état, et je dois en remplir les devoirs. Croyez-moi, abandonnez vos idées de voyage, rendez-vous à un père qui vous aime, et prenez garde que sa prédiction n'achève bientôt de s'accomplir. »

Je répondis fort peu de choses, et nous nous séparâmes pour ne nous revoir jamais. Comme j'avais quelque argent, je me déterminai à marcher vers Londres, sans trop savoir encore le parti que je prendrais.

Chemin faisant, je réfléchissais sur mon irrésolution ; une mauvaise honte m'arrêtait, et disait à mon imagination égarée que si je rejoignais la maison paternelle, je serais montré au doigt,

non-seulement dans le voisinage, mais dans toute la ville. Quelle contradiction! on ne rougit pas de faire le mal, et de paraître insensé, et l'on a honte de marquer un repentir qui peut seul nous mériter le titre de sage!

Je demeurai quelque temps dans cet état d'incertitude; mais enfin, ce penchant et ce goût décidés pour les grands voyages, me firent choisir le parti le plus funeste.

Arrivé à Londres, je fus d'abord assez heureux pour tomber dans une société d'honnêtes gens; il est fort rare qu'un jeune homme sans expérience, déserteur de la maison paternelle, et par conséquent sans lettres de crédit, ne donne pas dans quelque piége en débutant dans une capitale si considérable. On ne voit même que trop souvent des personnes bien recommandées commencer par être dupes à leur abord dans une grande ville. Je fis donc connaissance avec un Arma-

teur qui avait été à la côte de Guinée, et qui, ayant eu des succès, était résolu d'y retourner. Cet homme trouva quelque plaisir dans ma conversation, et m'entendant parler de mon envie de courir le monde, il me proposa de m'embarquer avec lui, en me promettant le passage et sa table *gratis;* il m'assura de plus que si je pouvais emporter une petite pacotille de marchandises qu'il m'indiquerait, je ferais certainement un gain au-dessus de mes espérances.

J'acceptai l'offre avec transport, et, m'étant lié d'étroite amitié avec ce Capitaine, propriétaire du vaisseau, je demandai environ quarante livres sterling; à quelques amis que je rencontrai, et qui probablement avaient engagé mes parens à risquer quelque chose pour ma première aventure. J'employai cette modique somme en clincaillerie, selon le conseil de mon conducteur, et nous mîmes à la voile quelques jours après.

Jamais voyage n'eut un succès si marqué; indépendamment de mes profits, qui montaient à cinq livres neuf onces de poudre d'or que je rapportai, j'appris assez passablement la navigation et le commerce par les soins et les bontés de mon Capitaine qui se plaisait à m'instruire; en sorte que ce voyage me rendit à-la-fois matelot et marchand. J'eus cependant une fièvre ardente, causée par les chaleurs du climat; car la côte où nous traficâmes s'étend depuis le 15.e degré de latitude septentrionale jusqu'à la ligne.

Je n'étais pas né assez heureux pour que mon bonheur fût de longue durée. Mon ami mourut subitement peu de jours après son retour; comme sa veuve se détermina à renvoyer pour son compte le même vaisseau en Guinée, sous le commandement de notre pilote, je me rembarquai avec lui pour tenter une seconde aventure; mais j'eus assez de

prudence pour ne risquer que le tiers de mon gain, et pour laisser le reste entre les mains de cette veuve, qui joignait à beaucoup d'intelligence la probité la plus scrupuleuse.

La veine de notre bonheur était passée. Nous ne fûmes pas plutôt au-delà des Canaries, que nous rencontrâmes, à la pointe du jour, un corsaire. Saletin qui nous donna la chasse avec toutes ses voiles. Nous mîmes au vent toutes celles que nous avions; mais comme il gagnait beaucoup sur nous, nous nous préparâmes au combat. Nous n'avions que douze pièces de canon de petit calibre, et le forban en avait dix-huit d'une force supérieure. Il fut bientôt à notre portée, et nous lâcha une bordée que nous lui rendîmes, et qui nous parut l'avoir fait reculer un peu. Mais il revint sur nous avec fureur, et nous aborda, après avoir fait jouer toute la mousqueterie de son équipage qui était de deux

cents hommes. Soixante des leurs se jetèrent sur notre vaisseau, la hache à la main; nous les reçûmes en vrais désespérés, et nous les chassâmes par deux fois de dessus notre pont, après leur avoir tué beaucoup de monde. Enfin, accablé par le nombre, et voyant une douzaine de nos gens, tant tués que blessés, nous fûmes obligés de nous rendre.

Le Capitaine corsaire nous conduisit droit à Salé. Il envoya notre équipage dans l'intérieur du pays, probablement pour y être vendu; comme j'étais jeune et agile, il me garda à son service; je ne fus pas aussi maltraité que je l'avais craint d'abord, mais rien ne pouvait me consoler d'être réduit en esclavage. C'est alors que je sentis toute la force des remontrances de mon père, et toute l'étendue de mes torts. Je ne connaissais pas de plus grand malheur que le mien, et je croyais sa prédiction pleinement accomplie.

accomplie. Hélas ! ce n'était encore là que le commencement des maux que je devais souffrir.

Le temps remit un peu de calme dans mon esprit ; mes premiers projets alors furent de profiter de la première occasion favorable pour m'échapper ; j'espérais que ce corsaire, devenu mon maître, m'ayant attaché à sa personne, m'emmènerait avec lui lorsqu'il irait en mer, et que, s'il venait à être pris par quelque vaisseau de guerre Espagnol ou Portugais, je recouvrerais ma liberté. Mais cette espérance s'évanouit bientôt ; car lorsqu'il se rembarqua, il me laissa chez lui pour cultiver son jardin.

Revenu de sa course, il me destina à garder son vaisseau, où j'allais coucher toutes les nuits. Cet ordre fit renaître mon espoir. Je rêvais sans cesse aux moyens de le remplir, et je ne trouvais aucun expédient raisonnable. Je ne pouvais fuir seul, et je n'avais aucun com-

pagnon d'esclavage qui sût ma langue, et à qui, par conséquent, il fût possible que je communiquasse mes idées; cependant je caressais ma chimère, et j'en récréais souvent mon imagination.

Deux ans environ se passèrent de cette sorte, partageant mes travaux entre la culture du jardin et la garde du navire. Les dernières expéditions de mon écumeur n'ayant pas eu tout le succès dont il s'était flatté, le contraignirent à rester plus long-temps à terre, et à chercher des ressources pour radouber son vaisseau, le ravitailler, et renouveller son équipage. Dans l'intervalle de ses occupations, il me menait souvent à la pêche avec deux de ses plus jeunes esclaves. Je m'instruisis si bien dans cet exercice que je surpassai bientôt mes camarades, et que j'acquis les bonnes graces de mon maître. Il me confiait quelquefois son bateau pour aller lui prendre du poisson, et me donna même, pour cet objet, une

sorte d'autorité sur mes compagnons d'infortune. Un jour qu'il vint avec nous de bon matin; et pendant un grand calme, il s'éleva tout-à-coup un brouillard si épais, qu'il nous déroba entièrement la vue de la terre, quoique nous n'en fussions tout au plus qu'à la distance d'une demi-lieue; nous nous mîmes à ramer de toutes nos forces dans l'espérance de regagner le port; mais nous ne pûmes tenir de route certaine, faute de boussole. Nous travaillâmes tout le jour et une partie de la nuit suivante sans boire ni manger, et sans pouvoir nous reconnaître. Vers le matin, le brouillard s'étant dissipé, nous fûmes étonnés de nous voir à deux grandes lieues en mer, et mourant de faim; nous retournâmes dans le port avec assez de peine, car le vent commençait à devenir violent.

Cette aventure rendit notre patron plus prudent; il résolut de faire construire, dans cette barque, une cabane

commode, et de l'approvisionner pour quelque temps, afin de la mettre en état de tenir un peu la mer, si pareil accident lui arrivait. Il eut même soin d'y faire porter de petits meubles, une armoire, des liqueurs, du café, et autres choses d'agrément.

Ces précautions ranimaient mon espoir; enfin je vis naître le moment de sortir d'esclavage; comme il avait projetté de faire une partie dans la barque avec quelques personnes de considération, il fit des provisions extraordinaires, en m'ordonnant d'arranger la cabane avec propreté, d'y porter quelques fusils, pour réunir le plaisir de la chasse à celui de la pêche. J'obéis exactement; mais tout étant prêt, la partie manqua par des affaires imprévues; ces personnes firent dire à mon maître qu'elles viendraient souper chez lui, et qu'elles y prendraient des arrangemens pour la renouer un autre jour. Je reçus ordre de partir sur-

le-champ avec mes camarades ordinaires, et de faire la meilleure pêche qu'il serait possible, pour qu'il pût recevoir ses convives avec distinction.

Ce fut alors que je me crus sauvé; car j'avais un petit vaisseau à mon commandement, avec assez de vivres pour espérer de joindre quelque bâtiment, quelque côte, ou enfin quelque asyle. Je ne savais encore quelle route tenir; mais mon unique but, dans ce moment, était de fuir l'esclavage.

Avant de partir pour notre prétendue pêche, j'eus grand soin d'envoyer Moëli (c'était le nom du plus grand de mes deux camarades) chercher du biscuit, lui disant qu'il n'était pas convenable que nous mangeassions du pain des maîtres, et je donnai ordre à Xuri, c'est ainsi que s'appelait le plus jeune, d'aller remplir les jarres d'eau fraîche. Il était tout naturel qu'ils donnassent dans le piège; pendant ce temps, j'allai à bord

de notre vaisseau, qui touchait presque à notre barque, et j'en apportai, en trois ou quatre voyages, de la poudre, des balles, un pain de cire de cinquante livres, une hache, de la corde, des clous, un marteau ; et ayant caché le tout dans l'armoire de la cabane dont j'avais la clef, j'attendis mes deux compagnons, que je fis semblant de gronder d'arriver si tard.

Enfin, nous déployâmes notre voile latine, et nous sortîmes du port. Les gardes du château nous connaissaient, et nous laissèrent passer. Le vent, qui était favorable à la pêche, était contraire à mes desirs ; il soufflait nord-nord-est ; s'il eût été sud, j'eusse pu aisément gagner les côtes d'Espagne ; mais de quelque côté qu'il vînt, ma résolution était de fuir, et de m'abandonner à la providence.

Après avoir fait environ une lieue, nous amenâmes la voile, et je proposai de pêcher ; je n'avais garde, lorsque je

sentais un poisson à l'hameçon, de le tirer hors de l'eau; je dis au contraire d'aller plus loin pour pouvoir trouver mieux; nous remîmes à la voile, et nous nous éloignâmes encore d'environ deux milles. Je donnai d'abord le gouvernail à Xuri, et m'étant approché de l'autre, je pris si bien mon temps et mes mesures que, lui ayant passé le bras entre les jambes, je le fis tomber à la mer. Quoique mon intention ne fût ni de le noyer, ni de le tuer, je courus sur-le-champ à la cabane, où je m'armai d'un fusil que j'avais eu soin de charger le matin. Moëli qui nageait à merveille, était déjà revenu au-dessus de l'eau, et me supplia de le recevoir en m'assurant qu'il me suivrait au bout du monde; comme je n'avais aucune confiance en lui, je le couchai en joue, en lui disant : Écoute, mon ami, je ne te veux pas de mal, tu nages bien, tu peux gagner le rivage; hâte-toi de le joindre, je le desire, et te fais mes adieux;

mais si tu approches davantage de mon bord, je te brûle la cervelle; car, à quelque prix que ce soit je veux recouvrer la liberté. Il ne répliqua point, et se tourna vers la côte en fendant l'eau avec rapidité. Comme c'était un excellent nageur, je ne doute nullement qu'il n'ait pris terre.

Je m'adressai ensuite au petit Xuri : Si tu veux m'être fidèle, lui dis-je, je ne t'abandonnerai jamais, et je te ferai part de ma fortune. Cet enfant me fit un sourire si naïf pour me marquer son aveu, qu'il m'ôta tout sujet de défiance.

Aussi long-temps que je crus être à la portée de Moëli, qui nageait droit à la côte, je continuai ma route dans la même direction pour donner le change à ceux qui auraient voulu me poursuivre, et les persuader que je prenais le chemin du détroit. En effet, il n'était pas sensé d'imaginer que je m'exposasse vers le sud, où des nations barbares

eussent pu nous envelopper avec leurs canots, et nous égorger; mais aussi-tôt qu'il fit un peu sombre, et que la nuit parut approcher, je dirigeai ma course au quart-sud en tirant vers l'est, pour ne pas trop m'écarter de terre. Le vent était frais et si favorable, que le lendemain, vers trois heures après-midi, lorsque je découvris la terre, j'étais, selon mon estime, éloigné de Salé de plus de 150 milles; cependant je ne voulus pas m'arrêter ni mouiller, dans la crainte de retomber dans les chaînes, et profitant du beau temps, je courus cinq jours entiers sans le moindre événement. Le vent changea, et devint sud; je conclus alors que je n'avais plus rien à redouter des Saletins. Je me hasardai donc d'approcher de la côte; je jetai l'ancre à l'embouchure d'une petite rivière dont j'ignorais le nom. J'ignorais également celui des peuples qui pouvaient en habiter les rives, ainsi que la latitude du pays

qu'elle arrosait. Je ne vis rien qui put m'indiquer si des hommes, ou des animaux seuls vivaient sur ces bords, et au fond, cela m'était fort indifférent; je ne voulais que de l'eau fraîche dont je craignais de manquer, et me remettre à la mer entre les mains de la providence. Nous entrâmes sur le soir dans la baye, pour reconnaître le pays à la faveur des astres, et tâcher de trouver quelque ruisseau. Mais la nuit étant venue, nous entendîmes des hurlemens si épouvantables que le pauvre Xuri faillit d'en mourir de peur. Je le rassurai par mes discours et par un verre de liqueur, en lui promettant que nous ne descendrions qu'après que ce bruit affreux serait totalement cessé, et que nous nous armerions de toutes pièces pour nous défendre, s'il en était besoin. Vous remarquerez que, pendant mon esclavage, j'avais assez appris du jargon de mes camarades, pour être alors en état de me faire entendre.

Xuri reprit courage, et nous restâmes tranquilles dans notre barque; mais nous ne pûmes jamais nous y endormir à cause des rugissemens horribles qui retentissaient le long du rivage. Nous vîmes, quelque temps après, une troupe de bêtes féroces de différentes espèces et d'une grosseur extraordinaire, qui venait se rafraîchir en se veautrant dans l'eau; ils poussaient des cris si terribles que de ma vie je n'ai rien entendu de semblable.

Xuri était dans une frayeur mortelle, et, en vérité, je n'en étais pas exempt. Nous préparâmes nos armes à tout hasard. Cette précaution fut sage, car nous entendîmes dans le moment un de ces monstres venir à la nage vers notre bateau. Nous ne pouvions pas le voir; mais à l'énorme sillon qu'il formait dans la rivière, et aux bouillonnemens que faisaient ses naseaux, il était aisé de connaître que c'était une bête prodigieuse; Xuri m'assura que c'était un lion; il

avançait droit sur nous ; je l'attendis à dix pas, et je lui tirai un coup de fusil qui le fit bien vîte rebrousser chemin.

Il n'est pas possible de donner une juste idée des hurlemens effroyables qui s'élevèrent sur cette côte au bruit de mon coup de fusil, et que les échos reportèrent au loin. Il y a quelque apparence que ces animaux n'avaient encore rien ouï de pareil. Je résolus d'attendre le jour pour tenter une descente, et nous n'avions alors peut-être pas moins à craindre des Sauvages que des lions et des tigres.

Dès que le jour parut, Xuri me pria de le laisser aller seul à terre, et se fit fort de découvrir de l'eau ; je voulais y aller moi-même et lui laisser la garde de notre barque ; mais il insista, en me disant d'un air plein de candeur et d'affection, que si les Sauvages nous attaquaient, et qu'ils le mangeassent, j'aurais au moins le temps de me sauver. Eh bien! mon cher Xuri, lui répondis-je

avec amitié, nous irons tous deux à terre, et si ces barbares nous insultent, nous les tuerons, et nous ne leur servirons de proie ni l'un ni l'autre. Cette marque d'attachement et de fidélité lui valut toute ma confiance et mon estime. Nous déjeûnâmes pour prendre des forces, et après nous être approchés de terre, nous y descendîmes armés de nos fusils, et munis de nos jarres.

Je n'osais trop m'écarter, dans la crainte que les Sauvages ne surprissent notre bateau. Le petit garçon ayant vu un lieu enfoncé à près d'un mille dans les terres, me dit de rester là, et il y courut sans attendre ma réponse. Il revint une heure après avec précipitation; je crus qu'il était poursuivi, et je volai à son secours. Il me fit signe d'arrêter, et me montrant de loin une bête qu'il avait tirée, et qui ressemblait assez à nos lièvres, et me marquant par ses gestes qu'il avait trouvé ce que nous desirions,

Ce succès nous donna bien de la joie. J'embrassai mon cher Xuri avec transport, et le louai beaucoup sur son adresse, sur sa bravoure et sur son agilité. Nous vîmes ensuite qu'il était inutile de nous donner tant de peine pour trouver de l'eau, puisque celle de la rivière, à la marée basse, était très-douce et très-bonne; nous en remplîmes nos jarres, et nous nous régalâmes de l'espèce de lièvre que Xuri avait tué. Après nous être un peu reposés, nous nous disposâmes à reprendre notre route, laissant cette contrée sans y avoir remarqué aucune trace de créature humaine.

Je n'avais aucun instrument pour prendre la latitude de notre situation; mais comme dans mon premier voyage de Guinée j'avais acquis quelques connaissances, je conjecturai que je n'étais pas fort éloigné des Isles Canaries, ni de celles du Cap-Verd. Ma mémoire, malheureusement, ne me fournissait au-

une lumière sur ce dernier article, et je ne savais où les chercher. Cependant je m'assurai qu'en suivant la côte, je trouverais quelques nations commerçant avec les Anglais, ou quelques-uns de leurs vaisseaux qui voudraient bien sans doute nous recevoir.

En effet, il me sembla plus d'une fois que j'appercevais dans le lointain le Pic de Ténériffe qui est dans les Canaries, et dont le sommet est l'un des plus élevés de l'Univers. J'avais grande envie de mettre au large, et d'aller vers ce point qui, dans le jour, me servait de guide; mais les vents contraires me contraignirent à suivre mon premier dessein.

La côte où nous étions, comme je l'ai vérifié depuis, bordait cette contrée vaste de déserte qui sépare l'empire de Maroc de la Nigritie; cette région avait été abandonnée, tant par la stérilité de son terroir, que par le nombre prodigieux de tigres, de lions, de léopards, et autres

animaux cruels qui infectent ces pays; en sorte que l'on y va plus que pour leur donner la chasse et pour avoir des pelleteries, encore a-t-on grand soin de n'y aller qu'en troupes de huit cents, de mille ou douze cents hommes.

Pendant notre course, nous fûmes souvent obligés de faire aiguade ; *nous* n'avions que trois jarres qui n'étaient pas fort grandes, et j'avais oublié de me munir d'un tonneau vide. Un jour, qu'il était encore de bon matin, nous mouillâmes sous une petite éminence de terre, en attendant que la marée qui montait nous portât plus avant. Xuri, dont les yeux étaient plus alertes et plus perçans que les miens, me dit tout bas : Allons chercher de l'eau plus loin; car, voyez-vous, cette vilaine bête qui dort sur le penchant de la colline, pourrait *fort* bien, si elle s'éveillait mal-à-propos, nous faire briser nos jarres, et peut-être pire. N'ayez aucune peur, lui répondis-je,

dis-je, allez à terre, et tuez-la; vraiment, reprit-il, si je la manque, elle me croquera d'un seul morceau. Je pris sur-le-champ deux fusils, et m'étant approché sans bruit de cet animal, c'était un lion d'une grosseur monstrueuse, je le mis du premier coup hors de combat; il se releva d'abord en grondant; mais se sentant l'épaule cassée, il retomba en rugissant d'une manière effroyable; comme il se relevait une seconde fois, je lâchai mon second coup de fusil qui l'abattit de nouveau; il n'était cependant pas encore sans vie, et il se débattait en s'efforçant vainement de quitter la place. Xuri ayant vu ce qui venait de se passer, s'élança hors du bateau avec son petit fusil, et courut au lion qui lui avait fait tant de peur; il lui mit ensuite le canon dans l'oreille, et l'acheva par un dernier coup.

Cette expédition qui nous avait réjoui, ne nous donna point à manger, et je fus

assez fâché de voir trois décharges inutiles ; mais Xuri me dit que notre poudre ne serait pas perdue ; en effet, il se mit en devoir d'écorcher l'animal dont la peau était superbe ; je l'aidai du mieux que je pus, et j'avoue que, sans lui, je n'en serais jamais venu à bout. Cette opération nous occupa quelques heures, et ayant enfin enlevé cette peau, nous l'étendîmes sur notre cabane ; elle se sécha en moins de deux jours, et nous tint lieu d'un très-bon matelat.

Nous fîmes voile vers le sud pendant dix ou douze jours sans interruption, épargnant fort nos vivres qui commençaient à diminuer, et ne prenant terre qu'autant que nous avions besoin d'eau. Mon projet était de me rendre à la hauteur de la rivière de Gambie ou de Sénégal, aux environs du Cap-Verd, où j'espérais trouver quelque navire Européen ; je savais que presque tous les vaisseaux qui partent de l'Europe pour la Guinée,

le Bresil, ou les Indes Orientales, mouillent à ce Cap.

Dans cette espérance, (car je m'étourdissais sur mon sort, qui était tel que, si je ne rencontrais aucun bâtiment, il fallait mourir de faim, ou me livrer à la merci des Nègres, dont la plupart, dans cette partie, sont anthropophages) dans l'espérance, dis-je, de rencontrer quelque bâtiment, nous continuâmes notre course pendant encore environ dix jours. Enfin manquant de vivres, nous résolûmes de prendre terre sur une plage que nous avions reconnu être habitée. Nous avions même distingué que les hommes étaient noirs et tout nuds. Je remarquai qu'ils s'attroupaient sur le rivage pour nous regarder, et qu'ils étaient sans armes, excepté un seul d'entr'eux qui tenait un petit bâton à la main, que Xuri me dit être une lance que ces Nègres savaient jetter fort loin, avec beaucoup d'adresse. Ainsi nous nous

tînmes à une certaine distance, et nous leur demandâmes par signes, des vivres et des secours. Ils nous entendirent à merveille, en nous marquant par des gestes fort intelligibles, qu'ils allaient nous en donner. En effet, j'en vis plusieurs courir à l'instant au loin dans les terres, probablement vers leurs habitations, pour nous apporter ce que nous avions demandé. Là-dessus, nous abaissâmes la voile, et nous calâmes. En moins d'une demi-heure, ces pourvoyeurs revinrent chargés de corbeilles; et par la précaution qu'ils prirent de nous les abandonner sur le rivage, et de se retirer, je compris qu'ils avaient aussi peur de nous que nous avions peur d'eux.

N'ayant rien à leur donner en retour, notre reconnaissance se borna à leur faire plusieurs signes de remercîment. L'expression du besoin et du sentiment est une langue universelle, et lorsqu'on n'a pas le cœur endurci par notre éduca-

tion encore barbare, les hommes qui ont acquis un seul degré de raison, ou qui ne l'ont pas éteinte à force de préjugés, entendent cette langue si éloquente, si précise, quoique muette, et ne se regardent plus comme étrangers.

Au moment que nous allions les quitter, il se présenta une occasion favorable de leur prouver que nous méritions leurs bienfaits, et que nous n'étions pas coupables de cette ingratitude inconnue parmi les nations sauvages, et si commune parmi nous. Deux animaux furieux descendirent de la montagne voisine ; c'était un lion qui poursuivait un léopard. Les Nègres se retirèrent un peu à l'écart; l'homme armé d'un dard, resta seul, en regardant fièrement ces bêtes féroces. Mais elles ne firent pas mine d'aller l'attaquer, et vinrent toutes deux se rouler au bord de l'eau à peu de distance de nous; le léopard cependant s'approchant un peu trop de notre barque,

je lui envoyai trois balles dans le corps, et il alla mourir sur le rivage. Le lion épouvanté prit la fuite, et fut en un moment hors de portée.

L'étonnement, ou l'explosion de mon arme jetta ces pauvres Nègres, est inexprimable; plusieurs d'entr'eux en tombèrent à la renverse; mais quand ils virent que l'animal était mort, sans pouvoir comprendre comment j'avais pu le tuer, ils levaient les mains au ciel pour marquer leur surprise.

Ils témoignèrent cependant une grande envie d'avoir part à ma proie, et de la manger. Je leur fis également connaître, que je la leur abandonnais entièrement, mais qu'ils me feraient plaisir de me rendre la peau, en montrant celle du lion que j'avais tué. Ils comprirent mes desirs, et en peu de momens le léopard fut dépouillé, et sa chair partagée. Je leur fis ensuite entendre que je manquais d'eau, en tournant une de mes jarres

sans dessus dessous; ils ordonnèrent à plusieurs de leurs femmes, qui étaient également nues, d'en aller chercher. Elles en apportèrent bientôt dans de grands vases de terre qui m'ont paru être cuits au soleil; elles y joignirent de la viande sèche, des racines, des fruits, et autres provisions qu'elles eurent soin de déposer sur le rivage, avec la peau. Elles se retirèrent comme la première fois, en nous marquant beaucoup d'amitié par leurs signes.

Après avoir rempli nos jarres, et transporté le tout dans notre barque, nous remîmes à la voile, en faisant nos derniers adieux à ces bonnes gens, qui restèrent sur la côte aussi long-temps que nous fûmes à la portée de leur vue. Nous continuâmes notre voyage pendant onze jours ou environ, après lesquels je vis le continent s'allonger bien avant dans la mer. Je ne doutai pas que ce ne fût le Cap-Verd, et je ne me trompais

point. Quoiqu'il fît alors un grand calme, je parvins cependant à le doubler, à la distance de deux lieues de terre. Je découvris bientôt à l'opposite, les Isles qui portent le nom de ce Cap; mais je ne savais encore auquel des deux côtés je devais me porter, et je tremblais, s'il survenait un vent un peu fort, de manquer l'un et l'autre.

Dans cette perplexité, j'entrai dans ma cabane, abandonnant le soin du gouvernail à Xuri; à peine m'étais-je assis que le petit garçon s'écria avec frayeur; « Maître, voilà un vaisseau à la voile. » Je sortis précipitamment, et je reconnus que c'était un vaisseau Portugais. Xuri mourait de peur; il était assez simple pour s'imaginer que notre corsaire Saletin nous avait fait poursuivre jusques-là. Je le rassurai à cet égard; mais je l'excitai à ramer avec moi, pour aider à la voile, et pour tâcher de joindre le navire. Je pris d'abord pour un de ceux

qui

qui font le commerce de Nègres à la côte de Guinée; mais quand j'eus remarqué la route qu'il tenait, je fus bientôt convaincu qu'il allait ailleurs.

Dans cet état, et voyant qu'il m'était impossible de l'atteindre, je fis des signaux de détresse, en tirant plusieurs coups de fusil. Il me parut bientôt qu'ils m'avaient apperçu avec leurs lunettes d'approche, puisqu'ils serraient quelques voiles pour rallentir leur marche; cela me rendit le courage; enfin je vis clairement qu'ils avaient l'humanité de les caler toutes pour nous attendre, nous prenant, à ce qu'ils me dirent depuis, pour des Européens échappés d'un naufrage; de sorte qu'en moins de trois heures je me rendis à la portée de la voix de mes libérateurs.

L'empressement qu'ils avaient de me connaître, fit qu'ils me demandèrent d'assez loin, qui j'étais, en Portugais, en Espagnol et en Français. La plus grande partie de l'équipage était sur les gaillards pour

nous examiner. Je répondis en Anglais, dans l'espérance de trouver sur ce bord quelqu'un de ma nation, que je m'étais sauvé de l'esclavage; un matelot Écossais me dit dans ma langue qu'il allait en rendre compte au Capitaine. Un instant après il m'invita de sa part à monter, et il nous reçut avec beaucoup d'affection.

Il faudrait pouvoir se mettre à ma place pour bien juger de ma joie. J'offris au Capitaine tout ce que j'avais, pour lui témoigner ma reconnaissance; il me refusa généreusement, en me faisant dire par le matelot, qui nous servait d'interprète, qu'il n'avait fait pour moi que ce qu'il voudrait que l'on fît pour lui, et qu'il ignorait si un pareil sort ne lui était pas réservé, qu'ainsi non-seulement il ne voulait rien de moi, mais qu'il me conduirait au Bresil, où je pourrais vendre mon bateau et ma petite cargaison, pour y subsister, et pouvoir payer mon retour en Angleterre, Il me proposa

même d'acheter ma barque qui était très-bonne, et me demanda ce que j'en voulais, ainsi que de mon petit Xuri. Comme ce Capitaine s'était montré généreux, je voulus pas lui paraître ingrat; je le laissai donc le maître de fixer le prix de mon bateau, de mes armes, de mes pelisses, en un mot de toutes mes provisions; mais je ne pouvais vendre la liberté de ce pauvre garçon, qui m'avait aidé de si bonne-foi au recouvrement de la mienne. Il approuva très-fort mon procédé, et me donna une obligation de cent soixante pièces de huit, payable à notre arrivée au Bresil, pour tout ce que je possédais; il me dit qu'il y joindrait soixante autres pièces, si je déterminais Xuri à livrer sa personne, en lui promettant de l'affranchir au bout de dix ans s'il se faisait chrétien; j'en parlai à Xuri, qui accepta la proposition, et qui dès ce moment entra au service du Capitaine.

Cela me formait un petit fonds de deux cent vingt pièces, indépendamment de celui que j'avais laissé en Angleterre. Nous eûmes une navigation assez heureuse, et nous arrivâmes à la baie de tous les Saints, environ vingt-deux jours après ma délivrance.

A notre débarquement, le Capitaine, en attendant le parti que je prendrais, me recommanda à un très-honnête homme de ses amis qui avait une plantation de sucre. Je vécus quelque temps chez lui, et je m'instruisis de son commerce. Voyant combien il était facile d'y faire une fortune rapide, je résolus de m'établir au Bresil, d'y acheter un terrain, de le défricher, de faire venir mes fonds de Londres, et de me fixer enfin dans ce pays. Le Capitaine, qui était resté près de trois mois pour ses affaires, pendant lequel temps j'avais presque arrangé les miennes, se préparait à partir pour Lisbonne. Je le priai de vouloir bien n'être

pas généreux à demi, et de se charger d'une lettre pour la dépositaire de mes deux cents livres sterlings. « Je vous » rendrai volontiers ce service, me dit-» il, mais je vous conseille de ne faire » venir d'abord que la moitié de cette » somme, pour avoir une dernière res-» source en cas de malheur, et sur-tout » de l'employer en marchandises qui sont » de vente ici, et sur lesquelles il y aura » beaucoup à gagner. » Ce conseil était si sage, et donné avec tant d'amitié et de désintéressement, que je me déterminai à lui confier une procuration en forme, avec une lettre pour la veuve de mon ami.

Son correspondant de Londres ayant touché de cette veuve, que j'avais instruite de mes malheurs et de mes projets, l'argent demandé, il le convertit en marchandises que le Capitaine lui avait indiqués. Il y ajouta une caisse d'outils et d'ustensiles nécessaires à ma plantation,

et engagea à mon service, pour six ans, un ouvrier qui arriva à bon port avec ma cargaison. Je fus transporté de joie à l'aspect de ce secours, et je crus ma fortune faite. En effet, la vente de mes marchandises me rapporta plus de trois cents pour cent, en sorte que j'achetai un Nègre, et que et que je pris encore un autre domestique européen.

Je me voyais déjà plus avancé que quelques propriétaires de plantations voisines de la mienne. Je réussis au-delà de mes espérances, et dès la troisième année, je recueillis beaucoup de sucre et de tabac que je destinai pour le retour de la flotte de Lisbonne. Mes affaires s'arrondissaient, et ma fortune était certaine, si l'inconstance de mon caractère n'y eût apporté un nouvel obstacle. Le mauvais usage que nous faisons de la prospérité, devient souvent la source des plus grands malheurs. Je commençai à rouler dans ma tête des projets d'entreprises au-dessus

de mes forces. L'uniformité de la vie que je menais commençait à m'ennuyer, et à me dégoûter d'un état honnête qui eut pu même me conduire aux richesses. J'étais précisément dans cette condition tranquille et desirable où mon père voulait me retenir dans ma patrie. « Eh quoi! » me disais-je souvent à moi-même, » n'aurais pas mieux fait de demeurer » chez moi? je pouvais y faire ce que je » fais ici, et travailler au sein de ma » famille et de mes compatriotes; c'était » bien la peine de courir les mers pour » me confiner dans ce désert affreux, et » pour n'y vivre qu'avec des étrangers. » C'est ainsi que mon humeur légère et l'ardeur de mon tempérament, ne me permettant pas d'être stable, offraient à mon imagination déréglée des idées gigantesques et dangereuses.

Ayant vécut près de quatre ans au Bresil, j'avais appris la langue du pays, et fait connaissance avec beaucoup de

colons et de marchands de St-Salvador. Je leur avais beaucoup parlé du commerce de la côte de Guinée, et de la manière d'y acheter des Nègres pour des bagatelles de clincaillerie, comme des couteaux, ciseaux, petits miroirs, etc. Ils m'écoutaient fort attentivement, et après avoir mûrement réfléchi sur la traite des Nègres, et sur le parti qu'ils pourraient en tirer, ils formèrent entre eux une société pour équiper un vaisseau qu'ils destinaient à cet objet. L'un d'eux vint me trouver, et me demanda le secret sur ce qu'il allait me proposer; je le lui promis. Il me confia qu'ils avaient résolu, pour faire fleurir leurs plantations, de se procurer des Noirs par les moyens que je leur avais indiqués dans mes conversations, et de les débarquer secrètement pour les distribuer dans leurs terres; que c'était le seul moyen de les faire promptement fructifier; qu'enfin, si je le voulais, ils me chargeraient de

faire ces achats pour leur société, et que je partagerais ces esclaves avec eux, par portion égale, sans y mettre de fonds.

Cette proposition était fort avantageuse pour toute autre personne sans établissement, et qui n'avait pas, comme moi, un bon commencement de fortune assurée; mais l'accepter dans les conjonctures où je me trouvais, c'était la plus grande folie qu'un homme pût faire.

J'étais né pour être l'artisan de mes malheurs; il me fut aussi difficile de résister à ces offres, qu'il me l'avait été autrefois de condescendre aux desirs de mon père. Je répondis donc que j'acceptais volontiers ce parti, pourvu que la société, outre ses engagemens, promît de se charger du soin de mon habitation, et de n'en disposer, si je venais à périr, que selon les ordres que je laisserais par écrit. On m'accorda tout, et l'on s'y obligea solennellement.

Je fis mon testament en forme, instituant mon héritier universel le Capitaine qui m'avait recueilli au milieu des mers, en le chargeant de faire passer à ma famille la moitié de tout ce que je laisserais à ma mort, et d'abandonner à la veuve de mon ancien ami de Londres les cent livres sterlings qui lui restaient en dépôt. Enfin je pris toutes les précautions possibles pour la sûreté de mes biens.

Il est certain que si j'eusse employé seulement une partie de cette prudence à peser mes vrais intérêts, je ne me fusse pas éloigné d'un établissement si avantageux, et je n'eusse pas entrepris ce voyage où je pouvais courir de nouveaux dangers dont j'avais d'ailleurs tout lieu de croire, par une triste expérience, que j'étais personnellement menacé. Mais entraîné par mon goût et par ma faiblesse, je suivis les fausses lueurs de ma fantaisie, et j'abandonnai les lumières de la raison.

Le vaisseau étant prêt, et toutes choses arrangées entre mes associés et moi, je m'embarquai le 1.er Septembre 1659, le même jour que je quittai Hull, huit ans auparavant, et sous des auspices encore plus malheureux.

Nous courûmes d'abord au nord le long de la côte, pour pouvoir tourner vers celle de l'Afrique, quand nous serions au douzième degré de latitude septentrionale. A la chaleur près, nous eûmes un fort beau temps. Quand nous fûmes à la hauteur du Cap Saint-Augustin, nous nous éloignâmes en mer, et nous mîmes le Cap comme si nous eussions voulu aller à l'île de Fernand dé Noronha. Nous la laissâmes à l'est, ainsi que les îles adjacentes, et nous continuâmes notre route vers le nord-est quart au nord; en sorte qu'après une navigation de douze jours, nous passâmes la ligne. Suivant notre estime, nous étions sous le septième degré et 12 minutes de latitude septen-

trionale, lorsqu'il s'éleva un violent ouragan qui nous désorienta entièrement. Il commença au sud-est, devint peu après nord-ouest, et se fixant ensuite au nord-est, il se déchaîna d'une manière si terrible que nous dérivâmes pendant dix jours de suite, forcés de céder à la fureur des vents. Il semble inutile de dire que nous nous attendions chaque jour à périr, et je ne crois pas que personne d'entre nous osât se flatter d'en échapper.

Nous étions quatorze, compris le pilote et moi; deux tombèrent à la mer, emporté par un tourbillon de vent, et un autre mourut de la fièvre ardente. La tempête s'étant un peu appaisée vers la fin du onzième jour, on fit une estime telle qu'on le put; on trouva que nous étions vers le onzième degré de latitude septentrionale, mais qu'il y avait une différence de vingt-deux degrés à l'ouest du Cap Saint-Augustin; de sorte que nous avions été jetés vers la côte de la

Guianne, au-delà de la rivière des Amasonnes, tirant vers celle d'Orénoque.

Je fus donc consulté pour savoir quelle route nous prendrions. Le maître voulait retourner à la partie orientale, et moi, au contraire, j'étais d'avis de faire voile vers la Barbade, où j'espérais qu'en prenant le large pour éviter le golfe du Mexique, nous arriverions en quinze jours; notre vaisseau d'ailleurs avait été trop tourmenté pour supporter un plus long trajet.

Nous changeâmes donc notre course, et nous prîmes le Cap nord nord-quart à l'ouest, afin de joindre quelques-unes des îles habitées par les Anglais. Mais un plus grand pouvoir que le nôtre détruisit nos espérances; car étant dans la latitude du douzième degré 18 minutes, nous fûmes assaillis par un second ouragan, qui nous emporta vers l'ouest, avec plus d'impétuosité encore que le premier. Il nous écarta si loin de tous les lieux ha-

bités par des hommes, que nous n'avions que l'effrayante perspective d'être victimes de la fureur des eaux, ou d'être dévorés par des bêtes féroces, si nous venions à prendre terre dans quelque île inconnue et déserte.

Nous étions dans cette situation cruelle, lorsqu'à la pointe du jour un de nos gens s'écria *terre!* A peine fûmes-nous montés sur le tillac, pour voir dans quelle région du monde nous pouvions être, que dans l'instant le vaisseau donna contre un banc de sable; son mouvement cessa tout-à-coup; quelques vagues y entrèrent avec tant de précipitation, que nous crûmes voir notre dernier moment.

Il faut avoir été dans une pareille détresse pour concevoir notre état. La consternation et l'image de la mort étaient peintes dans nos yeux. Nous ne savions où nous étions, et nous ignorions également si cette terre était une île ou un continent, et si elle était déserte ou ha-

bitée. Nous nous régardions les uns les autres d'un œil fixe et morne, en pensant chacun à notre conscience. La seule chose qui nous rendit une lueur d'espoir, c'est que le vaisseau n'était pas encore ouvert, et que le maître, en nous assurant que le vent commençait à tomber, nous dit qu'il nous serait peut-être possible de prendre terre, Mais le vaisseau était échoué de façon, et si endommagé, qu'à moins d'un miracle il n'y avait pas d'apparence de pouvoir le dégager; néanmoins, comme le temps parut devenir moins gros, et que l'eau gagnait dans la cale. nous fîmes tous nos efforts pour mettre la chaloupe à la mer. Il n'y avait pas un moment à perdre, et nous nous y mîmes tous les onze, sans avoir pu emporter autre chose que des rames, en nous recommandant à la miséricorde divine.

Quoique l'orage fût diminué de beaucoup, la mer cependant était extraor-

dinairement agitée, et s'élevait à une hauteur si épouvantable, que nous vîmes clairement que notre chaloupe ne pourrait y résister, et qu'infailliblement nous serions tous submergés; nous n'avions point de voile; d'ailleurs je crois qu'elle nous eut peu servi. Nous nous mîmes donc à ramer de toutes nos nos forces, mais avec un air si triste et dans un silence si funèbre, que l'on eût dit que nous allions au supplice.

Nous n'avions d'autre ressource, en cherchant à gagner la côte, que de rencontrer quelque anse, quelque embouchure de rivière pour nous mettre à l'abri du vent, ou quelque eau calme; mais rien ne s'offrit à nos yeux pour nous secourir, et la terre, à mesure que nous l'approchions, nous paraissait aussi redoutable que la mer.

A peine eûmes-nous fait, ou plutôt dérivé une lieue et demie, qu'une vague furieuse, semblable à une montagne, s'en

s'en vint roulant à notre arrière; c'était nous avertir d'attendre le coup de grace. En effet, elle fondit sur nous avec tant de force qu'elle renversa notre chaloupe, en nous séparant les uns des autres, sans nous donner le temps, pour ainsi dire, d'invoquer le saint nom de Dieu; car dans le moment nous fûmes tous engloutis.

C'est vainement que je cherche des expressions pour peindre la confusion de mes pensées au fond des eaux. Quoique je nageasse fort bien, j'eus assez de peine à regagner le dessus pour respirer un moment, la vague alors m'ayant jeté bien avant vers le rivage, se brisa dans son reflux, et me laissa presque à sec sur le sable et fort étourdi. Voyant la terre plus proche que je ne l'avais cru, et voulant tâcher de la joindre avant qu'une seconde vague revînt m'enlever, et peut-être m'emporter dans la mer, je me mis à courir le plus vîte que je pus. Mais je

reconnus bientôt qu'il m'était impossible de l'éviter ; car je la vis dans l'instant derrière moi, haute et furieuse ; je me préparai donc à retenir mon haleine, et m'efforcer de m'élever pour pouvoir nager et conserver ma respiration. Une masse d'eau de vingt pieds au moins, me couvrit dans le moment, et je me sentis porté avec rapidité vers la terre, ce qui me rendit du courage et assez de vigueur pour nager de ce côté-là. Enfin m'étant apperçu que le flot se brisait et s'en retournait, je m'élançai en avant, pour ne pas me laisser entraîner avec lui, et je fus assez heureux pour prendre pied.

Après avoir pris ma respiration, je recommençai ma course vers le rivage, où j'eus encore deux pareils assauts à soutenir ; mais plus j'approchais de terre, moins la vague était haute, et je fus bientôt à l'abri de l'insulte des eaux.

Je commençai par lever les yeux au

ciel, et m'étant prosterné, je remerciai Dieu de m'avoir sauvé la vie. Indépendamment de l'épuisement que je ressentais, mon ame était comme abimée dans une sorte d'extase qu'il est impossible de rendre. Tous mes sens étaient suspendus; il me semblait que je goûtais pour la première fois le bonheur d'être. Cet état de ravissement ne dura point; je sentis bientôt toute l'horreur de ma situation. Seul, sans secours, sous un ciel inconnu, sans armes pour me défendre ou pour avoir de quoi vivre, sans ressources et mourant de faim, je ne savais que devenir, et de quel côté tourner mes pas. Mes effets et mes provisions consistaient dans un couteau, une pipe cassée et un peu de tabac dans une boîte. Je courus d'abord comme un insensé; je m'armai à tout hasard d'un gros bâton que je coupai, et que je façonnai avec mon couteau en forme de massue.

La nuit approchait; j'avais à craindre

d'être dévoré par des bêtes féroces qui prennent ce temps pour chercher leur proie. Je résolus de chercher quelqu'arbre touffu, où je pusse me reposer sans crainte. Avant que de monter au haut de la côte, où je vis la pointe d'une forêt, je découvrir une source d'eau vive et excellente. Je me désaltérai, et je mâchai un peu de tabac pour prévenir la faim; parvenu ensuite sur la sommité, je choisis un arbre assez commode, et dont le feuillage était fort épais. J'y grimpai facilement, et m'étant arrangé dans une position à ne pas craindre de chûte, je m'endormis profondément par l'excès de mes fatigues. Je ne crois pas que de ma vie j'aie goûté dans le sommeil autant de douceurs que cette nuit. A mon réveil je vis le grand jour, et je sentis mes forces réparées.

La tempête était dissipée, le ciel était serein, et la mer assez tranquille. Mon premier soin fut de chercher, des yeux,

notre vaisseau qui n'était plus à la même place. La hauteur de la marée l'avait enlevé de dessus le banc de sable, où il s'était engravé, et l'avait fait dériver jusqu'à un demi mille du rivage, où il était un peu sur le côté, de façon cependant que la proue seule était dans l'eau. Par ce moyen, tout ce que le pont renfermait était sec, et par conséquent très-sain.

Je découvris aussi à ma droite la chaloupe demi-brisée, que la marée avait jetée à deux mille de distance du rivage; mais tous mes desirs étaient tournés du côté du vaisseau, où j'espérais trouver de quoi fournir quelque temps à ma subsistance, et des armes pour y pourvoir à l'avenir, ainsi qu'à ma sûreté.

La marée étant tout-à-fait basse, j'avançai jusqu'à un quart de mille de notre vaisseau que je joignis à la nage, après m'être dépouillé de mes habits. J'en fis le tour pour examiner comment

et par où je pourrais y monter; je trouvai heureusement un bout de corde à l'avant, dont je me saisis, et au moyen duquel je grimpai sur le gaillard. J'avoue que, sans ce cordage, j'eusse été fort embarrassé, et que peut-être il m'eût été impossible d'y parvenir. Je parcourus tout le vaisseau, et je trouvai la chambre du Capitaine en bon état, ainsi que la plupart des autres endroits où étaient nos provisions. Je commençai par manger, en réfléchissant sur les moyens de transporter à terre tout ce que je pourrais tirer du navire. Je n'avais point de temps à perdre; mais ce qui renouvella mes douleurs, c'est que je m'apperçus que par la position du vaisseau, tout notre équipage se fût sauvé, s'il eût resté à bord, et qu'alors je n'eusse pas été abandonné et dénué de toute consolation. Cette idée m'arracha des larmes; mais comme elle n'apportait qu'un faible remède à mes maux, je mis sur-le-champ

la main à l'œuvre, pour me procurer le plus de ressources que je pourrais.

Je commençai par attacher plusieurs cordes aux deux mâts de perroquet qui étaient en réserve, ainsi qu'à deux vergues, et je les lançai à l'eau avec d'autres pièces de bois. Je pris ensuite quantité de petits cordages, et je descendis par le côté du bâtiment. J'arrangeai mes mâts et mes vergues, en les liant, et en leur donnant la forme de la base d'un radeau que j'attachai fortement au navire, dans la crainte de le voir dériver; je retournai au travail, et je jetai sur ce fondement, qui commençait à être solide, les planches et morceaux de bois qui me tombèrent sous la main; je partageai encore avec la scie du charpentier quelques vergues, et je redescendis pour perfectionner mon ouvrage. Enfin, après l'avoir mis en état de porter une grosse charge, et d'être conduit jusqu'à terre, je commençai par fouiller le vaisseau, pour

prendre d'abord tout ce qui me serait le plus nécessaire. J'ouvris trois grands coffres de matelots, dont je brisai les serrures avec les outils du charpentier, et que je vidai pour pouvoir les descendre sur monradeau; les y ayant placés, à l'aide d'un cordage, j'y portai à plusieurs reprises du pain, du biscuit, du fromage. de la viande séchée, du ris, un reste de bled d'Europe, et d'autres graines que nous avions apportées pour nourrir nos volailles, de l'eau-de-vie, des liqueurs, des chemises, des hardes, des armes, de la poudre, du plomb, des outils, enfin tout ce que je croyais pouvoir m'être utile en attendant les événemens. J'y transportai aussi les deux chats du vaisseau, que je mis dans une cage à poulets. Le chien du pilote, qui était enfermé lorsque nous échouâmes, sauta de joie à ma vue, me fit mille caresses, et me suivit à la nage.

Lorsque je crus mon radeau assez chargé,

chargé, je le détachai du bâtiment, et je me mis à le gouverner avec une des rames que j'y avais jetées pour le conduire à terre. La marée montait, et portait vers le rivage; la mer était calme et le vent favorable. J'allai très-bien l'espace d'un mille; je m'apperçus alors que je dérivais un peu; cela me fit juger qu'il y avait un courant d'eau; j'espérai donc trouver une baie, ou une rivière qui me tiendrait lieu de port pour débarquer ma cargaison.

J'avais très-bien jugé. Je découvris une ouverture vers laquelle je me sentais entraîner par le cours de la marée. Je conduisis mon radeau le mieux que je pus pour profiter de ce courant; mais comme je ne connaissais pas la côte, je faillis à faire un second naufrage; je ne donnai par bonheur que légèrement et par un seul bout, sur le sable; comme l'autre bout flottait, et que la marée montait toujours, je fis tous mes efforts pour

retenir mes coffres qui glissaient, et pour reprendre le niveau. Ayant ainsi soutenu le poids de ma cargaison, je fus remis à flot, et je gagnai l'embouchure d'une petite rivière, dont une des rives me parut assez commode. Lorsque la marée fut tout-à-fait haute, j'y fixai mon radeau, en enfonçant des pièces de bois aux angles; comme il ne prenait qu'un pied d'eau, je fus bientôt laissé à sec à la marée descendante.

Je n'avais pas perdu un moment; cet ouvrage était pénible, et même au-dessus de mes forces; mais que ne fait pas faire la nécessité! Enfin je me voyais pourvu de vivres, de munitions, avec l'espoir, si le beau temps continuait, de retourner au vaisseau pour les augmenter. Mon embarras était de mettre mes effets en sûreté. Je m'armai d'un fusil et de deux pistolets, et je courus sur-le-champ vers la montagne prochaine qui dominait ce rivage, et qui me paraissait plus élevée

que les autres. Arrivé au sommet après beaucoup de fatigues et de sueur, je vis au premier coup-d'œil combien ma destinée serait triste. Je reconnus que j'étais dans une île, sans découvrir d'autres terres que quelques rochers fort éloignés, et deux autres petites îles environ à trois lieues vers l'ouest.

Je vis de plus que celle où je me trouvais réduit était inculte, et j'avais tout lieu de croire qu'elle n'était pas habitée, à moins que ce ne fût par des animaux peut-être cruels. Je n'en remarquai cependant aucun, mais bien quantité d'oiseaux dont je ne connaissais pas l'espèce. J'en tuai un qui ressemblait à un épervier, et dont la chair me parut mauvaise. Je crois que c'était le premier coup de fusil qui eut été tiré dans ce lieu-là depuis la création du monde. Je ne l'eus pas plutôt lâché qu'il s'éleva de la forêt un nombre presque infini de toutes sortes

d'oiseaux avec un bruit confus, causé par leurs cris différens.

Peu satisfait de cette découverte, je revins à mon radeau pour le décharger. Ce travail m'occupa le reste du jour; la nuit étant venue, je me barricadai, comme je pus, avec les coffres, et je me fis une espèce de cabane avec les planches. Je mangeai de bon cœur et de bon appétit, du pain, de la viande séchée, et je bus quelques verres de liqueurs, qui me fortifièrent et me firent dormir tranquillement.

A mon réveil, voyant le temps toujours au beau, je résolus de recommencer ma caravane, et d'emporter du navire tout ce que je pourrais. Car je n'ignorais pas qu'au premier coup de vent un peu fort, il ne se brisât totalement. Comme il n'était pas possible que j'y retournasse avec le même radeau, je m'y rendis comme la première fois, et j'y en préparai un autre; mais instruit par l'expé-

rience, je le construisis mieux, et le chargeai moins; je trouvai encore quantité d'outils; des clous, un marteau, des haches, une grande marmite, un gril, des pierres à aiguiser, du plomb, des rasoirs, des ciseaux, des miroirs, de la ficelle, des voiles, des hardes, un branle, un lit, de la poudre, des armes, quelques vaisselles de terre, des couverts, enfin tout ce que contient ordinairement un vaisseau. Le second voyage fut aussi heureux que le premier. Pendant mon trajet, il me vint en idée que les vivres que j'avais laissés à terre auraient pu fort bien servir de pâture aux animaux; cette réflexion m'affligea; mais à mon retour, je fus bientôt remis de ma terreur; je ne vis aucun vestige d'irruption. Je trouvai cependant sur un de mes coffres, une espèce de chat sauvage qui, à mon approche, s'enfuit seulement de quelques pas. Il s'arrêta ensuite tout court, ne paraissant nullement effrayé; il me

regardait fixement comme s'il eût voulu s'apprivoiser. Je lui jetai un petit morceau de pain qu'il mangea, et disparut ensuite, voyant que je ne me disposais pas à lui en jeter d'autres.

Après avoir enlevé tous les effets de mon nouveau radeau, je pensai à me former une tente, pour les mettre à l'abri de la pluie et du soleil, et pour me ga-garantir de toute surprise. Je me fis un petit enclos de planches et de pieux, au milieu duquel je plaçai des piquets pour soutenir ma tente qui était composée de deux grandes voiles. J'y enfermai mes provisions; j'y suspendis mon branle, où je me couchai en mettant mes armes à côté de moi.

Accablé de lassitude par mes courses et par le travail, et me trouvant enfin dans un bon lit et bien repu, je goûtai le repos le plus délicieux.

Je continuai la même manœuvre pendant onze jours de suite, apportant chaque

fois et de la même façon, tantôt une chose tantôt une autre, comme de la cassonnade, des épiceries, de la farine, du biscuit, des cables que je coupais par morceaux, quelques instrumens de mathématiques; deux lunettes d'approche, des livres, entre autres trois Bibles, des plumes, du papier, de l'encre, et une petite cassette où il y avait environ trente-six livres sterlings, tant en monnaie d'Europe qu'en celle du Bresil, moitié en or, et le reste en pièces de huit.

En voyant cet argent, qui m'était absolument inutile, je ne pus m'empêcher de m'écrier : « O vanité des vanités ! » métal imposteur, que tu es d'un vil » prix à mes regards ! Tu ne vaux pas » la peine que je me baisse pour te » ramasser; un seul de mes radeaux » chargé m'est ici cent fois plus précieux » que tous les trésors de l'Univers ! » J'allais continuer sur ce ton, et jeter cette somme à la mer, lorsque je me

ravisai, en réfléchissant qu'elle pourrait peut-être me servir un jour, si par hasard je revoyais ma patrie, ou du moins une région qui fut en correspondance avec elle.

Je me préparais pour le douzième voyage, lorsque je m'apperçus que le ciel se couvrait, et qu'il commençait à fraîchir. En peu de momens, un vent s'éleva de la côte avec assez de violence. Je vis alors que ce voyage serait trop dangereux; d'ailleurs je n'avais presque plus rien à regretter dans le vaisseau. Je crois en vérité que, si le calme eût continué, je l'eusse amené à terre pièce à pièce.

Le vent s'augmenta bientôt à un tel point, qu'il se forma une tempête assez forte, accompagnée de tonnerre et d'éclairs. Je me renfermai dans ma tente, au centre de mes richesses; car je pouvais appeler ainsi mon magasin, et me croire fort opulent.

Il fit un gros temps pendant la nuit; le matin, je jetai les yeux sur la mer, et je ne vis plus aucun vestige de vaisseau. J'en fus bientôt consolé par l'abondance dont j'étais environné, et par mes réflexions; en effet, je n'avais épargné ni soins, ni peines pour me pourvoir de beaucoup de choses; je n'avais pas perdu un instant, et j'avais réussi.

Ne pensant plus au vaisseau, toutes mes idées ne tendaient qu'à me mettre en sûreté contre les sauvages qui pourraient aborder à mon île, ou contre les bêtes féroces, supposé que j'y en eusse trouvées.

Le petit établissement que je m'étais formé à la hâte, pour être plus à la portée du vaisseau, et pour me mettre promptement à l'abri, me parut placé dans un endroit marécageux, et par conséquent peu salubre. Il était d'ailleurs trop éloigné des ruisseaux d'eau douce. Je me déterminai donc à chercher une situation plus

sûre; plus saine, plus commode et plus agréable. Mon objet en même-temps était d'avoir la vue sur la mer, afin que, si la providence eût permis que quelque bâtiment vînt à passer près de l'île, je pusse lui donner des signaux de mon existence et de ma situation.

Je parcourus deux jours ce côté de mon habitation, ne manquant pas d'aller soir et matin sur la cime de la montagne dont j'ai parlé. J'avais déjà pris la précaution d'y amonceler des branches mortes et sèches, des bouts de cables goudronnés, et d'autres matières combustibles. Mon but, en élevant ce bûcher, était d'y mettre le feu et de pouvoir donner, soit par sa flamme pendant la nuit, soit par sa fumée dans le jour, un signal de besoin au premier vaisseau que j'eusse découvert avec ma lunette d'approche.

Je trouvai non loin de-là une petite plaine située au pied d'une colline fort élevée, et dont l'un des côtés était à pic,

de façon que, par cet endroit, en m'établissant au bas, on ne pouvait descendre chez moi. Cette sorte de muraille naturelle, qui était d'une pierre assez tendre, avait, presqu'au centre et jusqu'à la hauteur de six pieds seulement, une espèce d'entrée de caverne, mais sans profondeur. La plaine, d'environ cent verges de large, s'étendait de plus du double, en descendant insensiblement vers la mer, et en formant un vaste tapis de verdure qu'un ruisseau arrosait en serpentant. Cette situation charmante était au nord-nord-ouest de la colline, et par conséquent à l'abri des grandes chaleurs de ce climat. L'air m'y parut sain, et je me décidai à y jeter les fondemens de mon habitation.

Avant que d'y transporter ma tente et mes effets, je traçai un demi-cercle vis-à-vis de cette ouverture que je projetais déjà d'agrandir, pour me pratiquer par la suite, dans cette roche facile à couper,

différens abris pour conserver mes effets, et les mettre hors de toute insulte; car je prévoyais que je ne sortirais pas de si-tôt de ce séjour. Je donnai à mon demi-cercle dix verges de rayon, en partant du point de l'ouverture, ce qui en faisait vingt de diamètre le long du rocher.

Je commençai d'abord, en suivant cette ligne de circonvallation, par me faire un double rempart de fortes palissades, hautes de six pieds et pointues, à la distance de six pouces, entrelacées de branchages, et fortifiées en dedans par de bons pieux de deux pieds et demi. Cet ouvrage était si solide qu'il n'y avait ni homme ni bête qui pût le forcer ou le franchir; j'employai beaucoup de temps à ce travail; mais avec du courage et de la constance on vient à bout de tout; chaque palissade me coûtait quelquefois deux journées, et je les choisis si fortes, que j'avais bien de la peine d'en porter une seule.

Je laissai une ouverture pour y conduire mes effets, mais avec l'intention de la fermer ensuite comme le reste, et de ne me servir que d'une échelle que je me proposais de faire, tant pour entrer chez moi que pour en sortir, et de la cacher soigneusement lorsque je serais dehors. Ces travaux ne m'empêchaient pas d'aller tous les jours, un moment, deux ou trois fois à la découverte, ainsi que de chercher à tuer du gibier, et à connaître les productions de l'île. Je vis quelques boucs paître sur le haut de la colline, ce qui me causa beaucoup de joie, mais la difficulté de les approcher, la tempéra de beaucoup. Ces animaux étaient si rusés et si sauvages, que j'avais toutes les peines du monde d'en tuer. Enfin, après les avoir long-temps observés, je m'apperçus que lorsque j'étais dans le vallon, et qu'ils broutaient sur les hauteurs, ils prenaient la fuite avec une vîtesse extrême, et qu'au contraire,

quand ils étaient en bas, et moi sur la colline, ils paraissaient ne pas me voir, d'où je conclus que, par la position de leurs yeux, ils avaient peine à me découvrir de bas en haut. En effet, m'étant attaché à les chasser de dessus les sommets, je parvins à en tuer plusieurs. Mon chien d'ailleurs commençait à s'instruire dans cet exercice. Je ne vis jamais d'animal plus fidèle, plus soumis ni plus attaché. Il employait toutes les finesses de son instinct à me prouver son zèle; il ne me quittait pas d'un instant, en un mot, il ne lui manquait que le don de la parole.

Quand j'eus achevé mon retranchement, je fis deux échelles, et dressai une grande tente en double, pour mieux me garantir des pluies. J'y transportai ensuite mes provisions, mes munitions, enfin toutes mes richesses; après quoi je bouchai, aussi exactement que solidement, le trou que j'avais laissé à ma fortifica-

tion, car c'est ainsi qu'on pouvait l'appeler, et je ne sortis plus de ma forteresse que par le moyen de mes échelles, qui me servaient également pour m'y réfugier, et que j'avais grand soin de retirer en dedans.

Quoique je commençasse à voir que je n'avais pas grand'chose à craindre des animaux, non plus que des Sauvages, je ne voulus cependant rien négliger pour ma sûreté; je garnis tous les dehors de mes palissades de gazon, de jeunes arbres et de boutures, pour me former un bocage qui pût cacher ma retraite, ou plutôt ma citadelle. J'en fis autant au haut de la colline, pour qu'on ne pût plonger dans mon enceinte; enfin, tout ce que je plantai, poussa de façon qu'en peu de temps j'eus de l'ombre de tous côtés. Jamais hermitage ou repaire ne fut mieux caché, et, à moins d'un événement miraculeux, il n'était pas possible de m'y relancer.

La vivacité et la longueur de mes tra-

vaux m'avaient, pour ainsi dire, empêché de réfléchir sur mon état. Il se présenta à mes yeux sous une image terrible; je me rappelai les discours de mon père, sa prédiction et mes premiers malheurs; je regardai alors ma situation comme un effet visible de la vengeance de Dieu, qui me condamnait sans doute à terminer ma vie dans cette triste solitude. Un torrent de larmes ruisselait de mes yeux; soulagé par leur abondance, je réfléchis que je n'étais pas aussi puni que je le méritais. J'envisageai mon sort du meilleur côté, et je sentis qu'il y avait sur la terre plusieurs millions d'hommes plus malheureux que moi. Au fond je ne manquais de rien, et il me restait l'espoir de ma délivrance. Ces réflexions me consolèrent, et me portèrent à remercier l'Éternel de m'avoir conservé seul de notre équipage, et à recourir à sa bonté et à sa miséricorde.

En effet, n'était-ce pas une providence marquée

marquée que le vaisseau, en échouant si près de l'île, me permît d'en tirer tout ce que je possédais? Qu'eussé-je fait dans ce désert, sans armes, sans hardes, sans vivres, sans outils, enfin sans tous les secours que j'avais trouvés?

Je pris donc la ferme résolution de rendre tous les jours à mon Créateur, jusqu'au dernier moment de ma vie, les plus humbles actions de graces, de l'adorer et de l'aimer en esprit et en vérité.

Cette résolution remit le calme dans mes sens; voilà l'effet de la vertu; le projet seul de la pratiquer répand dans le cœur une joie pure, que les plaisirs du monde et le vice qui en est presque inséparable n'ont jamais donnée, et qu'on y cherche vainement.

Occupé de ces pensées, et levant les yeux au ciel, je vis un grain se former dans les nues; je me réfugiai promptement dans ma tente. A peine y fus-je entré, qu'une pluie d'une odeur de souffre

inonda tout l'intérieur de ma forteresse; un coup affreux de tonnerre suivit un éclair épouvantable ; je crus en être écrasé, et je craignis de voir la tente en feu. Une réflexion soudaine sur le danger que courait ma poudre, pensa me faire mourir de frayeur. Je craignais autant de la perdre que de sauter moi-même avec elle; c'était toute ma ressource pour me défendre et pour vivre; mais l'orage qui vint bientôt à cesser, finit mes mortelles inquiétudes à cet égard.

Je ne tardai pas à chercher les moyens d'éviter ce malheur. Je me remis donc à l'ouvrage, en creusant le rocher à l'endroit de son ouverture qui donnait vis-à-vis de la tente et de plein pied. Comme la pierre se taillait avec facilité, j'y fis, en assez peu de temps, différentes chambres, en observant de laisser, outre les soutiens qui servaient de séparation, des masses dans le milieu de chaque appartement, pour supporter le poids des

voûtes et des matières supérieures. Le terrain ne me manquait pas; j'appelais tel endroit ma cuisine, tel autre ma cave, mon arsenal, ma sommellerie, mes offices, mon attelier, en un mot, je donnais à chaque cavité le nom de tous les bâtimens d'un château.

Pour pouvoir transporter les pierres, les terres et les recoupes de l'intérieur de mon rocher, je me fis, n'ayant ni panier ni brouette, une sorte d'instrument appelé *oiseau*, dont se servent les manœuvres pour porter le mortier.

Je les jetai toutes aux pieds des palissades, de façon qu'elles formèrent en dedans une terrasse qui les fortifiait encore. Je n'oubliai pas de faire une pente et des écoulemens pour les pluies extraordinaires.

Après ce nouvel ouvrage terminé, je fis des boîtes et des sacs pour séparer ma poudre, de façon que, si par un accident

imprévu, l'une des portions vînt à sauter, les autres pussent en être garanties.

Je renfermai tous mes effets dans ces différentes cavités, me réservant de les mettre en ordre par la suite, et d'en faire l'inventaire, pour les avoir sous la main.

Je sortais chaque jour, soit pour prendre le grand air, soit pour chasser, mais j'allais moins souvent vers la montagne à la découverte des vaisseaux. J'accoutumais déjà un peu mon esprit à supporter ma condition, et ne voulant point perdre le temps en choses vaines, je me disposai à l'employer tout entier à me procurer, par mon industrie et par la constance de mon travail, tous les adoucissemens et les commodités possibles.

Un soir que je revenais de la chasse, n'ayant rencontré que quelques oiseaux, je tuai une chèvre qui avait auprès d'elle un jeune chevreau encore tettant. Le petit ne quitta pas la mère, quoique morte, et me suivit lorsque je l'emportai

dans mon habitation. Je déposai la vieille au bas du dehors des palissades, et je passai le petit par dessus, dans l'espérance de l'apprivoiser; mais je ne pus y réussir, et dans la crainte de le voir mourir de faim, puisqu'il ne voulait pas manger, je le tuai pour le manger moi-même. La chair de ces deux animaux me nourrit assez long-temps; car je vivais d'épargne, et ménageais mes provisions, et sur-tout mon biscuit.

Il faut observer que dans les différentes choses que je tirai du vaisseau, et que je crus d'abord d'un médiocre usage, il s'en trouva qui devinrent très-utiles, et que, malgré toutes celles que j'avais ramassées, il m'en manquait encore de bien essentielles.

J'avais déja considéré fort sérieusement ma condition, et pesé les circonstances dont elle était accompagnée. Je résolus de mettre par écrit l'état de mes affaires, mon nom, mes héritiers, sur

lesquels je ne comptais plus; c'était pour détourner mon esprit, dans mes heures de repos, des idées mélancoliques qui venaient en foule l'accabler.

Voici le moment de donner, pour ainsi dire, le journal d'une vie, peut être la plus extraordinaire dont on ait jamais entendu parler; mais pour reprendre les choses par ordre, il faut remonter à mon arrivée dans mon île.

Ce fut le 30 de Septembre, dans l'équinoxe d'automne. Le soleil dardait alors ses rayons presque perpendiculairement sur ma tête; car je comptais, suivant mes observations, être dans le 9.e degré 22 minutes de latitude au nord de la ligne.

Comme je n'avais pas encore retrouvé parmi mes effets, qui étaient alors pêle-mêle, les plumes, l'encre, ni le papier dont je me suis servi depuis, il me vint dans la tête, le douzième jour de mon arrivée, que je pourrais perdre ma supputation de temps, et que je ne pourrais

plus distinguer les dimanches des jours ouvrables, si je ne trouvais quelque expédient.

Pour prévenir cette confusion, et en attendant que je pusse m'arranger pour écrire commodément, ou dans le cas que je vinsse à manquer d'encre, comme cela m'arriva par la suite, je plantai un poteau quarré, non loin du rivage, avec cette inscription, que je gravai sur le bois, à l'aide de mes outils : *Robinson Crusoé est venu dans cette île le* 30 *Septembre* 1659. Je faisais une marque chaque jour sur l'angle ; j'en faisais une plus forte le septième jour, et une beaucoup plus considérable tous les mois; par ce moyen, je me formai un calendrier.

Après m'être établi comme on vient de le voir, je pensai à me donner quelques meubles, tels qu'une chaise, une table, afin de pouvoir manger et écrire à mon aise, en un mot, jouir de quelques douceurs de la vie. Je remis donc la main

à l'œuvre avec un nouveau courage, en tâchant d'éloigner de mon esprit les idées sombres qui auraient pu m'affliger en pure perte ; car il me fallait faire de nécessité vertu. Le temps que j'aurais perdu à me lamenter, sans rien changer à ma triste situation, n'en eût fait qu'augmenter encore l'horreur, au lieu qu'en travaillant à rendre mon séjour plus agréable, plus commode, et mon garde-manger plus abondant, j'évitais le malheur de l'ennui et du besoin. Je pris mon parti, et j'allai sur-le-champ au bois couper quelques tiges droites d'arbres naissans pour me faire une chaise ; je m'en rappelais bien la forme, mais je ne savais par où m'y prendre ; enfin, à force d'application et de soins, et après avoir recommencé sept ou huit fois, je parvins à la faire assez passablement bien, et je réussis également à monter une table sur son pied.

La vue de ces meubles utiles me réjouit fort,

fort; je les regardais comme des chefs-d'œuvre de l'art, sur-tout pour un homme qui, de ses jours, n'avait manié aucun outil. Cela me confirma dans l'opinion que le raisonnement seul est le principe de toutes les mathématiques, et qu'il n'y a point d'homme, pour peu qu'il soit doué d'intelligence, qui, à force de mesurer chaque chose et de la combiner dans ses rapports, selon les règles de ses lumières naturelles, ne parvienne, avec de la constance, à faire tout ce qu'il voudra dans les arts mécaniques.

Je mis ensuite des tablettes, soutenues par des chevilles, pour ranger mes effets, et j'attachai beaucoup de clous aux parois de mon magasin, pour y suspendre avec ordre mes armes, mes cornets à poudre, mes férailles, et mille autres choses. Par ce moyen, je trouvais tout sous la main, et qui aurait vu alors ma caverne, aurait été bien étonné de l'arrangement et de l'abondance qui y régnaient.

Je m'étais aussi pratiqué dans l'endroit le plus sec, une chambre à coucher que j'occupais les jours de grande pluie; je me proposais de l'habiter dans la mauvaise saison, et de m'y retirer tout-à-fait lorsque la tente serait usée.

Dans la cavité que j'avais appelée ma cuisine, et qui était près de l'ouverture, je fis une sorte de cheminée qui, au moyen d'un trou que j'étais venu à bout de pratiquer avec ma tarrière au-dessus du foyer, ne fuma point. Je construisis aussi, avec assez d'adresse, un fourneau qui me fut très-utile.

M'étant ainsi un peu arrangé, je me prescrivis, pour la dispensation de mon temps, une règle que j'observai avec exactitude. Je chassais deux ou trois heures tous les matins, après quoi je revenais travailler jusqu'à onze. Je dînais ensuite, et à midi j'allais me reposer deux heures, à cause des chaleurs de ce climat, et je me remettais à l'ouvrage jusqu'au soir.

Je tuai, quelques jours après, une sorte de canards, et un autre oiseau inconnu que je trouvai très-bons à manger; je tuai également, dans cette même chasse, un chat sauvage dont la chair ne vallait rien; sa peau était fort douce; je la conservai, ainsi que toutes celles des animaux que je dépouillais, et cela me fut d'une grande utilité par la suite.

Je découvris encore une espèce de pigeons, semblables aux ramiers, mais qui ne perchaient ni ne faisaient leurs nids comme eux. Ils se retiraient dans des trous de rochers, où je pouvais prendre aisément leurs petits, qui étaient des morceaux vraiment délicats.

J'attrapai enfin un jeune chevreau que j'avais blessé. Je l'emportai dans mon habitation; les soins que j'en pris lui remirent la patte qui était cassée, et le guérirent parfaitement. Celui-ci s'apprivoisa à merveille, et paissait autour de mon enclos, sans chercher à s'en éloigner.

★

de plus de vingt-ou trente pas. Cela me fit naître l'idée d'en avoir un troupeau, tant pour ménager ma poudre que pour me nourrir lorsque je n'aurais plus de munitions.

Le besoin que j'eus de m'éclairer le soir, pour ne pas me coucher aussi-tôt que le jour disparaissait, me fit regretter la masse de cire dont je m'étais fait des bougies dans ma fuite de Salé ; mais, pour y suppléer, je conservai la graisse des animaux que je tuais, et au moyen d'un petit vase de terre que je façonnai le mieux que je pus, et que je fis sécher au soleil, je trouvai le secret de me procurer une lampe. La mèche, que je composai de bouts de cordes défilées, ne me rendait, il est vrai, qu'une clarté sombre ; mais enfin, telle qu'elle était, elle me fut d'un grand secours.

En arrangeant mes effets, je trouvai un jour un petit sac plein de différentes graines, qui étaient apparemment le reste

de celles qu'on avait destinées à la nourriture des volailles de notre vaisseau. Comme cette graine était presque toute rongée par les rats, et que le sac pouvait m'être d'un autre usage, j'allai le vider au pied du rocher, en le secouant de tous côtés. Cela arriva un peu avant la saison des pluies, et je fis si peu d'attention alors à cette graine, ou plutôt à cette poussière, qu'un mois après ou environ il ne m'en restait pas le moindre souvenir.

Je fus étonnné au bout de ce temps de voir pousser dans mon enclos différentes tiges que je ne reconnus point. Je le fus bien davantage quelques semaines plus tard, de voir des épis de bled et d'orge, de la même espèce que ceux d'Europe, et aussi beaux qu'il en croisse en Angleterre.

Je crus que la Providence m'envoyait ce présent. Cette idée toucha mon cœur jusqu'à faire couler les larmes de mes

yeux. Je me félicitais de ce que la nature avait bien voulu faire de tels efforts en ma faveur ; car je n'avais encore rien trouvé de semblable dans mon île, qui me paraissait peu propre à cette production, et je n'ignorais pas que le bled ne croît pas sans le concours de sa semence; ainsi je ne doutai point que Dieu n'eût opéré ce miracle, uniquement pour me faire subsister dans ce désert.

Jusqu'ici la religion n'avait guère eu plus de part à ma conduite que de place dans mon cœur ; mais la vue de ce prodige me fit faire de sérieuses réflexions sur moi-même. Ma surprise augmenta encore, lorsque je vis des tiges nouvelles à côté des premières, et que je reconnus être de ris, parce que j'en avais déjà vu en Afrique.

A force de penser à cet événement, je me rappellai enfin l'histoire du petit sac de graines demi-rongées, et le miracle disparut. J'avoue à ma honte que ma

pieuse reconnaissance envers Dieu s'évanouit aussi-tôt; cependant ce n'était pas moins un effet de sa providence que les choses eussent été dirigées de manière qu'il y restât quelques grains entiers, et que je les eusse jettés précisément dans un endroit où l'ombre d'un grand rocher les eut fait germer d'abord, et que je n'eusse pas vidé ce sac dans un lieu où le soleil les eut brûlés; c'était donc une faveur aussi réelle que s'ils fussent tombés des Cieux.

J'eus grand soin de faire la moisson en son temps, et je me proposai bien de préparer différens quarrés de terre, pour multiplier mes graines au point de ne plus craindre d'en manquer. Mais, faute d'expérience, je pensai tout perdre la première fois, pour avoir mal pris mon temps, et semé au moment de la saison sèche. Je réparai cependant ma faute, ainsi qu'on le verra en son lieu.

Je regardais déjà mon habitation

comme achevée, lorsque je me vis tout d'un coup sur le point de n'être pas plus avancé que le premier jour de mon travail, et même de périr sous ses ruines. Je me reposais dans ma tente vers une heure après-midi, quand soudain j'entendis un bruit épouvantable; je sortis avec précipitation, et voyant la terre s'ébouler du haut de ma colline, je me sauvai hors de la palissade pour n'être pas écrasé. A peine en étais-je un peu loin, que je vis clairement que c'était un horrible tremblement de terre; il y eut trois secousses à huit minutes d'intervalle, et si violentes que les édifices les plus solides en eussent été renversés.

Tout le côté d'un rocher, situé à un demi-mille de ma retraite, tomba avec un bruit égal à celui du tonuerre. La mer même était agitée, et les flots se soulevaient, comme s'ils eussent été poussés par des efforts souterrains.

La trépidation de la terre m'avait

donné des soulèvemens de cœur, pareils à ceux que j'avais ressentis dans le vaisseau, à la première tempête que j'essuyai en sortant de Hull. L'étonnement dont j'étais saisi, me glaça le sang dans les veines, et enchaîna toutes les puissances de mon ame. Mais le fracas causé par la chûte du rocher, vint me tirer de cet état léthargique, pour me remplir d'horreur et d'effroi, en me faisant craindre celle de ma colline, que je croyais voir prête à s'abîmer sur ma tente, et à ensevelir toutes mes richesses et mes ressources. Cette pensée effrayante rejeta mon ame dans la détresse.

La troisième secousse n'étant suivie d'aucune autre, je commençai à croire que le tremblement avait cessé; car je m'étais rappellé d'avoir ouï dire dans ma jeunesse, que ces phénomènes extraordinaires et funestes ne duraient pas. Je n'osai cependant point rentrer dans mon habitation, dans la crainte d'y être en-

terré tout vif. Je me jettai au pied d'un grand arbre, dans l'abattement et dans l'affliction causés par l'incertitude de mon sort. Je m'écriai alors plusieurs fois, et, pour ainsi dire, machinalement et sans trop penser à la religion : *Seigneur, ayez pitié de moi !* Mais cette légère syndérèse et cette ombre de componction s'évanquirent bientôt avec le danger.

Tandis que j'étais assis sous cet arbre touffu, je vis l'air s'obscurcir et le ciel se couvrir de nuages ; le vent s'éleva ensuite avec tant de véhémence, qu'il se forma une tempête horrible. La mer, que ces secousses avaient agitée, devint furieuse ; ses flots écumans s'élevaient plus haut que les montagnes, et semblaient menacer l'île d'un déluge prochain. L'ouragan, qui dura près de trois heures, fit des ravages affreux de long de la côte ; il détachait des pierres des rochers, roulait des monceaux de sable et déracinait des arbres ; je croyais à tout

moment que j'allais être enlevé moi-même, et jeté au loin. Cependant, il diminua insensiblement; une pluie abondante ramena le calme, et me détermina à rentrer dans ma tente.

Cet orage étant une suite assez naturelle du tremblement de terre, je jugeai avec raison que ce dernier avait produit tout son effet. Mais la pluie continua avec tant de force, que, craignant de voir ma tente renversée, je passai dans la caverne, non sans la frayeur de la voir s'écrouler sur ma tête.

Les eaux furent si abondantes que, sans la sage précaution que j'avais prise de pratiquer des pentes et des trous dans ma fortification pour leur écoulement, j'aurais été en danger d'être inondé jusqu'au milieu de mon rocher, et je crus même devoir encore, par la suite, agrandir mes rigoles et mes égoûts, pour être plus promptement débarrassé des eaux dans de semblables occasions.

Je visitai alors tous mes appartemens ou mes cavités; je ne trouvai qu'un seul endroit demi-comblé par des terres et des pierres que la commotion avait détachées. Heureusement c'était un de ceux où je n'avais encore rien mis. Il était aussi tombé du sommet de la colline dans mon enclos, auprès de la tente, une assez grande quantité de décombres. Je remis au lendemain le soin de réparer ces ravages, et j'allai me raffermir le cœur par un coup de rum. Je ménageais extrêmement cette liqueur, la réservant pour les grands événemens; car je savais très-bien que quand mes bouteilles seraient vides, il n'y aurait pas moyen de les remplir de ce confortatif.

La pluie ayant continué toute la nuit et une partie du lendemain, je ne pus sortir de ma tanière. J'eus tout le temps de réfléchir sur ce qui venait d'arriver, et je sentis que, si mon île était sujette aux tremblemens de terre, il n'était pas

prudent de rester dans une caverne; ainsi je pensai à me faire une nouvelle demeure dans un lieu découvert et dégagé, où je pourrais me construire une cabane légère, dont la chûte ne me causerait aucun mal, et m'enfermer également dans une enceinte, et m'y fortifier contre toute sorte d'irruption; mais quand je regardais autour de moi, et que je considérais le bel ordre que j'avais mis dans mon habitation, et sur-tout quand je me rappelais la lenteur de mes travaux, certainement j'avais beaucoup de répugnance à penser à déménager.

Réfléchissant cependant qu'il était possible que les tremblemens de terre ne fussent pas plus fréquens dans ce climat que dans ma patrie, je résolus toujours d'enlever de ma caverne et de mon enclos les décombres dont j'ai parlé, et de couvrir, en attendant, ma tente de perches, de branches, de feuilles et de terre glaise, pour la mettre à l'abri de la pluie et de l'ardeur du soleil.

Pour suppléer à une bêche qui me manquait, j'allai à la forêt chercher du bois dur pour me faire une pelle. Je trouvai un arbre, à-peu-près semblable à celui que les Bresiliens nomment l'arbre de fer, à cause de son extrême dureté. Ce ne fut pas sans difficulté que je l'abattis et que j'en emportai une pièce. Ce ne fut pas aussi sans beaucoup de peine et de temps que je parvins à me fabriquer une pelle qui, toute informe qu'elle était, me fut pourtant d'un grand usage.

Mes outils étaient presque tous ébréchés; j'avais bien une pierre à aiguiser, mais elle n'était pas montée, et je ne savais par où m'y prendre pour la faire tourner. Je ne me rappelais pas trop la forme des roues des *Gagnes-petits*. Enfin, après les plus grands efforts d'imagination, j'inventai une machine à rouages que je faisais mouvoir avec le pied, tandis que mes mains libres pouvaient agir sur la meule. Je ne saurais expri-

mer la joie que me donna cette invention; mon amour-propre en fut flatté, et peu s'en fallut que je ne me crusse un fort habile mécanicien.

Ayant réparé mes outils, je couvris ma tente et une partie de mon enclos, comme je me l'étais proposé. Je fis encore de nouvelles rigoles, et de plus grands trous pour la fuite des eaux. J'enlevai toutes les terres éboulées dont je rechargeai ma terrasse, ou mon rempart. J'étayai le milieu d'une de mes cavités avec deux pièces de bois de bout, au-dessus desquelles je mis un madrier en travers pour soutenir la voûte.

Je m'apperçus bientôt avec douleur que ma provision de biscuit commençait à diminuer; je me réduisais à un seul par jour, et ce fut pour moi un vrai brisement de cœur. Je songeai alors sérieusement à préparer quelques morceaux de bonne terre, et à chercher la saison propre à l'ensemencer de bled, d'orge,

de ris. Mais avant tout, je résolus de visiter mon île, pour m'assurer de toutes ses productions.

Je pris quelques provisions dans un sac, que je portai sur le dos à la manière des soldats, et m'étant armé de mon fusil, de deux pistolets et d'un sabre, je me mis en route. J'allai d'abord à la petite baie où j'avais pris terre avec mes radeaux. Je marchai, en remontant le long de la rivière, environ deux milles; la marée n'allait pas plus loin, et l'eau de ce ruisseau était, dans cet endroit, douce, limpide et courante.

Les rives étaient admirables; de vastes prairies qui s'élevaient insensiblement jusqu'aux pieds des côteaux, réjouissaient l'ame par la beauté de leur verdure; je trouvai un peu plus loin des feuilles de tabac et des cannes de sucre, mais sauvages, faute de culture. Je vis quantité de plantes que je ne connaissais point alors,

alors, et entr'autres, de l'Aloës dont j'ignorais encore l'usage.

Je cherchai par-tout de la racine de cassave, dont la plupart des Américains font du pain, et je n'en découvris point. Je continuai mon voyage et mes recherches; j'allai droit au nord, en laissant derrière moi et à ma droite, une chaîne de collines. Je me trouvai alors dans un pays découvert dont la pente se portait vers l'occident. Une petite rivière qui sortait des gorges voisines, baignait cette contrée délicieuse; elle me parut si tempérée, si verte, si fleurie, qu'on l'aurait prise pour un jardin cultivé avec soin, et il était aisé de voir qu'il y régnait un printemps perpétuel.

Je contemplais avec admiration cette vallée fertile; d'autant plus que je pouvais me dire le souverain absolu de tout ce que je voyais, et que le titre de possession me donnait celui de propriété. Ce plaisir, ou plutôt cette illusion sus-

pendit, quelques momens, les effets de ma mélancolie, dont la cause subsistait toujours. Tel est l'homme; une chimère le touche souvent plus que la réalité. J'y trouvai plusieurs sortes de fruits; ici des melons couvraient la terre; là des grappes riantes et pleines, qui semblaient ne demander que la vendange, étaient pendues à des branches d'arbres. Cette découverte me donna autant de surprise que de joie; mais je modérai mon appétit, m'étant souvenu d'avoir vu périr plusieurs esclaves en Afrique, pour avoir mangé beaucoup de raisins. Pour obvier à des suites si terribles, je résolus de les préparer, en les faisant sécher au soleil; je me persuadai que ce serait un manger excellent, et mon espérance ne fut point trompée.

Je vis aussi beaucoup de cacaos, d'orangers, de limoniers, de citroniers sauvages, qui avaient beaucoup de fruits; je cueillis des limons que je goûtai; je

les trouvai très-bons, très-sains, et j'en mêlai dans la suite le jus avec de l'eau, ce qui me fit une boisson plus salutaire et plus rafraîchissante.

La nuit étant venue, je me choisis un logement pareil à celui que je pris à mon abord dans l'île. Je montai donc sur un arbre touffu, où je dormis assez tranquillement.

Le lendemain, il s'agissait de m'approvisionner de ces fruits, et de les transporter dans mon habitation. Je me mis à en cueillir beaucoup, et de toute espèce; j'en fis trois gros monceaux, dont deux étaient de raisins, et l'autre de limons et de citrons mêlés ensemble. Je laissai les melons, je les aimais peu, et d'ailleurs je les croyais contraires à la santé.

J'en tirai d'abord une légère portion de chaque espèce pour emporter avec moi, et je pris le chemin de la maison, bien résolu de revenir au plutôt avec

quelque ustensile, pour pouvoir enlever le reste.

En revenant vers la mer, qui n'était pas éloignée de chez moi, je trouvai une belle tortue que j'emportai encore malgré ma charge; c'était la première que j'eusse rencontrée; ce n'est pas qu'elles fussent rares, comme je l'ai vu depuis, mais elles se tenaient de l'autre côté de l'île, où il y en avait par milliers.

Arrivé dans mon fort, je m'apperçus que mes raisins étaient écrasés par le froissement, à cause de leur maturité et de leur pesanteur. Je fus obligé de les jeter; les limons se trouvèrent excellens, et je me régalai de la tortue, dont la chair me parut dans ce moment la plus délicieuse du monde.

Je retournai le jour suivant avec un grand sac, pour aller prendre le plus que je pourrais de citrons et de limons; car pour le raisin, il ne fallait pas penser pouvoir l'emporter de cette manière:

ainsi je me déterminai à les laisser sécher. Mais je fus bien surpris, lorsque j'arrivai dans le vallon, de voir tous mes raisins éparpillés, foulés et demi-gâtés; je jugeai de-là que des animaux avaient commis ce dégât; mais j'ignorais de quelle espèce ils étaient.

Après avoir combiné différens moyens de me procurer des raisins secs dont j'avais tant d'envie, et qui devaient m'être de la plus grande ressource dans les saisons pluvieuses, j'imaginai un expédient qui me réussit. Je cueillis une quantité prodigieuse de grappes que je suspendis aux branches des arbres, pour les cuire au soleil. Cette expédition faite, je remplis mon sac de limons et de citrons, jusqu'à plier sous ma charge, et je repris la route du logis.

Chemin faisant, je ne cessais d'admirer la beauté et la fécondité de cette vallée. Les avantages et les charmes de sa situation, qui, au moyen des bois et

des côteaux, était à l'abri des vents orageux de l'est, me convainquirent que l'endroit de ma retraite était sans contredit le plus mauvais de l'île. Ainsi je pensai de nouveau à transplanter mon habitation dans ce séjour fertile et agréable, et à y former nne place aussi forte que celle que je méditais de quitter.

Mais quand je vins à considérer que ma citadelle était achevée, et à l'abri de toute iucursion; qu'elle était même, pour ainsi dire, invisible, à moins que d'en connaître les sentiers tortueux que j'ayais grand soin de varier, pour qu'ils fussent moins frayés, et qu'on en perdît plus aisément la trace; quand je réfléchissais que j'étais près de la mer, où, de ma montagne, je pouvais découvrir quelques bâtimens, leur donner des signaux, et que, par ce moyen, je pouvois enfin sortir de mon désert, je renonçais au déménagement.

Je devins cependant si amoureux de

cet endroit, que je me déterminai à y arranger une métairie, ou maison de campagne, pour aller y passer quelques jours de temps en temps. Je commençai par planter de boutures une double haie bien palissadée et de ma hauteur, sur un circuit assez spacieux; je construisis au centre une barraque, où je ne portai que quelques meubles et ustensiles indispensables. J'y entrais par une échelle, comme dans ma première demeure; je me regardais alors comme un homme qui a deux maisons, l'une à la ville et l'autre aux champs; l'une pour veiller au commerce et à l'arrivée des navires, et l'autre pour faire la moisson et les vendanges.

Je ne faisais que d'achever ma bastide, quand la mauvaise saison m'avertit de rentrer dans ma forteresse. Ma barraque pouvait bien me mettre à couvert des pluies; mais je n'avais pas un rocher derrière moi qui me servît de

boulevard contre le gros temps, ni c
caverne pour m'y retirer, quand ell
seraient trop abondantes; d'ailleurs je n
pouvais y travailler à me donner d
meubles et autres choses dont je ma
quais, ayant laissé mes principaux out
dans mon magasin général. Je pris do
jour pour retourner à ma métropol
mes raisins étaient cuits à merveille,
je les trouvai admirables. Il me fall
plusieurs voyages pour les transport
et les serrer dans ma caverne; je n'eu
précisément que le temps nécessaire
cette opération; car les pluies qui sur
vinrent soudain, les auraient entiè
ment gâtés. Elles durèrent depuis le m
d'Août jusqu'à la mi-Octobre, non sa
quelque interruption; mais elles étai
quelquefois si fortes, que je ne pouva
sortir de ma caverne pendant plusieu
jours.

Rentré dans ma famille, car j'en ava
une, composé de mon chien fidèle,

dev

deux chats, d'un chevreau, et d'un jeune perroquet que j'avais attrapé depuis plusieurs mois, et qui commençait à vouloir bégayer quelques mots; rentré, dis-je, dans ma famille, je songeai aux moyens de me donner plus de commodités.

Mais mon ingratitude envers le ciel ne tarda pas d'appesantir sur moi le poids de sa vengeance, pour me faire rentrer en moi-même, et reconnaître la main qui m'avait sauvé du naufrage, et qui me punissait d'avoir méconnu cette faveur insigne.

Il y avait déjà dix mois et demi que j'étais dans cette île, sans que j'eusse éprouvé d'autres douleurs que celles de l'ame; mais soit que les fatigues de mes travaux, et sur-tout de ceux que j'avais faits à ma maison de plaisance, eussent dérangé mon tempérament, ou que je dusse payer un tribut à ce climat; soit enfin que la justice divine voulût me faire sentir sa puissance, je tombai ma-

lade, et je fus tout d'un coup accablé par la fièvre avec de grands maux de tête.

L'accès dura sept heures; il fut mêlé de froid et de chaud, et finit par une sueur qui m'affaiblit extrêmement. J'eus à peine la force de me lever pour aller chercher de l'eau, et me faire une boisson rafraîchissante, avec le jus de mes limons, ce qui me soulagea beaucoup.

Le lendemain je fus fort mal, et j'eus des frayeurs mortelles de me voir ainsi réduit isolé, sans aucun secours humain. Je n'avais jusqu'à ce moment, comme on l'a vu, pensé à Dieu que par intervalles, et dans des crises de malheurs. Mais pour cette fois, que je me vis terrassé par la force du mal, et que la nature chez moi était presque épuisée par la violence de la fièvre, l'image de la mort s'offrit à mes yeux, accompagnée de toutes ses horreurs. Une confusion d'idées troublait mon ame; la crainte s'empara de mon cœur; ma bouche alors

répéta ces paroles d'angoisse : « Que je
» suis malheureux ! Que deviendrai-je ?
» Hélas ! Seigneur, ayez pitié de moi ! »

Pour achever de me désoler, les leçons de mon père se retracèrent dans ma mémoire ; j'étais comme anéanti par l'excès de mes maux, lorsque le sommeil s'empara de mes sens.

L'agitation de mes esprits, que l'effervescence de la fièvre augmentait encore, me fit faire un songe affreux. Il me semblait que j'étais assis, hors de mon enclos, au pied de ce même arbre où je sentis les secousses du tremblement de terre, et que je voyais un homme armé d'une lance, qui, du sein d'un nuage épais, descendait de mon côté, environné de tourbillons de feux et de flammes. Son éclat, semblable à celui de l'astre du jour, blessait mes yeux ; sa contenance était fière et terrible. A son approche, la terre parut s'ébranler sous moi, et l'air s'embraser de toutes parts ; il secoua sa

lance d'un air menaçant, et me jetant un regard effroyable, il me dit d'une voix de tonnerre : « Parce que tu ne t'es pas » converti à la vue de tant de signes, tu » mourras. » Il disparut soudain, en me laissant dans un état de stupéfaction et de terreur difficile à exprimer.

L'impression que ce songe fit sur toutes les facultés de mon être, s'y grava si profondément, qu'après mon réveil elle existait encore dans toute sa force, et qu'elle se conserva même long-temps malgré la clarté du jour et les lumières de ma raison.

J'avais, hélas! à peine quelque connaissance de la Divinité et de ses attributs; à peine avais-je quelques notions de sa justice et de sa miséricorde, et toute ma vie n'avait été qu'un tissu de prévarications à ses lois, et d'ingratitude pour sa bonté.

Quelques heures après je me sentis cependant un peu soulagé; l'accès fini

me permit de me lever. La frayeur que le songe m'avait causée, et la faiblesse où j'étais, ne m'empêchèrent pas de considérer que la fièvre pouvait me reprendre les jours suivans; qu'il fallait, par conséquent, profiter de cet intervalle pour me refaire un peu, et préparer les choses dont j'aurais besoin. Je refis donc de la limonade, et je jetai du rhum dans une bouteille d'eau pour me servir de potion cordiale. Je mangeai trois œufs de tortue, à la coque, que je fis cuire sous la cendre chaude, et un morceau de bouc grillé. J'élevai mon ame vers Dieu, en prononçant une prière avant que de me mettre à table, et je crois qu'il y avait plus de huit ans que je n'en avais faite à mes repas.

Après avoir mangé, j'essayai de prendre l'air, et de me promener un moment dans les environs de mon habitation; mais je me sentis si abattu, que je me reposai bientôt sur le gazon, en contemplant la

mer qui se présentait devant moi, et qui était calme et unie.

Mon état, ma faiblesse, mes craintes, mon songe, mes réflexions, tout me porta, à l'aspect de l'immensité de l'Océan, à me demander : Qu'est-ce que la mer? Qu'est-ce que la terre? D'où cela est-il venu? Que suis-je moi-même, et toutes les autres créatures?... Un Dieu puissant, éternel, infiniment bon et juste, a pu seul faire toutes ces choses, me répondis-je; s'il les a faites, il les conserve et les dirige. Rien ne peut donc arriver sans sa connaissance et sans sa volonté; il sait par conséquent que je suis ici, et que j'y suis malheureux; il a donc ordonné, par une conséquence ultérieure, que cela m'arrivât. Mais, osai-je me demander encore, qu'ai-je fait pour être si cruellement abandonné?... A cette nouvelle question, je crus entendre une voix intérieure et redoutable qui se soulevait contre ce blasphême. Qu'as-tu fait, ma

disait-elle? demande plutôt que n'as-tu pas fait? Demande pourquoi tu n'a n'as pas été noyé à la rade d'Yarmouth, tué dans le combat du corsaire Saletin, dévoré par les monstres ou les Sauvages d'Afrique, enfin submergé à l'abord de ton île, comme le reste de tes compagnons; après cela, ose encore demander ce que tu as fait.

Ces réflexions me confondirent; les remords de ma conscience achevèrent de me persuader que j'étais coupable. Je rentrai chez moi tout pensif, et comme la nuit approchait, j'allumai ma lampe, et me jetai sur une chaise. Je ressentais déjà quelques mouvemens de fièvre, lorsque je me souvins que plusieurs peuples ne prenaient d'autres médecines que des préparations de tabac. J'en avais une certaine quantité de différentes sortes, que j'avais trouvée dans le vaisseau, et je résolus d'en prendre de diverses manières.

En fouillant dans mes effets pour y chercher ce tabac, je retrouvai quelques livres auxquels je ne pensais pour ainsi dire plus, parce que le travail de mon établissement et la chasse ne m'avaient pas encore permis de lire. Je pris le premier qui me tomba sous la main; c'était la Bible, et je la portai sur la table que je mis à côté de mon lit.

Je fis infuser une feuille de tabac dans du rhum, pour le prendre en me couchant. J'en préparai d'autres pour mâcher et pour en respirer la fumée. Toutes ces choses ainsi arrangées, et en attendant que l'infusion fût bonne à prendre, j'ouvris la Bible au hasard; mais me sentant trop faible pour lire avec un peu d'application, je ne fixai les yeux que sur ces mots qui se présentèrent les premiers: « Invoque-moi au jour de ton affliction, je te délivrerai, et tu me glorifieras. »

Ces paroles étaient trop analogues à

ma situation pour ne pas me frapper vivement, elles me touchèrent jusqu'aux larmes. Tout faible que j'étais, je me mis à genoux avant que de prendre ma médecine, et j'invoquai le Seigneur dans mon affliction, en le suppliant de me délivrer de mes maux et de mon esclavage.

J'avalai ma portion avec beaucoup de peine, car elle était fort désagréable à boire, et je m'endormis bientôt si fortement, que je ne m'éveillai que le lendemain à trois heures après-midi; on ne saurait même m'ôter encore de la tête que ce ne fût le surlendemain, puisque par la suite je trouvai un jour de moins dans mon calendrier.

Je me trouvai extrêmement soulagé à mon réveil; je sentis renaître mon courage; mon estomac s'était fortifié, l'appétit m'était revenu; en un mot, j'étais dans une véritable convalescence. Je repris cependant une médecine quel-

ques jours après, mais plus légère et moins copieuse; je ne mâchai point de tabac, et n'en respirai plus la fumée, Je ressentis encore un petit frisson, après lequel la fièvre me quitta absolument.

Cependant il se passa quelques semaines avant que je pusse recouvrer mes forces. Je réfléchissais souvent à ces paroles de l'Écriture : *Je te délivrerai.* La difficulté de ma délivrance me semblait toujours telle que j'en avais perdu l'espoir; je prenais ce mot à la lettre, et je ne voyais pas, qu'à moins d'un miracle, je pusse sortir de mon île. Dans ce découragement, un trait de lumière éclaira mon ame : « Eh quoi! me disais-je; n'ai-je pas » été délivré d'une maladie dangereuse? » En ai-je rendu des actions de graces » à l'auteur de toutes choses? » Ces réflexions pénétrèrent mon cœur; je me prosternai soudain, et je remerciai Dieu à haute voix de ma convalescence.

Ce passage de la Bible : *Invoque-moi*,

*et je te délivrerai*, me parut alors renfermer un sens clair que je n'avais pas encore saisi. Quoique ma situation fût toujours à-peu-près la même, à proprement parler, et à en juger par l'extérieur des choses, elle était néanmoins devenue bien plus supportable aux yeux de l'esprit. La lecture du livre saint me donnait des consolations intérieures qui m'avaient été inconnues jusqu'alors. Ma santé et mes forces augmentaient de jour en jour, et j'en profitai pour me procurer en partie ce qui me manquait. Je me proposai fortement aussi de mettre désormais dans ma vie autant de régularité que je cherchais à y répandre d'aisance.

Je résolus d'agrandir ma prison, et de percer ma caverne de part en part. J'avais reconnu sa position et sa largeur; je conduisis ma sappe selon mes observations. La pierre de ce rocher, comme je l'ai remarqué, se coupait facilement, au moyen de quoi je parvins, en assez

peu de temps, à me former une issue de l'autre côté, qui me donnait de l'air et du jour. J'eus cependant quelque inquiétude de me voir exposé, par cette ouverture, au premier agresseur qui la découvrirait; mais j'étais trop ingénieux à me tourmenter. Néanmoins je défendis encore cette porte de derrière par une espèce de petit ouvrage avancé, garni de palissades, qui, en me mettant à l'abri de ce côté-là, ne me laissait pas moins une seconde sortie à l'opposite de ma première muraille.

J'avais aussi observé les changemens de saison, et par le calcul des marques de mon poteau, je trouvai qu'il y avait 364 jours que j'étais dans l'île, et que conséquemment, le jour suivant était l'anniversaire de mon naufrage et de mon arrivée dans cette solitude. Je ne manquai pas de solenniser ce jour, ainsi que je le fis régulièrement chaque année, tout le temps que j'y restai, par le jeûne

et la prière, en m'abstenant de tout travail.

Comme j'avais remarqué les saisons sèches et pluvieuses, je croyais qu'aussitôt après cette dernière, c'était le temps propre aux semailles. Je labourai donc avec ma pelle de bois une pièce de terre le mieux qu'il me fut possible, et après l'avoir partagée en plusieurs planches, j'y semai les différentes graines que j'avais récoltées d'une façon si extraordinaire et si peu attendue. Mais il me vint en pensée que je ferais bien de ne pas tout semer la première fois, dans la crainte de quelque accident imprévu. Je me sus bon gré de cette précaution; car de tout ce que j'avais semé, il n'y eut pas un seul grain qui rapporta, à cause de la sécheresse de la saison. La semence manquant de l'humidité nécessaire pour germer en temps, ne produisit, au retour de la saison pluvieuse, que de faibles tiges qui périrent toutes.

Je devinai aisément la cause du mauvais succès de mon épreuve, que je ne tardai pas de renouveller dans le moment favorable, c'est-à-dire, quelques jours avant les temps de pluie. Je préparai donc un petit quarré de terre auprès de chez moi, et je semai le reste de mon grain en Février, un peu avant l'équinoxe du printemps. Cette semence ayant eu les mois de Mars et d'Avril pour être humectée, poussa fort heureusement, et fournit la plus belle récolte que je pusse attendre ; mais comme j'avais encore réservé un reste de graine, pour plus grande sûreté, la moisson ne fut pas abondante. Elle fut cependant assez considérable pour que je ne craignisse plus d'en manquer à l'avenir.

Cette expérience et ce succès me rendirent bientôt bon cultivateur. J'appris quand il fallait semer, recueillir, et je sus aussi que je pouvais faire deux récoltes par an.

Aussi-tôt que la belle saison me permit de sortir et d'aller au loin, je retournai à ma maison de campagne. Je fus agréablement surpris, après quelques mois d'absence, d'y voir les choses améliorées. La double haie que j'avais plantée était non-seulement vive et pleine, mais tous les pieux que j'avais mis pour la soutenir avaient pris racine, et poussaient déjà des branches. J'ignorais le nom de ce bois qui croissait si facilement, et que j'avais trouvé près de ma métairie. Je conçus le dessein d'en couper beaucoup de jets, et de les planter autour de mes anciennes palissades; ce que j'exécutai promptement et avec tant de succès, par les soins que je pris de les tailler et de les arranger, que mes deux habitations, cachées par leur ombrage, étaient très-difficiles à découvrir.

La flexibilité des jeunes branches de ce bois me fit naître l'envie de me donner un meuble dont j'avais grand besoin, et

auquel le défaut d'osier m'avait empêché de penser jusqu'alors; je veux dire des paniers de toute espèce, tant pour porter que pour conserver mes fruits et mes récoltes. J'eus lieu, dans cette conjoncture, de me savoir bon gré d'avoir rendu, dans ma jeunesse, quelque petit service à un vannier qui demeurait à côté de la maison paternelle. J'avais soigneusement remarqué, comme font la plupart des enfans qui s'arrêtent à la porte des boutiques, la manière dont il travaillait, en sorte que je me ressouvenais parfaitement de sa méthode à commencer et à finir ses ouvrages.

Je fis une ample provision de baguettes, que je conservai dans l'endroit le plus humide de ma caverne, et je devins en peu de temps un fort bon ouvrier en ce genre. J'inventai même une sorte de grand panier à différens étages, qui me fut de la plus grande ressource pour la conservation

vation de mes comestibles, et du peu de hardes que j'avais sauvées.

Ce succès m'encouragea, et m'excita à tenter de me faire quantité de choses dont j'avais besoin, entr'autres, des cruches, des vases, des serrines, et sur-tout un pot de terre qui pût souffrir le feu, pour avoir du bouillon, et y faire d'autres mets. Je cherchai donc de l'argille, et je me mis à la pétrir, et à tâcher de la façonner du mieux que je pus, pour lui donner une forme propre à contenir des liquides. Il est incroyable de combien de manières bizarres je m'y pris, et combien étrange et difforme fut la différente tournure que je donnai à mes ouvrages; il y en eut qui tombèrent par morceaux, parce que l'argille n'était pas assez ferme pour soutenir son propre poids; d'autres se fêlèrent au soleil, pour y avoir été exposés avant que d'être séchés à l'air; presque tous enfin se brisèrent en les transportant d'un lieu dans un autre, telle-

ment qu'après beaucoup de peine et de temps, je ne pus avoir que deux grandes et vilaines machines de terre, auxquelles je n'osai donner aucun nom.

Tout gauches qu'étaient ces vases, ils se durcirent cependant fort bien au soleil. Je les mis dans deux paniers que j'avais faits exprès pour les empêcher de se casser, et j'eus soin de garnir les vides avec de la paille; par ce moyen je pouvais les remuer aussi souvent qu'il était nécessaire, sans craindre de les rompre.

Si j'avais mal réussi dans la fabrication de ces deux grands vases, j'eus en revanche quelques succès dans les petits; j'en fis même un certain nombre de toutes grandeurs et de toutes les sortes; mais cela ne répondait pas encore au but que je m'étais proposé, d'en avoir qui pussent aller sur le feu. Un jour que j'attisais mes charbons, je trouvai dans les cendres quelques tessons de ma vaisselle de terre, qui étaient cuits, fort durs et rouges

comme de la tuile; j'inférai de-là que, puisque ces morceaux avaient acquis ce degré de bonté par la cuisson, des vases entiers pourraient acquérir la même perfection.

Quoique je n'eusse jamais vu de potiers ni les fourneaux dont ils se servent, et que je n'eusse aucune idée du vernis dont ils enduisent leur vaisselle, ne sachant pas alors que le plomb que j'avais fût propre à cet usage, j'imaginai pourtant de mettre en pile, sur des cendres, plusieurs cruches et quelques pots avec du bois tout autour, pour les envelopper par la flamme. Je vis bientôt rougir mes vases sans se fêler, et je les laissai dans cet état cinq à six heures, en continuant toujours mon feu. Je fus debout une partie de la nuit pour avoir l'œil dessus; enfin voyant que l'un de mes pots commençait à fondre et à se liquéfier (1), je tempérai l'ardeur

(1) Il y avait sans doute un peu de sable mêlé parmi l'argille.

*

de mon brasier par degrés, jusqu'à ce qu'insensiblement ils fussent assez refroidis pour les enlever avec la main.

Enchanté de ce succès, je me servis sur-le-champ du vase qui s'était vernissé par la violence du feu, et j'y fis bouillir de l'eau avec un morceau de bouc, ce qui me donna un bouillon excellent.

Ayant alors une ressource de plus pour varier ma cuisine, je pensai à remplir mes projets sur les nouvelles découvertes que je pourrais faire dans mon île. Je n'avais pas été, de mon côté, plus loin que la source d'un ruisseau dont j'ai parlé, ni au-delà de ma maison de plaisance.

Je résolus d'abord de traverser mes états, en renvoyant à un autre temps le desir que j'avais d'en faire entièrement le tour. Je repris donc le chemin de ma vigne, armé de mon fusil, suivi de mon chien, et muni de quelques provisions et d'une hache. Je découvris bientôt la

mer à l'ouest; comme le temps était fort serein, je vis une terre au-delà, qui était très-haute, et qui s'étendait de l'ouest à l'ouest-sud-ouest. Je ne pouvais distinguer si c'était une île ou un continent, mais elle me parut éloignée d'environ quinze lieues.

Suivant mon estime, cette terre était en Amérique, et devait confiner aux colonies Espagnoles. Elle devait aussi, selon ce que je pus me rappeler des relations que j'avais lues dans mes voyages, être habitée par des Sauvages cruels, qui m'eussent certainement massacré ou dévoré, si j'eusse fait naufrage sur leurs côtes. Cette idée ne contribua pas peu à rendre ma situation plus supportable, et à me confirmer dans les témoignages de gratitude que je devais à la Providence.

Ce côté de mon île me parut infiniment plus beau que le mien, et même plus agréable que les environs de ma

métairie. Les paysages en étaient plus rians; les plaines plus émaillées de fleurs; les bois plus élevés; enfin le pays plus abondant en toutes sortes d'oiseaux et d'animaux; en sorte qu'il pouvait fournir ma table avec autant de profusion et de délicatesse que la halle de Londres.

Quelle que belle que fut cette contrée, je ne me sentis cependant pas le moindre desir de l'habiter. J'étais accoutumé à ma première demeure; de plus j'y étais arrangé, et je l'aimais d'inclination; en admirant même la situation et la fécondité de celle-ci, je m'y regardais comme étranger. Je continuai cependant ma route le long de la côte vers l'est, et je parcourus environ douze milles. Je plantai alors un poteau sur le rivage pour me servir de renseignement, et je repris le chemin de chez moi, content de mon voyage, et dans la résolution de revenir une autre fois jusqu'à mon poteau, mais en reprenant par l'est, pour pouvoir faire le tour de l'île.

En m'en retournant au logis, je fis tant d'allées et de vennes pour faire de nouvelles découvertes, que je m'égarai dans une vallée spacieuse, environnée de collines tellement chargées de bois, que je ne savais de quel côté tourner.

Pour surcroît d'infortune, le temps était sombre, et les nuages cachaient le soleil. J'eus le déplaisir d'errer deux ou trois jours sans pouvoir tenir de route certaine, et je fus même obligé de regagner le bord de la mer pour chercher mon point de renseignement, afin de reprendre de-là le chemin de mon habitation.

Dans cette caravane, mon chien surprit un jeune chevreau, je courus assez tôt pour le sauver de sa dent meurtrière, et je le menai en lesse, pour tenir compagnie à celui que j'avais déjà apprivoisé; comme ils étaient mâle et femelle, je ne doutai point que je n'eusse en peu d'années un troupeau de boucs domesti-

ques pour me nourrir par la suite, au défaut de ma poudre, si le ciel voulait que je restasse encore long-temps dans ma solitude.

On ne saurait croire avec quelle satisfaction je revis mon ancien foyer; je m'étais fatigué dans cette course; ma maison me parut un palais, et je me promis bien de ne plus m'en éloigner pour si long-temps.

Les pluies de l'équinoxe d'automne approchaient. J'observai l'anniversaire du jour de mon abord dans l'île, d'une manière aussi solennelle que je l'avais fait l'année précédente. Je remerciai Dieu des adoucissemens que sa bonté accordait à mes maux. Je reconnus sensiblement que la vie que je menais, quelque triste qu'elle m'avait paru, était moins malheureuse que celle que j'avais passée dans l'oubli de l'Être Suprême. Mes chagrins et ma joie avaient changé d'objet; mon ame était remplie d'autres

desirs

desirs et d'autres affections. J'étais sujet à tomber dans la mélancolie, quand je considérais les forêts, les montagnes, et et les déserts, où seul je me voyais renfermé par les barrières éternelles de l'Océan. Ces pensées jettaient le trouble dans mon cœur, et me faisaient verser des larmes ; mais la parole de Dieu m'avait consolé, et sur-tout ce passage que le hasard offrit encore à mes yeux (car c'est presque toujours ainsi que j'ouvrais la Bible) *Non, non, je ne te délaisserai point.* « Eh bien, me dis-je, si Dieu » ne me délaisse point, que m'importe que » les hommes m'abandonnent ? Quand » je posséderais tout l'univers, et que je » viendrais à perdre sa divine faveur, » mes biens seraient les plus grands des » maux, et cette perte ne pourrait se » réparer. »

Je commençai ma troisième année dans cette disposition d'esprit, et je ne passai plus aucun jour sans élever mon ame

vers le ciel, soit en me levant, soit avant ou après le travail, soit à mes repas, soit enfin en me couchant.

Je crois avoir remarqué que dans ce climat les chaleurs étaient excessives et que les pluies étaient souvent abondantes et longues. Cependant mes besoins m'obligeant de sortir quelquefois dans ces cas extrêmes, me rappellèrent dans la mémoire que j'avais vu au Bresil des *parapluies* ou *parasols*, qui étaient d'un grand usage dans ce pays. Je tentai d'en fabriquer un avec les peaux des animaux que je tuais, et que je ne manquais jamais de faire sécher. Cet ouvrage me coûta infiniment de soins et de temps; enfin, après en avoir ébauché et recommencé trois ou quatre, je parvins à en faire un qui répondait à mes desirs; il était assez léger et fort large; je réussis même à le faire pliant pour le fermer et le porter sous le bras, lorsque je le voudrais. J'y étais à l'abri de la pluie,

comme sous un auvent, et je marchais à la plus grande ardeur du soleil, avec autant d'agrément que dans un bois bien ombragé.

Le travail et la patience, je le répète, suppléent à tout, et c'est par eux que je me procurai ce qui m'était nécessaire dans la condition où je me trouvais.

Le temps de ma récolte était prochain; mais comme j'avais ensemencé une pièce de terre, plus éloignée de chez moi que l'autre, parce que je l'avais jugée meilleure, je ne m'étais point encore apperçu que j'étais en danger de tout perdre, non par la sécheresse, ni par la grêle, mais par les boucs et des espèces de lièvres, qui, ayant goûté de mon bled en herbe, ne lui donnaient pas le temps de pousser. Je ne vis point d'autre remède à ce mal que de fermer mon champ d'une haie vive et serrée. Je le fis avec beaucoup de peine, de sueur et de promptitude, car la chose était pressée. Comme cette

pièce de terre était proportionnée au peu de semence qui m'était restée, je l'eus bientôt mise hors d'insulte. Je donnai cependant la chasse à ces maraudeurs pendant le jour, et j'en tuais de temps en temps quelques-uns pour épouvanter les autres; mon chien faisait la garde pendant la nuit. Je l'avais attaché à la porte de l'enclos d'où il aboyait à leur approche; par ce moyen les ennemis furent contraints de quitter la partie, et je vis mon bled croître et mûrir à vue d'œil.

A peine les épis furent-ils formés, qu'une nouvelle espèce d'ennemis me tomba sur les bras; ce furent les oiseaux, dont je ne voyais pas les moyens de me défaire. J'avais beau être aux aguets, faire du bruit dans mon champ, et tirer des coups de fusil pour les écarter, il en revenait une multitude innombrable, aussi-tôt que je paraissais m'éloigner. Ce spectacle fut bien douloureux pour moi;

je voyais ravager toutes mes espérances. Il me semblait que chaque grain qu'ils becquetaient, me coûtait la valeur d'un pain. Je résolus cependant de les chasser à quelque prix que ce fût. Je m'avisai d'un stratagême qui me réussit; j'avais vu autrefois qu'on mettait des épouvantails dans les champs nouvellement ensemencés, pour empêcher les oiseaux de manger la graine, mais j'avais vu aussi qu'ils s'y accoutumaient, quils finissaient par ne les plus craindre, et que cela par conséquent ne produisait pas grand effet; je fis mieux, après avoir tué une douzaine de ces harpies, je les suspendis à de longues perches, dans différens endroits de ma pièce de terre, pour donner de la terreur aux autres, à-peu-près comme on attache la plûpart des voleurs aux gibets des voieries pour rendre leur punition exemplaire. Il n'est pas possible d'exprimer combien cette ruse eut de succès. Les oiseaux, depuis ce moment,

s'éloignèrent non-seulement de mon bled, mais disparurent tout-à-fait de ce canton. J'en eus un plaisir extrême, et je me préparai à la récolte, dans l'intention de la conserver encore, et d'attendre une nouvelle et plus abondante moisson.

Je me fabriquai une faucille avec un sabre que j'affilai sur ma pierre à aiguiser; au fond, mon couteau aurait pu suffire, puisque ma récolte était petite; mais je me plaisais à trancher du laboureur. Il me fut également facile de faire un fléau pour battre mon bled; et une machine propre à le vanner; mais je n'avais ni moulin pour moudre, ni tamis pour bluter ma farine, ni levain pour faire de bonne pâte, ni four pour la cuire. C'est une chose étonnante, et à laquelle je ne crois pas qu'on fasse réflexion, que les différens travaux qu'il faut faire avant que d'avoir dans sa perfection, ce qu'on nomme un morceau de pain.

Ma pelle me servait de charrue; une longue branche d'arbre avec ses rameaux, me tenait lieu de herse; un coutelas remplaçait la faucille, au lieu de moulin, j'imaginai de prendre un tronc de bois fort dur, que je creusai avec le ciseau et le feu, à la manière des Sauvages; je fis ensuite du même bois un pesant pilon avec lequel j'écrasais mes grains dans cette sorte de mortier; après bien des recherches, je trouvai le moyen de me faire deux tamis avec des cravates de toile de coton, que j'avais sauvées du bâtiment, parmi les hardes de quelques matelots. Mais mon embarras était d'avoir du levain; j'avoue que j'échouai dans cette recherche, et que je me déterminai à en rejetter dorénavant jusqu'à la moindre pensée; quant au four, cela ne me parut pas trop difficultueux. J'avais acquis l'art de façonner l'argile; je fis des briques pour former un âtre, sur lequel, étant bien échauffé, je mettais

mon pain, que je couvrais d'un grand vase de terre bien cuite et fort épaisse; je le posais comme une ruche sur sa planche, et je l'enveloppais de feu; mes pains y cuisaient à merveille, et tout aussi bien que dans le meilleur four du monde.

On doit bien présumer que toutes ces choses m'occupèrent la plus grande partie de la troisième année. Mon défaut d'outils propres, et mon inexpérience me permettaient de travailler qu'avec lenteur. J'avais tout le temps à moi; rien ne me pressait que le besoin. Dans l'intervalle de ces différens travaux, j'allais à la chasse, je vaquais aux affaires de ma métairie, pour ne pas me laisser manquer de limons, ni de raisins; je réparais mes haies, mes fortifications; je cultivais mon champ, et je faisais tous les soirs, avant que de me coucher, une lecture dans ma Bible. Je ne l'ouvrais jamais, sans bénir le ciel d'avoir

inspiré à mon ami, à qui je ne l'avais pas demandé, d'en mettre trois exemplaires dans le ballot de mes marchandises, et de ce que j'avais eu le bonheur de sauver ce livre du naufrage.

La quantité de mon grain était augmentée au point que j'en avais environ cinquante boisseaux, tant en froment et en orge, qu'en ris. Je ne manquais ni de paniers pour leur conservation, ni de place pour les battre, pour les moudre, et pour en faire du pain. Je fis même de fort bons gâteaux, et des tourtes de ris.

Après avoir calculé combien il m'en faudrait pour vivre amplement pendant une année, je trouvai que quarante boisseaux étaient tout ce que je pouvais en consommer; ainsi je pris le parti de ne faire qu'une seule moisson, en conservant cependant toujours une année à l'avance, pour parer à tout obstacle imprévu.

Quoique je parusse m'accoutumer à

ce genre extraordinaire de vie, par les ressources que la Providence et mon industrie m'avaient fait trouver, et par l'amusement que mes animaux me procuraient, sur-tout mon perroquet qui parlait très-distinctement, et qui était la seule créature de mes créatures avec laquelle je pusse en quelque sorte causer; quoique je parusse m'y accoutumer, dis-je, on peut bien penser que le desir de ma délivrance n'était pas entiérement éteint dans mon cœur; cela était tout naturel, et me semblait permis. La découverte que j'avais faite de cette terre située à environ quinze lieues de mon île, ne sortait point de mon esprit, et je sentais, comme malgré moi; une impulsion qui me portait à tenter d'y aller, sauf à revenir chez moi, si ce n'était pas le continent, ou que je ne trouvasse nulle voie de m'affranchir de ma prison. Je ne songeais ni aux difficultés de l'entreprise, puisque je n'avais ni barque, ni

chaloupe, ni canot; ni aux dangers de ses suites. Je savais par la latitude que je ne pouvais pas être fort loin des côtes habitées par des Anthropophages, et je croyais aussi que celles que j'avais vues étaient précisément les mêmes; en supposant d'ailleurs que les peuples qui pouvaient habiter ce pays, ne fussent pas mangeurs d'hommes, je risquais au moins d'en être tué ou dépouillé, et de tomber dans une situation plus affreuse que la mienne qui avait quelques côtés consolans. Mais telle est notre volonté ambulatoire et inconstante de desirer toujours ce que nous n'avons point, et de croire que nous ne serons bien qu'où nous ne sommes pas.

Je m'étourdis sur les inconvéniens et sur les risques de ce projet; c'est alors que je regrettai mon petit Xuri, et le bateau avec lequel je m'étais sauvé de Salé, et qui cinglait avec une voile latine; mais ces regrets ne me menaient

à rien, et je m'appliquai profondément à voir comment je m'y prendrais pour construire un canot.

Je m'apperçus bientôt qu'il me serait non-seulement possible de me faire une gondole, mais encore très-facile. L'idée seule de ce bâteau, jointe à ce que mes outils me fournissaient plus de commodités pour la faire, qu'à la plupart des Sauvages, me repaissait agréablement l'imagination. Je ne voulus réfléchir sur aucun obstacle pour ne pas me décourager de ce travail ; je ne prévoyais pas l'impossibilité qu'il y aurait, après avoir abattu l'arbre le plus gros de mon île, l'avoir façonné, creusé, enfin en avoir fait une barque, de le mettre à la mer, et même de le remuer. L'envie de joindre cette terre, que je regardais comme celle de promission, captivait tellement tous mes sens, que je me mis sur le champ à l'ouvrage, en me disant, faisons toujours le bateau, et quand il sera achevé,

nous trouverons les moyens de le mouvoir et de le lancer à la mer.

Ce raisonnement n'avait pas le sens commun ; mais enfin mon entêtement faisait ma règle. Je commençai par couper un cèdre de la plus grande beauté, et qui n'était éloigné du rivage que de deux cents verges. Je doute que le Liban en ait fourni un plus considérable à Salomon pour la construction du temple de Jérusalem. Son diamètre était d'une toise auprès du tronc, et il en avait les cinq sixièmes à la longueur de 22 pieds ; il diminuait ensuite insensiblement jusqu'aux branches. Ce ne fut pas sans un travail immense que je l'abattis, j'employai vingt jours à le saper avec la hache, et à le renverser ; quinze à l'ébrancher et à le couper à sa longueur ; trente à le façonner extérieurement pour lui donner à-peu-près la forme d'une barque, et trois mois à le creuser. Je vins à bout de ce dernier article sans me servir de

feu, et je n'y employai que le marteau, le ciseau et l'assiduité.

Cet ouvrage achevé me donna une joie extrême; j'étais, à la vérité, possesseur de la plus belle gondole du monde, faite d'une seule pièce, et capable de contenir vingt hommes, ce qui suffisait pour moi et pour toutes mes richesses. La seule chose qui me restait à faire, était de la lancer à l'eau; mais ce fut en vain que j'employai toutes les ressources imaginables dont peut se servir un homme, né sans ce génie créateur qui animait Archimède, et qui lui donnait, pour ainsi dire, mille bras, par le moyen de la machine la plus simple, et dont l'effet étonnait d'autant plus qu'elle paraissait alors facile à imaginer. Je ne pus seulement réussir à remuer mon canot; je ne renonçai pourtant pas à cette entreprise, et il ne fallait pas moins que la perspective de ma liberté, ce trésor plus précieux que la vie, pour ne pas perdre tout courage.

Le seul expédient qui me restait était de creuser un canal depuis ma gondole jusqu'à la mer; je mesurai le terrein; je comptai deux cents verges de distance. Cette longueur ne me rebuta pas encore, et je commençai même à former le lit. Mais quand je vis qu'il y avait une éminence entre mon bateau et la mer, que je ne pouvais tourner sans doubler le chemin du canal, ni la couper sans employer au moins huit ou dix années d'un travail consécutif; je fus contraint d'abandonner cette première idée, quoiqu'avec bien de la répugnance. Je sentis alors avec un sensible chagrin, mais trop tard, la folie et l'extravagance d'entreprendre un ouvrage sans prévoir toutes les difficultés de l'exécution.

Je ne me consolai de mon étourderie et de mes peines inutiles, qu'en me promettant de réparer ma faute, ou plutôt mon ineptie, par la construction d'une petite chaloupe que j'aurais pu mettre à

l'eau, et qui, par un temps assuré et un vent favorable, eût pu me conduire vers cette terre, l'objet de tous mes vœux.

Je ne me donnai d'autre repos, après un travail aussi pénible qu'infructueux, que celui de varier mes occupations, en remettant mes autres affaires au courant. J'oubliais de dire que j'avais fait aussi, jusqu'à ce jour, un journal de ma vie, que je n'ai jamais pu retrouver. Comme ma mémoire est bonne, j'en ai peu de regrets; d'ailleurs je l'avais écrit avec trop de négligence pour le publier comme il était. Mais dans ce moment l'encre me manqua; j'aurais volontiers donné les trente-six livres sterlings que je conservais, pour une seule bouteille, ainsi que pour quelques schelings de semence de légumes, pour des pipes, et autres bagatelles qui m'eussent été plus utiles dans ma condition que l'or et les diamants.

Je ne m'étais pas désisté de mon pre-
mier

mier projet; j'allai donc choisir, le plus près de la mer qu'il fut possible, un autre arbre de moindre grosseur, pour en construire une chaloupe; le grand canot que je voyais tous les jours avec douleur me servait de leçon, et me rappelait sans cesse ma première inadvertance.

Enfin, après deux mois d'un travail assidu, je fis un petit bateau avec assez d'élégance, et, à l'aide d'un canal de six pieds de large sur quatre de profondeur, et long environ d'un demi-quart de lieue, que j'achevai en deux ans, je l'amenai dans la baie qui m'avait reçu avec mes radeaux, après mon naufrage.

Je n'étais qu'à demi satisfait de ma chaloupe; sa grandeur ne répondait pas à mon idée; je voulus au moins, pour ne pas perdre tout le fruit de mes peines, faire par mer le tour de l'île que je n'avais encore que traversée. Ce que j'en avais vu me faisait desirer de connaître le reste.

Je mis un mât à ma chaloupe, et une petite voile triangulaire. Je plantai mon parasol à la poupe pour m'y mettre à l'ombre ; j'en fis l'essai, et trouvant qu'elle marchait bien, je l'avitaillai de vivres et de munitions pour trois semaines au moins, et je les mis à l'abri dans les extrémités, en les couvrant de planches et de peaux sèches.

Impatient de voir la circonférence de mon royaume, je m'embarquai au commencement de Novembre, la sixième année de mon règne ou de ma captivité. Ce voyage fut plus long et moins heureux que je ne l'aurais cru. L'île n'était pas fort large, mais elle avait, à son est, une chaîne de rochers qui s'étendaient à deux lieues en mer ; il y avait, outre cela, un grand fond de sable à sec, qui s'avançait encore une demi-lieue plus loin, en sorte que, pour doubler cette pointe, j'étais obligé d'aller bien avant dans la mer.

La vue de ces difficultés, l'incertitude

sur le chemin que j'avais à parcourir et sur le retour, me firent suspendre un moment mon voyage. Je revirai même de bord, et je jetai l'ancre, car j'en avais une que je m'étais faite d'une pièce rompue d'un grappin, que j'avais tirée du bâtiment. Je descendis à terre, et m'étant porté sur une colline, je découvris l'étendue de la pointe, qui ne me parut pas aussi difficile à doubler que je l'avais pensé d'abord.

J'observai néanmoins un courant furieux qui portait à l'est, et qui touchait presque cette pointe; je l'étudiai autant que je pus, car je devais craindre d'y tomber, et d'être emporté en pleine mer, d'où j'aurais eu bien de la peine à regagner mon île. Le même courant allait aussi de l'autre côté, avec cette différence qu'il s'en écartait beaucoup plus. Je remarquai encore qu'il y avait une grande barre au au rivage, dont il fallait que je profitasse pour éviter le premier courant.

Je passai deux nuits sur cette éminence, parce que le vent était contraire, et un peu trop fort. Le troisième jour, le temps étant favorable, je me rembarquai. Que les pilotes ignorans et téméraires profitent de ce qui m'arriva en cette rencontre : je ne fus pas plutôt à la hauteur de la pointe où j'avais presque touché, que je fus emporté par le courant avec tant de violence, que je ne pus retenir mon bateau auprès du rivage. Le calme qui régnait ne me laissait rien à espérer des vents, et toute ma manœuvre était vaine. Je me crus perdu ; je ne savais que trop que l'île était entourée de deux courans qui, naturellement, devaient se rejoindre. L'arrêt de ma mort me parut irrévocable ; j'allais être jeté dans la haute mer, où certainement il m'eût fallu mourir bientôt de faim, en supposant que je pusse la tenir long-temps avec ma chaloupe.

Qu'il est facile à la Providence, me

disais-je, de changer la condition la plus triste en une autre encore plus déplorable ! Mon désert me parut alors le séjour le plus délicieux : telle est la nature de l'homme ; il ne connaît le prix des choses que lorsqu'il les a perdues. La consternation où j'étais ne peut se retracer ; non, je ne crois pas que, lors de mon naufrage sur la côte de cette île chérie, que je regrettais si amèrement, mon cœur fût plus navré de douleurs. Je manœuvrais cependant de toutes mes forces, en tâchant de diriger mon canot vers le nord, c'est-à-dire, vers le courant où j'avais remarqué une barre. Je commençais à désespérer de mon salut, car j'étais à une distance si prodigieuse de l'île, qu'à peine je pouvais encore la découvrir, et pour comble de malheur, j'avais oublié ma boussole ; mais une bise qui s'éleva tout-à-coup du sud sud-est, me rendit l'espérance et le courage ; le vent devint bientôt plus favorable, et me porta au

nord de l'île, du côté opposé à celui d'où j'étais parti.

Ceux qui ont éprouvé ce que c'est que de recevoir sa grace dans le temps qu'on allait les exécuter, ou d'être secourus au moment que des assassins voulaient les égorger, peuvent seuls concevoir la joie que je ressentis alors; il est difficile aussi de comprendre avec quel empressement je sautai à terre aussi-tôt que je pus aborder. Je ne manquai pas de me jeter à genoux pour remercier le ciel de ma nouvelle délivrance.

Je conduisis ensuite mon canot dans une petite anse que j'avais entrevue sous un ombrage épais qui pouvait le cacher, et le mettre à l'abri de tout événement. Je ne pouvais rencontrer ni même souhaiter de meilleur havre pour ma frégate; on eut dit qu'il eût été formé exprès pour la contenir. Je pris un peu de nourriture, et m'étant couché sous ce feuillage, je m'endormis peu de momens après.

A mon réveil, ma première pensée fut de retourner chez moi; j'aurais été ravi d'avoir ma chaloupe dans la baie qui n'était pas éloignée de ma maison. Mais je ne voyais pas trop que cela fût possible; je ne voulais plus courir les mêmes dangers; l'idée seule de ceux auxquels je venais d'échapper me glaçait le sang dans les veines. Je cherchai d'abord à reconnaître l'endroit où j'étais, et je m'apperçus que j'étais assez proche de celui où j'avais été, lorsque je traversai l'île. Je pris donc le parti de laisser là mon canot avec le reste de mes provisions jusqu'à nouvel ordre, et m'étant armé de mon fusil et de mon parasol, car il faisait fort chaud, je me mis en chemin en m'orientant du côté de ma vieille treille, où j'arrivai le même soir très-fatigué, très-disposé au repos, et fort content de revoir ma maison de campagne.

Tout y était en bon ordre, et j'allais

me coucher, lorsque je m'entendis appeler plusieurs fois par mon nom, et d'une voix claire et distincte; jugez de ma surprise et de ma frayeur. Il ne me vint pas d'abord dans l'idée que mon perroquet eût pu sortir de sa cage, et me chercher dans les environs; cet oiseau charmant s'était fort apprivoisé, et prononçait à merveille plusieurs phrases telles que celles-ci : *Robinson, pauvre Crusoé, où êtes-vous? Où avez-vous été? Comment êtes-vous venu ici?* Je crois en vérité que je serais mort de peur, si je ne l'avais vu dans l'instant perché sur la haie; je l'appelai, il me reconnut, et vint se reposer sur mon doigt, en me répétant toutes ses gentillesses.

De retour chez moi, et remis de mes fatigues, je me replongeai bientôt dans mes réflexions; mais elles devenaient insensiblement moins tristes. Je m'admirais quelquefois de me voir un palais meublé et une table abondante au milieu d'un

d'un désert; ce qui me consolait le plus, était d'imaginer ce que j'aurais fait sans les secours du bâtiment; il m'aurait fallu vivre à la manière des brutes ou mourir de faim. Cette idée portait mon ame à la reconnaissance, et je levais alors les yeux au ciel de tout mon cœur, en le priant de ne jamais m'abandonner.

Il n'est point de philosophe si austère ni si grave qui eut pu s'empêcher de rire, s'il eut assisté à mon grand couvert. J'étais le Souverain de l'île; mon perroquet, comme mon premier favori, avait seul le droit de me porter la parole; mon chien, assis à ma droite, attendait mes ordres, et mes chats rodaient autour de ma table pour avoir, par grace spéciale, quelques morceaux délicats.

Je ne crois pas avoir dit encore que mes chevreaux, devenus forts, avaient multiplié; j'en avais déjà une douzaine qui s'étaient aussi familiarisés que les anciens, et qui vivaient en bonne intel-

ligence avec mes animaux domestiques; mais comme je craignais que, par leur nature, le goût de la liberté ne les reprit quelque jour, je me déterminai à leur faire un enclos, et une sorte d'étable que je divisai par trois cloisons de claies, pour les garder, et pour les mettre à l'abri. Je mis incessamment la main à l'ouvrage; ce qui me porta à le presser, c'est que mes munitions commençaient à diminuer. L'exemple de mon grand bateau me rendit plus circonspect; je ne fis donc qu'une enceinte proportionnée au nombre de chèvres que je voulais avoir en troupeau; je l'avais bien déjà tracée plus grande; mais j'en sentis le ridicule à temps, et je conçus que dans un terrain spacieux, elles auraient pu devenir sauvages, et qu'alors je n'aurais pu les y tuer qu'à coups de fusil, ce qui ne répondait nullement à mon but. J'avais choisi, à deux pas de chez moi, un pâturage excellent que deux ruisseaux tra-

versaient en se croisant, et que bordaient quelques arbres épais ; cette situation leur donnait de l'herbe, de l'eau et de l'ombre ; je fis même, dans cet enclos, un autre enclos très-petit, tout auprès de l'étable qui y communiquait, pour engraisser ceux que j'avais destinés à ma boucherie.

Mon troupeau ainsi renfermé et parqué, et que j'allais visiter souvent, s'augmenta fort rapidement. L'aspect d'une chèvre qui allaitait son petit, m'inspira la pensée d'en traire quelques-unes. Comme je n'allais jamais à la campagne dans ma jeunesse, je n'avais point vu gouverner de bestiaux ni de laiterie. Aussi m'y suis-je d'abord pris le plus maladroitement du monde ; je parvins néanmoins, après bien des essais, à faire du beurre et du fromage. On peut imaginer de quelle ressource cela me fut pour les douceurs de la vie. Si la nécessité est la mère du travail, la perfection est la fille

de l'usage. Je devins bientôt expert dans les arts mécaniques. J'avais encore inventé une roue horisontale, au moyen de laquelle je donnai à ma vaisselle de terre des formes presque agréables. Je fis aussi beaucoup de progrès dans la profession de vannier, dont les ouvrages pouvaient suppléer à la menuiserie, et en partie à la charpente.

Quoique je ne me fusse pas autrefois habitué à fumer, j'avais cependant quelquefois usé de la pipe. La mienne s'était cassée dans le naufrage, et je ne sais par quel malheur je n'en trouvai pas d'entières dans les coffres des matelots; peut-être aussi que les secousses et les chocs de la tempête, ainsi que leur transport précipité lorsque je les mis, sans trop de précaution, sur mes radeaux, les avaient toutes brisées. Quoiqu'il en soit, un morceau qui se rencontra sous ma main, en cherchant dans mes effets de quoi raccommoder mes vêtemens qui tom-

baient par lambeaux, me servit de modèle pour en faire une de terre cuite. Après plusieurs tentatives, que je fis d'abord très-gauchement, je vins à bout de fabriquer une grosse pipe de la même matière que ma vaisselle, et qui, à la forme, à l'élégance et à la légèreté près, tirait la fumée tout aussi-bien que la meilleure pipe de Hollande. Cette nouvelle invention me fit presque autant de plaisir que mes autres découvertes, et ne laissa pas de me confirmer dans mon habileté à saisir les objets de toutes sortes de métiers.

J'avais encore assez de tabac, que je conservais sans trop savoir pourquoi; j'en avais d'ailleurs découvert quelques plantes que je cultivai depuis ce moment avec soin. J'avais aussi trouvé des cannes de sucre que j'aurais pu également transplanter et multiplier; mais dans ma situation, cette sensualité m'eût parue déplacée, pour ne pas dire coupable; ce superflu,

d'ailleurs, m'eût demandé une culture et un temps que je devais employer aux choses utiles et indispensables. Je ne peux m'empêcher d'observer ici que la plupart des honnêtes gens auraient cette denrée en horreur s'ils savaient ce qu'elle coûte à l'humanité, à moins qu'on ne cherchât à employer d'autres moyens pour sa préparation.

Il y avait alors près de onze ans que je vivais dans la retraite et le silence, si l'on excepte mes soliloques et mes dialogues et avec mon perroquet. Il est inutile de répéter l'histoire de mes occupations et de mes amusemens; on sent de reste que c'était toujours à-peu-près le même train de vie.

Mes vêtemens dépérissaient; ce fut en vain que je voulus les raccommoder, tout s'en allait par pièces et par morceaux; il me restait encore heureusement quelques chemises. On dira peut-être qu'étant seul dans mon île, et dans

un climat chaud, j'aurais pu fort bien aller tout nu ; mais outre que je ne pus jamais m'y résoudre, ni même en supporter la pensée, le soleil était trop ardent pour une peau européenne, et accoutumée à être couverte. J'étais presque toujours en chemise ; mais dans les saisons pluvieuses, cela ne suffisait pas ; j'eus donc recours à mes peaux séchées. Je pris mesure sur le reste de mes haillons, et je les taillai à-peu-près sur ce modèle ; j'en gâtai beaucoup avant que de parvenir à les bien arranger ; enfin, à force de couper, de retourner et de recommencer, je réussis à rassembler avec du gros fil quelques peaux dont je me fis un surtout assez léger et impénétrable à la pluie ; le poil était en dehors, et la pointe en bas ; par ce moyen l'eau glissait facilement dessus sans l'imbiber. Je fis de même un grand bonnet fort élevé, pour me préserver des coups de soleil lorsque je travaillais à la terre,

parce qu'alors je ne pouvais tenir mon parasol sur la tête.

Qu'on juge de ma figure dans cet équipage; mon habit de peau de chèvre, tout couvert de poil, me pendait jusqu'à mi-jambe, et ressemblait assez à une robe arménienne; je m'étais fait aussi de vastes culottes, des bottines et des sandales de la même étoffe. J'avais, par-dessus tout cela, deux ceinturons aussi de peau; le plus large, attaché sur mes hanches, me servaient à porter une scie et ma hache; l'autre, qui était au-dessous de la poitrine, était garni de quatre pistolets.

J'avais encore une sorte de bandoulière, au bas de laquelle pendait, sous le bras gauche, un sac ou une gibecière qui contenait mes munitions; je portais aussi sur le dos une corbeille, ou plutôt une hotte d'osier, qui me servait pour le transport de mes vivres, et de ce dont j'avais besoin. Mon visage n'était pas

aussi brûlé que naturellement il aurait pu l'être dans un pays situé à huit ou neuf degrés de la ligne équinoxiale. J'avais laissé, par négligence, croître une fois ma barbe jusqu'à la longueur de douze à quinze pouces; comme j'avais des ciseaux et des rasoirs, je me la coupais ordinairement d'assez près; mais je m'étais fait un plaisir de conserver mes moustaches qui devinrent monstrueuses; je ne crois pas que Turc, Corsaire, Polaque, et même Chinois en aient jamais eu de pareilles. Qu'on se représente mon image telle que je viens de la tracer, et surmontée de mon grand parasol, avec un fusil sous le bras, et l'on aura une juste idée de ma parure.

Je ne doute point que, si l'on m'eût rencontré en Angleterre dans cet habillement aussi bisarre qu'étrange, je n'eusse répandu l'alarme et l'épouvante dans tous les endroits où j'aurais passé.

Je n'avais pas oublié mon canot, ni

les provisions qu'il renfermait, et que j'allai chercher en plusieurs courses. Chaque fois que je le revoyais, j'avais un grand regret de l'abandonner par la crainte d'un semblable accident. Je ne voulais cependant pas moins faire par terre le tour exact de mon île, puisque je n'osais plus l'entreprendre par mer. Je me déterminai enfin à aller de nouveau faire des observations sur la même colline d'où j'avais apperçu le courant qui pensa me faire périr.

Je me remis donc en route; mais arrivé au sommet de cette éminence, quel fut mon étonnement de voir la mer calme et tranquille, plus de courant, plus de mouvemens impétueux, rien en un mot de ce que j'avais observé. Je donnai la torture à mon esprit pour connaître les causes de ce changement. Je conjecturai d'abord, avec raison, que sa violence ne venait que du reflux de la mer, qui partant de l'ouest, et se joignant au cours

de quelque rivière, était le principe de cette impétuosité qui m'emporta malgré moi, et qui faillit me perdre à jamais. Il n'était pas encore midi lorsque je fis ces remarques; celles que je répétai le même soir me confirmèrent d'autant plus dans mon opinion, que je revis le même courant et la même rapidité, avec quelque légère différence dans sa direction.

Je conclus de-là qu'en prenant bien mon temps, il me serait fort aisé de ramener mon canot près de chez moi. Mais le souvenir du danger et de la frayeur que j'avais éprouvés, me laissa encore indécis sur le parti que je prendrais; j'avais même déjà quelque envie d'en construire un autre, pour en avoir deux pour les deux côtés de mon île.

Dans cette irrésolution, je revins dans ma citadelle; plus je réfléchissais sur mon sort, moins enfin je le trouvais malheureux.

J'allais cependant de temps en temps,

sur les hauteurs, à la découverte de quelques vaisseaux, afin de n'avoir rien à me reprocher pour le recouvrement de ma liberté. Je ne manquais de rien, et pour ma vie, fut-elle de cent ans et au-delà; mon troupeau, dont l'enclos était devenu aussi touffu que les autres et plus solide qu'une muraille, pouvait me fournir de la viande, du lait, du beurre, du fromage, lorsque l'âge ne m'aurait plus permis d'aller chasser au loin; à cette occasion il me vint une bonne idée pour ménager ma poudre. Je me fis un arc et des flèches que je ferrai le mieux que je pus avec des pointes de feuilles de laiton que j'avais trouvées dans les débris du bâtiment. Je m'exerçai à tirer de cette arme; et en moins de six mois, j'acquis tant de dextérité que je tuais assez facilement des oiseaux perchés, et quelquefois au vol; je ne sortais cependant pas sans mon fusil, pour parer aux inconvéniens; mais je ne m'en servais presque plus.

Par mes travaux, il est aisé de juger que je n'étais point paresseux; quoique dans l'abondance de toutes choses, je ne me relâchai point. J'étais sans cesse occupé de conserver mes fortifications, tant de ma maison que de ma treille; d'entretenir et d'augmenter mon troupeau, qui montait alors à près de cinquante chèvres de tout âge; de cultiver mes grains, mon tabac, ma vigne, mes limons, enfin de renouveller mes ustensiles de ménage, à mesure qu'ils se brisaient. Ma résignation aux décrets éternels m'avait enfin donné cette tranquillité d'ame, si peu connue dans le monde, et que j'avais obtenue par la prière. Mais voici le moment où la Providence, sans doute pour mon bonheur, voulut que mon cœur fut tourmenté par de nouvelles inquiétudes.

Un jour que je revenais de visiter mon canot, je vis très-distinctement sur le sable l'empreinte non équivoque, et

fraîchement tracée, d'un pied nu d'homme. Je fus immobile à cet aspect, comme si j'eusse été frappé de la foudre. Jamais surprise ne fut égale à la mienne; la frayeur s'empara de mes sens, comme si j'eusse été entouré de nombreux ennemis prêts à m'égorger impitoyablement. Je doutai un moment si je dormais ou si je veillais; je prêtai l'oreille, et j'ouvris les yeux d'une manière qui tenait de la stupidité; mais je n'entendis rien, je n'apperçus rien; je volai sur-le-champ au plus haut de la colline prochaine, et je ne découvris rien encore; j'en descendis avec précipitation, et je courus vers le rivage, où rien aussi ne s'offrit à mes regards; je revins à l'endroit fatal, espérant que l'imagination seule aurait pu opérer ce prodige. Mais je revis aussi clairement que la première fois les marques certaines d'un pied de créature humaine; je distinguais les orteils, les doigts, le talon, enfin toute sa forme.

Je ne savais que conjecturer de cet événement; il me vint dans la tête une foule d'idées effrayantes.

Les contes absurdes et ridicules de lutins, de revenans et d'apparitions que les nourrices et les servantes font aux enfans, se renouvellèrent dans mon esprit. Je n'ignorais pas la chimère de ces histoires extravagantes; mais la force de l'impression qu'elles laissent sur de tendres cerveaux, se faisait encore sentir sur le mien. Il n'est pas possible de décrire les diverses figures qu'une imagination effrayée trouve dans tous les objets qu'elle rencontre; chaque buisson me parut un phantôme, chaque arbre un géant, tout prenait à mes yeux égarés des formes étranges et fantastiques.

Je pris bientôt la fuite vers mon fort, regardant à chaque instant derrière moi, et me croyant même poursuivi par quelque génie malfaisant; jamais renard ne se terra avec plus de vîtesse que je me sauvai dans mon château.

Je ne pus fermer l'œil de toute la nuit, ni même me rassurer encore le jour suivant. Mes craintes ne faisaient qu'augmenter; enfin après les réflexions les plus profondes, je sentis que ce que j'avais apperçu ne pouvait être que les traces de quelques sauvages du continent, dont le canot avait été jeté sur mon île par des vents contraires, et que l'ayant, avec raison, jugée inhabitée, ils s'en étaient retournés, sans avoir peut-être plus d'envie d'y revenir que j'en avais de les y voir débarquer.

Je rendis graces à Dieu de ce qu'ils ne m'avaient pas rencontré, et de ce qu'ils n'avaient pas remarqué ma chaloupe, au moyen de laquelle ils auraient sans doute présumé que l'île n'était pas déserte; ce qui peut-être les eût portés à me chercher et à me découvrir.

Ler agitations de mon ame ne peuvent se peindre; tantôt je me flattais d'être en sûreté, tantôt je croyais les voir revenir

en

en nombre, et je pensais avec amertume que si j'échappais personnellement à leur recherche et à leur barbarie (car il était difficile de me découvrir), ils pouvaient au moins détruire mon bled, mon troupeau, et me réduire ainsi à la dernière misère.

Ces appréhensions, qui me paraissaient assez fondées, affaiblirent dans mon cœur ma confiance en la divine miséricorde, comme si celui qui m'avait nourri jusqu'à ce jour par une espèce de miracle, manquait de puissance pour me soutenir dans l'adversité.

De combien (1) de sources secrètes, opposées les unes aux autres, les différentes circonstances ne font-elles pas sortir nos passions? Nous haïssons le soir ce que nous avions chéri le matin; nous évitons aujourd'hui ce que nous avions

(1) On a copié cet *alinea*, et une partie du suivant dans l'ancienne traduction, parce qu'il était inutile d'y rien changer.

cherché hier. Nous desirons un objet avec passion, et quelques momens après, nous ne saurions seulement en soutenir l'idée. J'étais alors un triste exemple de cette vérité. Autrefois je m'affligeais mortellement de me voir entouré du vaste Océan, condamné à la solitude, banni de la société humaine; je me regardais comme un homme que le ciel trouvait indigne d'être au nombre des vivans, et de tenir le moindre rang parmi les créatures. La seule vue d'un homme m'aurait paru une espèce de résurrection, et, après mon salut, la plus grande grace que je pusse obtenir de la bonté divine. Je tremblais alors, à la seule idée d'un être de mon espèce. L'ombre d'une créature humaine, un seul de ses vestiges, me causait les plus mortelles frayeurs. Telles sont les vicissitudes de la vie; source féconde de réflexions pour moi, lorsque je me suis trouvé dans une assiette plus tranquille.

Dès que je fus un peu remis de mes alarmes, je considérai que ma triste situation était l'effet d'une providence infiniment éclairée, et qu'incapable d'un côté de pénétrer dans les décrets de la sagesse suprême, je commettais de l'autre la plus grande injustice, en prétendant me soustraire à la souveraineté d'un Être qui, comme mon Créateur, a un droit absolu de disposer de mon sort.

Dans le cours de mes réflexions sur cet événement, je me mis dans l'esprit que mes craintes n'étaient que chimériques, et que ce que j'avais remarqué était peut-être l'empreinte de mon propre pied, ne faisant pas attention que je portais ordinairement des sandales de peau de chèvre. Cette idée néanmoins me fit reprendre courage; je me mettais au nombre de ces bonnes gens qui, à force de raconter des histoires de spectres qu'ils n'ont jamais vus, finissent par en avoir plus de peur eux-mêmes que ceux à qui ils les débitent.

Encouragé par cette pensée de n'avoir eu à redouter que mon ombre, je me rendis à ma maison de campagne; je ne marchais cependant encore qu'avec terreur, comme un homme qui aurait fait un mauvais coup. Je revins ensuite voir mon troupeau qui avait beaucoup souffert de mon absence; le lait de quelques-unes de mes chèvres était presque tari. Ayant mis ordre à mes affaires, je retournai, non sans inquiétude, au même endroit où j'avais vu le vestige en question. Indépendamment qu'il était plus grand que mon pied, je m'apperçus qu'étant pour ainsi dire chaussé, je ne pouvais avoir laissé des traces ni de doigts ni d'orteils; ce qui remplit mon cœur de nouvelles agitations, et mon cerveau de nouvelles vapeurs. Le frisson me prit, et je m'enfuis chez moi aussi vîte que la première fois, bien convaincu que des hommes étaient descendus sur ce rivage, ou qu'un coin de l'île, que je ne connais-

sais pas, était habité; qu'ainsi je courais risque quelque jour d'être découvert et attaqué à l'improviste.

Quelles résolutions bisarres les hommes ne sont-ils pas capables de prendre quand la frayeur les aveugle! Ce sentiment, ordinairement invincible, étouffe la raison qui devrait les éclairer. Je fus dans de longues incertitudes sur le parti que je prendrais. Tantôt je voulais détruire mes enclos, ma forteresse, ma treille, mes champs pour ôter aux Sauvages tout soupçon sur ma retraite, et chercher une caverne au fond des bois pour m'y cacher avec mon troupeau et tous mes effets; tantôt je voulais chercher, pendant les nuits, un autre endroit plus détourné, et plus avantageux pour m'y fortifier; c'est ainsi que la crainte du danger est mille fois plus effrayante que le danger même. Après bien des projets vains, et des tourmens inutiles, je m'en rapportai à la Providence, comme mon unique

ressource, et je parvins à me calmer un peu.

Je conclus qu'une île si fertile et si voisine du continent, pouvait bien quelquefois attirer des canots, soit par la contrariété des vents, soit par le besoin d'eau; et que n'ayant pas rencontré, depuis près de quinze ans seulement, l'ombre d'une créature humaine, je ne devais craindre que quelques descentes accidentelles de loin en loin, contre lesquelles je pouvais me précautionner.

Je m'en tins à cette dernière opinion, qui était la plus probable, et qui se trouva la plus vraie.

Je commençai à tout hasard, et en cas d'attaque, par pratiquer dans les haies, ou plutôt dans les murs de mon château, et entre les palissades, différentes meurtrières pour pouvoir y passer mes mousquets, et faire feu sur les assiégeans de toute mon artillerie. Je plantai, à la distance de leur portée, plus de 20 milliers

le jets de ces arbres qui croissent si promptement, et j'en agrandis mon premier bosquet. Ils réussirent tous à merveille, au point qu'en moins de deux années, ma citadelle fut environnée d'un double bocage presqu'impénétrable. L'espace que j'avais laissé entre mon rempart et les bois, était propre à me faire voir l'ennemi à découvert, sans craindre d'embuscades de sa part.

Je trouvai aussi un endroit propre à cacher une partie de mon troupeau; je travaillai à l'enclore avec une égale ardeur, et j'y conduisis deux chèvres et deux boucs pour m'y procurer une seconde ressource, au défaut de la première.

Le seul vestige d'un pied d'homme me donna toutes ces peines. Il y avait déjà deux ans que je vivais dans ces transes mortelles, qui répandaient beaucoup d'amertume sur ma vie; les troubles que jetait dans mon ame cette terreur

panique et continuelle, l'attiédissaient et la détournaient souvent de mes prières ordinaires. Je vainquis enfin cette tiédeur dangereuse, et je m'abandonnai, sans réserve et pour toujours, aux volontés du souverain Être.

Après avoir fait ces arrangemens, je pris une de mes lunettes d'approche, que j'avais aussi sauvées du navire, et dont je m'étais très-peu servi jusqu'alors; j'allai à la découverte de hauteur en hauteur, pour prendre, au cas que j'apperçusse quelque chose de nouveau, les mesures convenables à ma sûreté. Je m'avançai vers la pointe occidentale de mon île plus avant que je n'avais encore fait; je montai sur la colline la plus élevée, d'où j'entrevis, dans un très-grand éloignement, une chaloupe qui paraissait voguer vers le continent dont j'ai parlé. Je la perdis insensiblement de vue, sans avoir pu m'assurer de sa grandeur, ni du nombre ni de l'espèce d'hommes qu'elle pouvait

pouvait contenir. Cette découverte me confirma dans mes idées que l'on débarquait quelquefois dans l'île; mais ce qui m'en convainquit pleinement, c'est qu'en descendant de cette colline, et portant mes pas vers une plage, où je n'avais pas encore été, je marchai sur les débris épouvantables d'un festin d'anthropophages. Je vis les restes d'un feu dont les cendres étaient encore chaudes. Il y avait un banc creusé dans la terre en forme de cercle, et dont le centre servait de table. Les environs étaient jonchés d'ossemens humains; je distinguai des crânes, des pieds et des mains demi-rongés, cet affreux spectacle me remplit d'horreur, et suspendit, pour quelques momens, mes terreurs sur mon propre danger. J'avais bien entendu parler de ces repas abominables; mais l'imagination ne peut s'en faire une image aussi révoltante et aussi odieuse que la réalité. J'eus beau détourner les yeux de ce

tableau cruel et dégoûtant, je sentis mon estomac se soulever; j'allais même tomber en faiblesse, si la nature ne se fût soulagée par un vomissement violent et convulsif. Revenu à moi-même, je tournai mes pas vers la colline pour regagner ma demeure. L'impression que l'idée de ce carnage, et ces ossemens épars firent sur mon cœur, fut si profonde, que je m'arrêtai tout court, comme un homme qui se trouve à l'improviste sur les bords escarpés d'un abyme; j'élevai mon ame vers la Divinité en lui rendant graces, les larmes aux yeux, de m'avoir fait naître chez un Peuple civilisé qui avait le bonheur de la connaître, de l'adorer, de l'aimer, et de ne voir que des frères dans ses semblables. Je la remerciai aussi de m'avoir soustrait lors de mon naufrage, et même jusqu'à ce jour, à la brutalité inconcevable de cette nation farouche. Plein de cette pieuse reconnaissance, je revins assez tranquil-

lement chez moi, où je repris les forces que j'avais perdues, et quelque repos dont j'avais grand besoin.

Cet événement me replongea bientôt dans la mélancolie, non que je désespérasse de la bonté de Dieu, mais la férocité de ces Sauvages avait laissé dans mon ame, naturellement compatissante, des traces si fortes de leur barbarie, que je croyais quelquefois, pendant mon sommeil, quelquefois même éveillé, être présent à ces repas inhumains; je croyais aussi entendre souvent les cris douloureux de ces malheureuses victimes de leur cruauté; en un mot, rien ne pouvait effacer de mon esprit ce souvenir affligeant.

Depuis ce temps, je ne sortais qu'avec de grandes précautions; je ne pensai plus à mon canot, ni à m'en construire un autre; j'étais toujours sur le *qui vive* et sur mes gardes, pour être prêt à tout événement. Mais le temps, ce grand

consolateur, me fit rentrer peu-à-peu, aux longues courses près, dans le même train de vie; cependant je n'avais pas moins sans cesse les yeux et les oreilles au guet; quoique ces inquiétudes suivies me tinssent en haleine, et me rendissent plus alerte, elles avaient, néanmoins, émoussé mon industrie. J'avais eu le projet, avant cette époque fatale, de me faire de la bière; je ne manquais pas de grain pour cet objet; mais je n'avais ni houblon, ni germoir, ni chaudière, ni cuve, malgré ces obstacles, je suis certain que j'en fusse venu à bout, si mon esprit eût été moins tracassé. Il est vrai que ma grande marmite, qui m'avait été inutile, m'eut fort bien servi à cet usage, et qu'au lieu de tonneaux, j'aurais pu faire d'énormes cruches de terre, garnies d'osier, dans lesquelles cette boisson se serait conservée, et m'eût procuré de la levure, pour donner à mon pain le degré de bonté qui lui manquait. J'avais bien

un baril vide, mais il s'était défoncé par la sécheresse; et non-seulement je ne pus jamais réussir, malgré tous mes efforts, à en faire un sur ce modèle, je ne fus pas même assez habile pour le raccommoder et y remettre un fond.

Tous les ressorts de mon esprit ne se montaient plus que pour imaginer un moyen sûr de venger l'humanité, en détruisant une troupe de ces Cannibales, ou du moins en les troublant dans leurs fêtes sanguinaires, et en leur donnant une alarme assez vive pour les détourner de remettre jamais les pieds dans l'île; mais quand je réfléchissais que j'étais seul, et que ces monstres dénaturés, armés de flèches, de javelots et de massues, dont les coups étaient presque aussi redoutables que ceux de nos armes à feu et de nos épées, ne venaient sans doute qu'en compagnie nombreuse, mes idées de vengeance s'évanouissaient.

Il me vint un jour en pensée de faire

une mine sous l'endroit où j'avais remarqué un tas de cendre, et d'y mettre cinq ou six livres de poudre qui, s'allumant dès que le feu y pénétrerait, ferait sauter tous ceux qui seraient aux environs. Mais d'un côté, le peu de poudre qui me restait, et que je voulais conserver, et de l'autre l'incertitude de l'effet de la mine, et de l'endroit précis de leur étrange cuisine qu'ils pouvaient changer à chaque voyage, me firent encore renoncer à ce projet. Enfin, à force de tourmenter mon imagination à cet égard, je fus d'avis que le meilleur parti était de chercher un endroit propre à me mettre en embuscade, à la portée du mousquet, et de les canarder successivement sans sortir de ma cachette.

Je trouvai bientôt un lieu commode et tel que je le desirais ; c'était un gros arbre creux, à la pointe d'un bois épais, laquelle s'avançait vers le rivage. J'y transportai toute mon artillerie ; mes

fusils étaient chargés de mitraille, et mes pistolets de plusieurs chevrotines.

Pendant près de deux mois, je ne manquai pas d'aller tous les matins me mettre quelques heures en sentinelle au haut de la colline, qui était à une lieue de chez moi; elle dominait sur le bocage où je pouvais aller m'embusquer aussitôt que les canots des Sauvages se seraient approchés de la côte; mais je ne découvris absolument rien, quoiqu'avec une lunette excellente.

Fatigué d'attendre, et voyant revenir la saison des pluies, je remis ce projet à un autre temps, et je repris mon genre de vie ordinaire. La retraite me rendit plus à moi-même, et me fit réfléchir sur l'action que je voulais commettre. Eh quoi! me disais-je, de quel droit me constitué-je leur juge et leur bourreau? De quel autorité puis-je venger le sang qu'ils répandent tour-à-tour? Ils n'ont sans doute pas le moindre dessein de,

braver la justice céleste, et croient pouvoir dévorer leurs prisonniers aussi innocemment que nous mangeons un poulet.

En supposant même qu'ils fussent criminels, ce n'était pas mes affaires; ils ne m'avaient point offensé personnellement, et ce que j'entreprenais ne pouvait s'excuser que par la nécessité d'une défense légitime contre leurs attaques. Mon projet était aussi barbare que leur conduite, et justifiait la cruauté des anciens Espagnols qui détruisirent l'une des plus vertueuses Nations du monde, moins encore par haine ou par vengeance que par la plus infâme avarice, et pour s'emparer des mines d'or que ces sages Américains foulaient aux pieds. Ce trait de leur histoire ne s'effacera jamais, et rendra leur mémoire odieuse à la dernière postérité. Ces considérations éteignirent ma fureur; et je sentis qu'un seul Sauvage, échappé d'une troupe que j'aurais tenté d'exter-

miner, suffirait pour exciter toute une peuplade à venir fouiller mon île, et à venger la mort de leurs frères ou de leurs amis. Je conclus donc que la religion, le bons sens et la politique me prescrivaient la loi de me tenir à l'écart, et de faire en sorte qu'on n'eût aucun soupçon qu'un être raisonnable fût relégué dans ce désert.

Je restai dans cette disposition pendant une année entière; c'était la 19.e de ma solitude. Je profitai seulement d'un temps favorable pour ramener, à la faveur d'un beau clair de lune, mon canot du côté oriental de l'île, où je trouvai un enfoncement sous des rochers élevés qui le mettaient à l'abri de tout accident.

Je vécus, depuis ce temps-là, plus retiré que jamais, en ne sortant que pour les choses indispensables, et en observant même de ne faire aucun bruit; je ne tirais plus de coup de mousquet, crainte d'être entendu; mon troupeau me suffisait, et

mon arc, dont je me servais alors avec beaucoup d'adresse, fournissait à la délicatesse de ma table, je ne faisais plus de feu que la nuit, et de jour je me servais de braise et de charbon, dans l'appréhension que la fumée ne me trahît de fort loin. Je découvris encore, avec un sensible plaisir, un antre admirable dans le plus épais de la forêt, et dont la hauteur et l'étendue surpassaient quatre fois celle de ma caverne; c'était le plus beau souterrain ou la plus charmante grotte que j'aie vue de ma vie. L'entrée en était placée de facon que ce n'est que par le plus grand hasard que je la trouvai; c'était une ressource de plus pour la sûreté d'une partie de mes effets et pour la mienne propre, au cas que j'eusse été un jour contraint de m'y réfugier; j'ajoutai encore par l'art aux difficultés que la nature avait placées à l'ouverture, en la garnissant de ces jeunes plants dont j'ai parlé. J'oubliais de rapporter, à cette

occasion, une aventure qui me causa une terreur panique, dont j'eus peine à revenir. A ma première entrée dans ce repaire obscur, je vis dans le fond deux yeux brillans comme les étoiles; je fis une courte prière au ciel, dans la croyance que c'était quelque mauvais génie, car il n'était pas à supposer qu'il y eût là une créature humaine; je craignis ensuite d'y trouver un animal féroce ou vénimeux; je voulus cependant m'assurer du fait; j'y revins le lendemain avec une torche que je m'étais faite de plusieurs bouts de cordages enduits de graisse; à peine eus-je mis le pied dans cet antre, que ma frayeur redoubla par une sorte de soupir que j'entendis, suivi de quelques sons mal articulés. J'avoue que je sentis mes cheveux se dresser, et ma peau se crisper. Une sueur froide me coula du front; je mis cependant, à tout hasard, le pistolet à la main, et faisant le dernier effort pour repousser ma

crainte, par la pensée que la protection divine, qui m'avait si visiblement soutenu dans mes adversités, ne m'abandonnerait sans doute pas, j'avançai avec intrépidité sur cet objet inconnu, et ce ne fut pas avec peu de surprise que je vis un vieux bouc prêt à expirer. Voilà, à peu de chose près, comment se terminent toutes les histoires de spectres qui causent tant de frayeurs ridicules. Le seul moyen de les dissiper et de les vaincre, c'est d'aller droit sur l'objet, qui le plus souvent n'est qu'un buisson, ou un tas de hardes si c'est dans un appartement, ou autres choses semblables.

Je passai encore près de quatre années en suivant à-peu-près la même routine; ma seconde caverne, que j'avais en partie meublée, me servait de retranchement, et je la regardais comme ma dernière ressource, dans le cas que les Sauvages eussent trouvé, pillé et dévasté mes différentes plantations.

J'étais alors à la vingt-troisième année de ma résidence dans cette île, et si accoutumé à ma manière de vivre, que, sans la crainte des Sauvages, j'eusse consenti, sans trop de peine, à y passer le reste de mes jours. J'avais même augmenté mes amusemens; je donnai plusieurs camarades à mon perroquet, qui, à son tour, les instruisit à parler. Comme on dit que ces animaux vivent plus d'un siècle, peut-être sont-ils encore vivans, et que, rentrés dans les bois depuis mon départ, ils ont enseigné aux autres perroquets de l'île à prononcer mon nom, et à dire : *Pauvre Robinson, où avez-vous été? Comment êtes-vous venu ici? etc....* Certainement si quelque Anglais avait le malheur d'y faire naufrage et de la parcourir, je ne doute point qu'il n'ait une grande frayeur d'entendre parler quelques mots de sa langue dans ce désert, sans voir de créature humaine. Mes chats, qui s'étaient accouplés avec je ne

sais quels animaux qui leur ressemblaient, et dont j'en avais vu un sur mes coffres à mon abord dans l'île, s'étaient tellement multipliés qu'ils infestaient mon habitation, et dévoraient tout ce qu'ils trouvaient ; je fus contraint d'en détruire la race ; je n'en gardai que trois ou quatre des plus jeunes, avec la précaution de noyer leurs petits à mesure qu'ils naissaient ; mais mon chien était mort de vieillesse, sans avoir pu me laisser de postérité. J'avais aussi attrapé plusieurs nichées d'oiseaux de différente espèce, bons à manger et de très-beau plumage, dont j'ignorais le nom. Je les élevai avec soin, et, après leur avoir coupé les aîles, je formai une sorte de basse-cour, où ils s'accoutumèrent à pondre et à couver comme nos volailles. En un mot, j'étais content de mon sort, pourvu que les Sauvages, je le répète, ne vinssent pas renverser l'édifice de mon bonheur. Mais le ciel en avait autrement ordonné, et

je touchais bientôt au moment d'une révolution qui fut le principe de ma délivrance.

L'un des temps que j'avais choisi pour ma moisson était venu; comme il faisait chaud, j'allais couper mes grains avant le lever du soleil; un matin que j'y travaillais, j'apperçus une grande lueur sur le rivage. Ce n'était pas du côté où j'avais trouvé les restes de ces repas affreux que j'ai décrits, mais bien du côté de mon habitation et à environ une demi-lieue de moi. Je me sauvai bien vîte au Château pour me mettre en état de défense; car la peur me faisait déjà voir les Sauvages sur mes talons; je chargeai toutes mes armes, que je posai dans les meurtrières et créneaux ou embrasures que j'avais pratiqués pour tirer à couvert, bien résolu de me battre jusqu'à la dernière extrêmité; je n'oubliai point d'implorer l'assistance du ciel, et j'attendis l'ennemi pendant plus de deux heures;

fort impatient de savoir ce qui se passait au-dehors. je n'avais personne pour aller le reconnaître ; je pris donc le parti, ne pouvant soutenir plus long-temps une si cruelle incertitude, d'y aller, armé jusqu'aux dents, et muni de ma lunette d'approche. Je grimpai sur la cime d'un rocher, où m'étant mis ventre à terre, je découvrisneuf Sauvages qui allaient et venaient autour d'un grand feu, apparemment pour préparer leurs mets abominables, ou pour se réjouir après s'en être rassasiés ; car je ne vis pas trop distinctement leurs manœuvres ; mais il m'a semblé, par leurs gesticulations et leurs sauts, qu'ils se livraient à la joie. Je découvris aussi deux canots seulement, qu'ils avaient tirés sur le sable, sans doute afin d'attendre le reflux pour s'en retourner ; ce qui calma beaucoup mes inquiétudes pour l'avenir ; car je jugeai que je pouvais moissonner et courir sans danger durant tout le temps qu'ils prenaient pour leur

leur départ. En effet, je les vis bientôt se jeter dans leurs barques et faire force de rames; je descendis alors de mon poste, et j'allai sur la place où cette scène tragique venait de se passer; je vis de nouveau des ossemens humains, dont je m'éloignai avec précipitation.

Je voulus visiter aussi l'ancien rivage où j'avais découvert la première fois les débris de leur festin barbare, et je reconnus qu'il s'y était passé la même scène, et dans le même temps; j'apperçus même en mer trois canots qui regagnaient le continent.

Les descentes qu'ils faisaient dans l'île devaient être fort rares, puisqu'il se passa plus de quinze mois sans que j'en retrouvasse la moindre marque. Cependant ce que je venais d'en revoir ralluma toute ma fureur; j'oubliai toutes mes réflexions sur l'inhumanité de surprendre et de donner la mort à des hommes qui ne me voulaient point de mal, puisqu'ils igno-

raient mon existence ; mais la colère l'emporta, et je rêvais nuit et jour aux moyens de l'assouvir ; un nouvel incident détourna pendant quelque temps mes idées sanguinaires. Un matin, avant le lever de l'aurore, que j'étais allé sur cette éminence où j'avais, comme je l'ai dit, amoncelé depuis si long-temps un tas énorme de bois de toute espèce pour en faire un signal en y mettant le feu, au cas de besoin, j'entendis très-distinctement un coup de canon ; on peut juger de ma surprise ; elle fut bien différente de toutes celles que j'avais éprouvées jusqu'alors. Je vis, un moment, une lumière semblable à un éclair, qui m'en annonça un second, et qui en effet vint frapper mes oreilles en moins d'une demi-minute. Je jugeai d'abord que c'était un vaisseau en danger qui demandait du secours à un autre qui allait avec lui de conserve. J'imaginai là-dessus que, si j'étais incapable de lui en donner, il

pourrait peut-être, lui, m'en procurer; ainsi je mis le feu à mon grand bûcher, dont la flamme, par sa hauteur et son étendue, a sans doute été apperçue de ce bâtiment, puisqu'il tira un troisième coup, qui fut suivi de plusieurs autres.

Lorsque le jour parut, et que l'air fut un peu éclairci, je n'entendis plus rien; mais je vis de très-loin un objet immobile qui me parut être un vaisseau à l'ancre. Voulant absolument savoir ce que c'était, je me transportai au midi de mon île, pour être plus à portée de découvrir distinctement ce que j'avais tant d'intérêt de connaître; je vis alors à mon grand regret le corps d'un vaisseau qui s'était brisé pendant la nuit sur ces rochers cachés. Il n'est point d'expression assez énergique pour peindre le desir que j'avais de voir au moins un seul homme sauvé de ce naufrage, afin de trouver un compagnon dans ma solitude; je n'avais jamais senti avec tant de force que dans

cet instant, le malheur d'être privé de toute société. J'eus la douleur de voir le lendemain sur le rivage le cadavre d'un mousse noyé; il n'avait qu'une veste, une chemise, et une mauvaise paire de culotte; je ne pus jamais deviner de quelle nation il était. Il avait dans ses poches douze pièces de huit, et une pipe fort bonne, qui, à mes yeux, était bien plus précieuse que son argent.

Je ne pus résister à l'envie d'aller visiter le vaisseau, moins pour augmenter mes richessses, que pour voir si je ne pourrais pas sauver encore quelque personne vivante; les dangers que j'avais essuyés par les courans, disparurent, et j'espérais de manier mon canot avec tant de précaution que je m'assurai du succès. J'observai encore la mer des deux côtés, et je vis clairement que comme le courant du reflux sortait du midi de l'île, celui du flux rentrait au Nord, ce qui était favorable pour mon retour. En-

hardi et rassuré par cette observation, je m'embarquai au commencement de la marée; je dirigeai au Septentrion jusqu'à ce que je me sentis emporté vers l'Est, sans cependant être assez maîtrisé pour m'empêcher de gouverner; et de cette manière j'arrivai au vaisseau en moins de deux heures.

Ce bâtiment qui me parut Espagnol par sa structure, était comme cloué entre deux rocs; sa poupe était fracassée par la mer; sa proue qui avait donné contre les rochers était dans le même état; le beaupré seul restait debout vers la pointe de l'éperon. Au bruit que je fis en approchant de ce vaisseau, un chien parut sur le tillac en aboyant; je l'appellai, et il sauta dans la mer pour venir me joindre; je l'enlevai dans mon canot, où je lui donnai du pain qu'il dévora comme s'il n'eût mangé de huit jours; je lui fis ensuite boire de l'eau fraîche qui parut lui faire le plus grand

plaisir. Ce pauvre animal me caressa d'un air si soumis, qu'il semblait me promettre une fidélité à toute épreuve.

Excepté le chien, il n'y avait rien de vivant dans le navire, et presque toute la cargaison me parut avariée par l'eau. Je vis auprès de la chambre de proue un spectacle bien touchant, deux hommes noyés et qui se tenaient embrassés l'un l'autre; je trouvai cependant en assez bon état deux coffres que je descendis dans ma chaloupe, sans perdre de temps à examiner ce qu'ils contenaient. Le vaisseau me parut richement chargé, et je jugeai qu'il était destiné pour *Buenos-Ayres* ou *Rio de la Plata.* J'emportai aussi deux mousquets, trois pistolets, un sac de poudre, une pelle à feu, des pincettes, deux chauderons de cuivre, une chocolatière, et un baril de liqueurs d'environ vingt pots que j'eus bien de la peine à mettre dans ma chaloupe; voyant alors la marée qui devait me ramener

chez moi, je repartis et revis ma baie sans accident.

Je me consultai pour savoir où je déposerais mes nouvelles acquisitions, mais avant tout j'en fis l'examen. Je trouvai dans l'un des coffres un cabaret fort propre, et une petite Pharmacie, avec différentes eaux cordiales, et quelques pots de confitures excellentes, une douzaine de bonnes chemises, des cravates de diverses couleurs, des mouchoirs blancs; environ onze cent cinquante pièces de huit; six doubles pistoles et quelques bijoux d'or pesant ensemble environ deux marcs. Cette trouvaille, sur-tout le linge, les baumes et les cordiaux, me fut très-agréable; j'eusse volontiers donné l'argent et les joyaux pour quelques paires de bas et de souliers d'Angleterre; j'en avais cependant ramassé une paire de chacun, mais de peu de valeur, et qui avaient sans doute appartenue à un pauvre matelot. Je

ne pus tirer autre chose de ce navire, tant il était maltraité et couvert d'eau; c'était dommage, car je ne doute pas que je n'en eusse rapporté, en plusieurs voyages, des richesses considérables, qui m'eussent servi dans mon retour en Europe.

Je cachai ces nouveaux effets dans ma grotte où je les croyais plus en sûreté; je remis ma chaloupe dans sa rade, et je retournai à ma demeure où je reprismon ancienne allure; je me tenais toujours cependant fort soigneusement sur mes gardes; et je ne parcourais que les endroits où je n'imaginais pas que les Sauvages pussent venir; ce qui m'exemptait de porter à chaque course un faisceau d'armes, dont le poids ma fatiguait extrêmement. Je passai encore deux ans dans une assez heureuse tranquillité, en réfléchissant souvent néanmoins sur mes aventures, et sur le parti insensé que j'avais pris d'abandonner ma plantation du Bresil,

Bresil, qui certainement dans l'espace des 25 années écoulées depuis ce temps, aurait pu me produire un fonds de plus de cent cinquante mille *moidores*. Qu'avais-je besoin de risquer de perdre un établissement sûr pour aller chercher des Nègres qu'on m'eût amenés chez moi, et qui ne m'eussent coûté qu'une bagatelle de plus; le sort de la jeunesse est d'être imprudente, téméraire, et souvent d'échouer dans ses projets; il est vrai que la vieillesse, à force de combiner les événemens, d'en examiner trop de côtés, et de prévoir plus de risques qu'il n'y en a, est souvent pusillanime, lente, et finit par ne rien entreprendre: mais l'âge mûr calcule les probabilités en hasardant quelquefois. Si j'eusse comparé les avantages réels de ma situation, avec ceux qu'il était incertain que j'eusse retirés de mon commerce de Guinée, je serais sans doute resté au Bresil, où j'aurais

joui de tous les agrémens que procure une grande fortune.

Sans avoir absolument abandonné mon projet destructeur à l'égard des Sauvages, ni celui de chercher les moyens de revoir ma patrie, ou du moins de me donner un camarade d'infortune, je pensais moins à l'un et à l'autre, et j'avais retrouvé une partie de la tranquillité que la crainte de ces Barbares m'avait fait perdre. Je connaissais alors le danger, L'ignorer avait été pour moi un bonheur équivalent à celui de ne pas y être exposé.

Je ne croyais pas être aussi proche que je l'étais du moment de ne plus vivre seul. Un jour que j'allais à la découverte, ce que je faisais de temps à autre, j'apperçus de ma colline avec ma lunette, six canots, et une trentaine de Sauvages débarqués, et se préparant à faire leur festin accoutumé; ils étaient trop nombreux pour penser à les attaquer; mais

un événement imprévu fit naître une occasion, que le ciel sembla favoriser, de m'acquérir un compagnon, un ami, enfin un frère pour partager ma solitude, et pour me faire oublier l'ennui d'une si longue privation de toute société humaine.

En examinant ces affreux préparatifs, je vis quatre prisonniers de guerre destinés à la mort; l'un d'eux tomba bientôt à terre assommé d'un coup de *casse-tête:* on l'éventra soudain, et on le coupa par morceaux qui servirent à l'infernale cuisine. Un second subit le même sort; le troisième, apparemment plus alerte que les autres, et moins fortement garotté, brisa ses liens, et s'échappa de leurs mains avec une vîtesse incroyable, du côté du rivage qui conduisait à mon habitation; je fus d'abord effrayé de le voir prendre cette route; je craignais qu'il ne fût poursuivi par une grande partie de la troupe; mais je me rassurai bien-

tôt lorsque je ne vis que trois hommes à ses trousses, et qu'il gagnait considérablement de terrain sur eux. Il y avait sur le rivage entre lui et mon château une petite baie qui l'eût arrêté, s'il n'avait pu la passer à la nage. A peine fut-il sur le bord, quoique la marée fut haute, qu'il s'y jetta à corps perdu, et qu'il la traversa en une quarantaine d'élans, après quoi il se remit à courir avec la même force. Des trois Sauvages qui le poursuivaient, deux seulement passèrent la baie, et j'observai avec plaisir qu'ils mettaient à nager le double du temps que le premier avait employé. Je me persuadai alors qu'il leur échapperait, et que le moment était favorable pour m'attacher ce malheureux, et lui sauver la vie s'il en était question.

Je descendis précipitamment de mon rocher, et je m'avançai vers la mer; je n'avais pas grand chemin à faire; je me mis bientôt entre les poursuivans et le

poursuivi, en tâchant de faire entendre à ce dernier par différens signes que je n'étais venu là que pour le secourir; mais je crois que je lui causai d'abord autant de frayeur que ceux qu'il fuyait; je marchai à eux à pas lents, et me jetant ensuite brusquement sur le premier, je l'assommai d'un coup de crosse, dans la crainte que le coup de feu ne fût entendu par le gros de leur troupe; je sentis cependant que cela était bien difficile à une si grande distance, et que d'ailleurs il était impossible aux Sauvages de savoir ce que ce bruit inconnu signifiait.

Le second voyant tomber son camarade, s'arrête effrayé; je vais à lui; mais le voyant armé d'un arc, et prêt à me décocher une flèche, je le préviens, et le tue d'un coup de fusil. Quoique le pauvre fuyard eût vu ses ennemis terrassés, il fut si fort épouvanté de l'explosion de la poudre, de sa flamme, de

sa fumée, qu'il resta immobile; je vis dans son maintien plus d'envie de fuir que de venir à moi. Je lui fis de nouveaux signes de paix et d'amitié; il s'avança cependant quelques pas, puis s'arrêta encore, et continua ce manège pendant quelques momens; il s'imaginait sans doute être prisonnier une seconde fois, et qne j'allais le tuer aussi. Il est vrai que mon étrange figure, telle que je l'ai décrite, et la forme de mes armes qu'il ne connaissait pas, étaient peu propres à le rassurer; toutefois, après avoir fait encore quelques démonstrations capables de lui inspirer de la confiance, il se hasarda de m'approcher; et se jettant à mes genoux, pour me témoigner sa reconnaissance, il prit un de mes pieds qu'il posa sur sa tête, afin de me faire entendre sans doute qu'il me reconnaissait pour son maître, et qu'il me jurait une fidélité inviolable. Je le relevai en lui faisant des caresses, et je lui donnai

un coup de liqueur pour achever de le raffermir. Il me parut se rassurer un peu. Il me fit même remarquer que le sauvage que j'avais cru assommé n'avait été qu'étourdi, et qu'ayant repris quelques forces, il cherchait à se relever; mais dès qu'il vit que le couchais en joue, il me fit comprendre par ses gestes qu'il desirait que je lui prêtasse mon sabre; je lui donnai; en un moment il vole à son ennemi, et d'un seul coup il le décole aussi adroitement que le bourreau le plus habile de toute l'Allemagne.

Après cette expédition il revint en gambadant, et en faisant des éclats de rire pour célébrer son triomphe. Il mit à mes pieds le sabre et la tête de ce misérable pour m'en faire hommage, en prononçant quelques mots, que je ne compris pas, mais qui me charmèrent, d'au-plus que c'était le premier son de voix humaine qui eût frappé mes oreilles de-

puis plus de 25 ans. Ce qui l'intrigua fort, c'était la manière dont j'avais tué l'autre à un si grand éloignement. Il courut au cadavre pour en examiner la blessure qu'il ne pouvait comprendre, et apporta son arc et ses flèches.

Dans la crainte qu'ils ne fussent recherchés par le reste de la troupe, qui naturellement devait être inquiète de leur longue absence, nous les enterrâmes dans le sable. J'emmenai alors mon sauvage, non dans le château, que je ne voulais pas encore lui découvrir, mais dans la grotte où je le fis coucher, après lui avoir fait prendre quelque nourriture, dont il paraissait avoir grand besoin.

C'était un grand garçon de 20 à 25 ans, bien fait, adroit, robuste et léger. Son air était mâle, sans être féroce; on voyait, au contraire, dans ses traits cette douceur qui est particulière aux Européens. Il avait les cheveux longs et noirs, le front élévé, les yeux pleins de

feu, le teint assez frais, quoique couleur d'olive, le visage rond, le nez agréable, les lèvres minces, la bouche belle, les dents bien rangées, et blanches comme de l'ivoire.

A son réveil, il vint me retrouver dans mon enclos j'étais allé traire mes chèvres. Il me répéta la même cérémonie de l'espèce de foi et hommage qu'il m'avait déjà rendue, en faisant toutes les postures imaginables pour exprimer son desir de s'attacher à moi pour toujours; je lui fis connaître également par signes, que j'étais content de lui, et que je ne l'abandonnerais jamais. Je m'appliquai d'abord à lui faire prononcer quelques mots Anglais, et je lui dis qu'il se nommerait *Vendredi*, en mémoire du jour où il était tombé en mon pouvoir. Si mon esclave, ou plutôt mon compagnon possédait les qualités du corps, il ne manquait pas de celles de l'esprit. Il avait de l'intelligence, de la vivacité, de la

mémoire, et même de l'invention. Il apprit en très-peu de temps à nommer assez bien toutes les choses qui frappaient ses regards. Je l'avais mené le lendemain au haut de la colline, pour m'assurer si les ennemis étaient partis, et je ne vis plus personne. En passant par l'endroit où les deux Sauvages étaient enterrés, il me le montra du doigt, en me faisant comprendre que leurs corps étaient bons à manger; comme il ne pouvait pas encore bien m'entendre par des paroles, je lui exprimai si clairement par ma pantomime l'horreur que cette pensée seule me causait, qu'il parut la partager, en témoignant beaucoup de soumission à mes volontés. Nous allâmes de-là au lieu du festin; je ne pus m'empêcher de frémir encore à la vue de ces odieux restes; *Vendredi* me parut plus touché de la crainte de me déplaire que de ce triste spectacle, et je vis qu'il était encore anthrophage dans le cœur. Je lui ordonnai

d'enterrer ces ossemens, et nous nous en retournâmes dans la grotte.

Le surlendemain je résolus de le mener dans ma forteresse, où je lui donnai des vêtemens à-peu-près comme les miens, car il était absolument nu; il me sembla charmé de se voir presque aussi bien mis que moi; il eut d'abord dans ces habits un air emprunté et grotesque; les culottes sur-tout le gênaient, mais en peu de jours il s'y accoutuma. Je délibérai où je le logerais; je trouvai qu'il était de la prudence de le barraquer entre mes deux retranchemens; par ce moyen, il était à l'abri des insultes du dehors, et moi des effets de son ingratitude, s'il était assez méchant pour attenter à ma vie. Cette précaution était inutile. Jamais domestique ne fut plus attaché, plus fidèle et plus reconnaissant. Ses bonnes qualités me faisaient souvent penser que, s'il avait plû à Dieu de priver un si grand nombre de créatures

humaines de beaucoup de ressources de leurs facultés naturelles, il leur avait cependant donné les mêmes principes de raison qu'aux hommes nés dans les régions civilisées, et que les circonstances seules, telle que celle-ci, par exemple, leur faisait appercevoir l'excellence de leur propre nature.

Mon écolier fit des progrès rapides dans toutes les choses dont je pouvais l'instruire; il avait tant de sagacité qu'il n'eût pas tardé, avec un maître moins ignorant, à en savoir beaucoup plus que moi. Il était si gai et si transporté de joie, lorsqu'il pouvait m'entendre ou s'expliquer assez intelligiblement pour que je l'entendisse, que sa satisfaction, qu'il exprimait toujours par des attitudes singulières et comiques, me réjouit très-fort; et je prenais déjà un grand plaisir dans sa conversation.

Je le détournai insensiblement de son appétit cannibal par les mets délicats et

variés que je lui préparais; mais il eut toutes les peines du monde à s'habituer aux salaisons. Comme j'avais alors deux bouches à nourrir, il fallu penser à doubler mes récoltes; *Vendredi* m'aida, non-seulement avec beaucoup d'adresse et de diligence, à préparer et à ensemencer un second champ, mais encore avec autant de plaisir que d'ardeur; quoique l'on assure en général que les Sauvages sont paresseux, jamais homme ne me le parut moins que lui. Il devint bientôt laboureur, charpentier, vannier, potier, boulanger, cuisinier, etc. enfin il m'aidait à tout, et voulut bientôt tout faire, en me disant que j'avais actuellement besoin de repos; car j'avais réussi à lui faire une image assez sensible de toutes mes aventures, qui l'avaient beaucoup étonné. Assuré de son attachement et de sa probité, je le menai à la chasse, pour lui apprendre à manier les armes à feu; mais avant que de lui confier un

fusil, je voulus m'amuser encore de sa surprise ; il ignorait ce que c'était que la poudre à canon, et j'avais chargé mes armes sans qu'il m'eût vu. Je tuai bientôt en sa présence un gros oiseau qui passait au-dessus de nous, quoiqu'il le vît tomber, il ouvrit sa veste avec frayeur et précipitation, pour voir s'il n'était pas blessé ; il se jetta à mes genoux pour me demander grâce, comme s'il eût cru que je voulusse me défaire de lui. Je le désabusai, en lui prenant la main avec un sourire gracieux. Je l'assurai qu'il ne devait jamais rien craindre de moi, et je lui dis d'aller me chercher cet oiseau. Je profitai de ce temps pour recharger, et je lui montrai à son retour un autre oiseau perché sur un grand arbre, en le prévenant que j'allais l'abattre d'un autre coup de fusil, et qu'il n'eût aucune peur. Je le tuai en effet, et quoique prévenu, *Vendredi* n'était pas encore trop rassuré, ne pouvant comprendre

l'effet de cette arme. Il l'examina, sans oser y toucher, et, si je l'eusse laissé faire, je crois qu'il l'eut adoré comme une Divinité malfaisante et une source inépuisable de destruction, afin de l'engager à ne pas lui ôter la vie.

Quand je le vis un peu revenu de sa terreur, par les caresses que je lui faisais, je lui expliquai l'énigme de la charge et de son effet par l'action du feu. Je lui fis tirer plusieurs coups avec succès; il avait tant de dextérité, et le coup d'œil si juste, qu'en peu de jours il fut plus habile que son maître.

*Vendredi*, instruit, appliqué et sincèrement attaché mon service, était le plus beau présent que la providence pouvait me faire dans ma situation; je l'aimais avec tendresse et il me payait de retour; ses conversations naïves et pleines de bon sens m'amusaient extrêmement, et me rendirent l'usage de ma langue que j'avais presque totalement perdu; cette

année, sans contredit, fut la moins désagréable que j'aie passée dans mon île.

La candeur, de son ame, sa franchise, ses inclinations, toutes portées au bien, me parurent un champ fécond pour y jetter, autant que mon ignorance pouvait le permettre, les heureuses semences du Christianisme. Je lui parlai d'un ton grave et pathétique, et avec cet air de persuasion que la vérité seule peut donner, de la création du ciel, de la terre, de l'homme et des animaux; enfin guidé par le saint livre, je lui rapportai les principaux événemens de l'Histoire Sacrée. La grandeur et la majesté des idées que ce livre divin renferme, firent une impression profonde sur son cœur et sur son esprit. Il me dit qu'il était bien possible que notre Dieu eût fait tous les autres Pays du monde; mais que pour le sien il avait été créé par le bon vieillard *Bénakmukée*, qui était plus vieux que la lune, et que sa nation lui parlait

en

en disant O ! (ce cri exprime leur acte d'adoration) qu'après la mort, elle irait toute se réjouir chez le bon vieillard. Je lui demandai si *Bénakmukée* répondait ; sans doute, reprit-il, mais aux seuls *Ookakés* (ce sont leurs Prêtres) qui vont le voir au haut de la grande montagne, où personne ne peut aller qu'eux.

Je tâchai de lui dévoiler la fraude pieuse de leurs Prêtres, que la politique et l'intérêt seuls faisaient agir, et je lui démontrai l'impossibilité de l'existence de deux pouvoirs suprêmes ; le spectacle de la nature prouve seul une intelligence souveraine et créatrice de toutes choses ; le desir de l'immortalité qui est gravé dans le cœur de l'homme, annonce une vie future ; la récompense de la vertu, et la punition du crime sont mêmes sensibles dès ce monde, par la satisfaction intérieure que l'une fait naître, et par les remords dévorans que l'autre produit.

Il y avait beaucoup plus de bonne

volonté que de science dans ma façon d'éclairer *Vendredi*. J'avoue qu'en m'adonnant à son instruction et à son salut, je m'instruisais moi-même et je travaillais au mien. Une joie pure s'emparait alors de mon cœur, et j'étais enchanté d'être conduit par la providence dans un lieu que j'avais regardé comme la source de mes malheurs.

Avant que de passer au Nouveau Testament et au mystère ineffable de notre Rédemption, je l'affermissais dans la connaissance de l'Être Suprême et de ses attributs. Je trouvai dans son esprit autant de conception que de docilité dans son cœur, et il me surpassa bientôt en ferveur dans sa prière, et en résignation aux décrets éternels de la providence.

Mon nouveau converti m'édifiait de plus en plus; je lui parlai alors de tous les mystères de notre Religion; je l'instruisis des différentes parties de l'Univers, des diverses Nations, de leurs cul-

tes séparés; de la naissance, de l'élévation et de la chûte des Empires ; des Lois, des Coutumes, des Guerres, des Arts, en un mot, du peu que j'en savais, et dont je pouvais me ressouvenir. Chaque narration le jettait dans une nouvelle surprise, et ses raisonnemens, auxquels souvent je ne pouvais pas répliquer, me jettaient à mon tour dans le plus grand embarras; et, certainement, tout autre plus instruit que moi, eut aussi quelque fois été trés-embarrassé de le satisfaire.

Le desir de revoir ma Patrie, semblable à un feu caché sous la cendre, et qui pétille à l'instant qu'on y touche, se ralluma bientôt dans mon cœur. *Vendredi* était alors en état de me donner des éclaircissemens sur sa Nation, et même de m'aider à y passer, ce qu'il eut été extravagant de tenter seul. Je lui demandai donc ce que je souhaitais tant de connaître. Tout ce qu'il put me dire sur son pays, c'est qu'on le nommait *Carib*,

d'où j'inférai que ce pouvaient être les *Caribes* que les cartes placent du côté de l'Amérique près de la rivière d'Orénoque vers la Guiane et Ste. Marthe; il ajouta que bien loin derrière la Lune (il voulait dire à son couchant) il y avait des hommes de ma couleur qui avaient détruit beaucoup de monde; il était aisé de comprendre qu'il désignait les Espagnols, dont les cruautés se sont répandues jusques chez les Peuples les plus sauvages, et que ceux-ci détestent encore par tradition. Il me parla des guerres de sa Nation qui était le plus souvent victorieuse; il me dit qu'il était déjà venu plusieurs fois dans mon île pour manger des prisonniers, et qu'enfin il avait été pris à son tour; que d'ailleurs ses compatriotes ne mangeaient pas d'autres hommes que les prisonniers de guerre, qui leur semblaient par droit de conquête être destinés aux festins de triomphe; c'est ainsi qu'ils appellaient ces repas

affreux. Je lui demandai encore s'il regrettait son pays, ses parens et sa manière de vivre. Il me répondit avec ingénuité qu'il serait charmé de revoir ses frères, moins pour lui-même que pour l'amour d'eux, afin leur raconter tout ce qu'il avait appris de moi, et de leur faire oublier *Benakmukée*, pour ne crier O! qu'au seul Dieu de tout l'univers; que d'ailleurs il n'irait jamais sans moi, et qu'il mourrait à mon service, puisque non-seulement je lui avais sauvé la vie du corps, mais même celle de l'ame. Ce zèle et cette gratitude me pénétrèrent jusqu'aux larmes; il ajouta que sa Nation aimait les hommes blancs, excepté ceux qu'il m'avait dit demeurer derrière la Lune, et qu'elle cherchait à s'instruire avec eux; qu'elle en avait sauvé un jour du naufrage jusqu'à dix-sept; il m'assura que ces hommes blancs s'étaient établis dans un canton non loin de chez elle, et qu'on leur avait même fourni des vivres

et des secours. Je lui témoignai ma surprise de leur humanité, et de ce que ses compatriotes ne les avaient pas mangés; mais il me répéta qu'ils ne dévoraient que ceux que le sort des armes faisait tomber en leur puissance. Ses discours remplirent ma tête de nouveaux projets. J'imaginai d'abord que ce pouvait être une partie de l'équipage de ce vaisseau qui avait échoué près de mon île, et qui avait gagné terre avec sa chaloupe; là-dessus je fis voir à *Vendredi* mon canot que j'avais laissé dans la petite baie, et bien caché. Je lui proposai de faire une partie de promenade de ce côté de l'île, ce qu'il accepta avec plaisir. Jamais homme n'a manié barque avec tant de force et tant d'adresse, et il la faisait avancer d'un coup de rame le double de ce que j'étais capable de faire. Eh bien, lui dis-je, *Vendredi*, pouvons-nous aller chez vous avec ce canot? Il me dit qu'il était trop faible pour résis-

ter à un grand vent, et que si je voulais, nous pourrions en faire un assez fort pour entreprendre le passage sans danger. Je lui fis voir la grande barque que j'avais construite autrefois, et qui était fendue par-tout, et à demi pourrie. Je lui avouai mon imprudence en la faisant de cette grandeur, et il ne put s'empêcher de sourire en me disant qu'il saurait bien la réparer.

Je ne doutai pas que si j'eusse pu re-rejoindre ces hommes dont il me parlait, et qui, selon moi, devaient être Espagnols ou Portugais, je ne fusse plus à portée de revoir ma patrie, en leur proposant, soit de construire un bâtiment quelconque à l'aide des Sauvages, soit d'aller en caravane chercher quelques ports où nous pussions trouver des moyens de revoir nos foyers. Déterminé à exécuter ce projet, nous nous mîmes à chercher un arbre propre à nos vues. *Vendredi* en trouva bientôt un d'une espèce que je ne

connaissais point, et qu'il savait pouvoir remplir mon dessein. Au moyen de mes outils et il en fit presque seul et en fort peu de temps, une barque très-bien tournée, que sa lègéreté et nos forces réunies nous permirent de mettre facilement à flot. Elle pouvait contenir douze personnes; ainsi elle suffisait pour nous et toutes nos richesses.

J'étais surpris de la dextérité et de la vigueur avec lesquelles il manœuvrait notre grand canot. Mais je voulus lui faire voir ce que l'art peut ajouter aux forces naturelles; je le guidai pour le mâter et le gréer de façon à prendre tous les airs du vent. J'avais conservé une voile dont j'en fis une triangulaire et semblable à celle qui m'avait sauvé de Barbarie; j'y joignis un petit étai et une misaine; il me restait encore assez de cordages pour perfectionner mon ouvrage. *Vendredi*, en m'aidant, ne cessant d'admirer mon travail, n'imaginant

pas

pas encore son utilité; j'y mis un gouvernail qui me coûta beaucoup de soins et de temps; je me plaisais à cacher à *Vendredi* les effets de ces machines pour le faire, ainsi que moi, jouir plus complètement du plaisir de la surprise au premier petit voyage que nous ferions dans cette barque par un vent frais.

Ce jour arriva; quoiqu'il sut parfaitement conduire un canot à force de rames, il ignorait le maniement d'une voile et d'un gouvernail. Son étonnement augmentait à mesure qu'il me voyait manœuvrer ma barque à ma fantaisie. Je lui expliquai alors le mécanisme de la mâture, de la voilure, des cordages, du gouvernail, enfin l'action du vent; comme il était très-intelligent, ainsi que je l'ai dit, il devint en peu de temps fort bon matelot. Mais je ne pus jamais lui faire entendre clairement les effets de la boussole.

J'étais alors entré dans la 27.e année

de mon exil, quoique je ne dusse guère donner ce nom à mon séjour depuis que j'avais un fidèle compagnon de mes peines. L'espérance prochaine de ma délivrance ne m'empêcha pas de continuer mes travaux, tant pour préparer mes champs à l'ordinaire que pour entretenir mes habitations.

L'approche de la saison pluvieuse nous fit reprendre nos occupations intérieures. En attendant le retour du beau temps, nous avions mis notre grand canot sous une manière de hangard ou de remise que nous pratiquâmes dans la baie, et que nous couvrîmes de branches, de feuilles, de terre, et de paille, de façon qu'il était à l'abri du plus violent orage, quoique toujours à flot à chaque marée.

Les beaux jours revinrent et nous invitèrent à exécuter notre entreprise; nous nous proposions de partir sous trois semaines au plus tard, lorsque *Vendredi*

que j'avais envoyé à la provision de tortues, rentra chez moi tout hors d'haléine, et pâle comme la mort. Il me dit qu'il avait vu sur ce rivage, non loin de ma petite baie, une vingtaine d'hommes qu'il reconnut être de ses ennemis, et que sans doute ils n'étaient venus que pour le prendre et le manger. J'eus beau le rassurer et lui dire qu'il n'était plus possible qu'ils pensassent à lui, et que certainement ils n'étaient débarqués de ce côté-ci que par hasard, et pour faire leur festin de triomphe. Je parvins enfin à lui rendre le courage en lui faisant sentir que je partageais son danger. Je lui commandai de charger toutes nos armes, en lui confiant la garde de ma forteresse, et j'allai reconnaître l'ennemi. Je remarquai qu'ils étaient dans un fonds, où je pouvais les plonger d'un bosquet épais qui descendait en pointe jusqu'à eux presque à demi-portée. Cette découverte me donna envie de les prévenir, en cas qu'ils eus-

sent envie de m'attaquer; je courus chercher *Vendredi*, et nous nous mîmes en embuscade à la pointe du bocage, d'où, sans être apperçus, nous pouvions, pour ainsi dire, entendre les chants de cette étrange réjouissance. J'armai *Vendredi* d'un sabre, d'une hache et de trois pistolets; j'étais également armé, et nous déposâmes notre artillerie à terre; elle était composée de six mousquets bien chargés de balles, de cloux et d'autres petits morceaux de fer. Nous vîmes bientôt ces Cannibales préparer leur bûcher; un reste de scrupule sur la légitimité de ma vengeance pensa m'arrêter; mais considérant qu'ils étaient les ennemis de *Vendredi*, que je devais regarder comme mon allié, je me déterminai à sauver les malheureux qu'ils allaient sans doute égorger. Ces victimes parurent. La première qui était nue, fut assommée dans l'instant, avant que nous eussions pris nos dernières mesures pour faire feu;

*Vendredi* me dit que la deuxième était un de ces hommes blancs et barbus que sa Nation avait sauvés, et que sans doute il avait été pris en voulant combattre pour elle; je l'examinai sans perdre de temps, et je reconnus à ses vêtemens qu'il était Européen. Cette vue ralluma toute ma fureur, et prenant soudain un mousquet, je dis à *Vendredi* de m'imiter exactement. Ces Barbares étaient divisés en deux pelotons assez près l'un de l'autre et rangés en cercle. L'homme blanc qui me parut garoté, était plus loin et couché, en attendant sans doute le même sort que son infortuné camarade; j'assignai le peloton gauche à *Vendredi*, et couchant le mien en joue, en criant feu, nous fîmes une décharge si terrible, que nous leur tuâmes quatre hommes et leur en blessâmes un plus grand nombre, nous prîmes un second mousquet sans leur donner le temps de se reconnaître, et faisant feu, nous en abat-

tîmes trois autres; mais nos grosses dragées et notre mitraille en touchèrent encore beaucoup. C'était une chose étonnante à voir et à entendre que leur consternation et leurs cris; ils ressemblaient à une troupe d'insensés furieux qui, échappés de leurs chaînes, courent sans ordre et sans dessein. La plupart perdaient leurs forces avec leur sang et tombaient demi-morts; d'autres fuyaient vers le rivage pour regagner leurs canots. Je dis à *Vendredi* de prendre son dernier mousquet et de me suivre. Nous sortîmes fièrement de notre embuscade, et jettant un cri perçant, nous tombâmes sur le reste de cette troupe épouvantée. J'ordonnai à *Vendredi* de courir vers la mer pour tâcher de les empêcher de se rembarquer, et je lui dis de faire feu sur leurs canots, s'ils les joignaient avant qu'il eût pu leur couper le chemin; je volai droit à l'homme blanc que ses bourreaux avaient abandonné à notre

première décharge, en se jettant dans un canot sur lequel *Vendredi* fit feu; je crus d'abord qu'il les avait tous tués, car personne de cette barque ne resta debout. Je vis cependant un d'entr'eux se relever, en appellant ses camarades à grands cris.

Arrivé au prisonnier, je lui coupai d'abord les liens, et lui demandai en assez mauvais Portugais, qui il était; il me répondit *Christianus*, en me regardant d'un air égaré et incertain. Je le rassurai par tout ce qu'on peut faire en pareil cas; et le voyant faible, je lui donnai mon flacon de rhum, que je portais toujours sur moi, ce qui le remit un peu; il me dit alors qu'il était Espagnol; j'en savais quelques mots, et je lui dis que j'étais trop heureux de l'avoir secouru, mais que ce n'était pas le moment de s'expliquer, qu'il fallait combattre, et profiter de la confusion de ces barbares pour achever de les

exterminer. Je lui donnai un sabre et un pistolet. Ces armes lui rendirent presque toute sa vigueur; il tomba dans le moment sur ses ennemis, et en écharpa deux en moins de rien. Il est vrai qu'ils se défendaient à peine. Ils étaient si effrayés du bruit de nos décharges, qu'ils se trouvèrent aussi peu en état de songer à leur conservation, qu'ils l'avaient été de résister à nos balles. Je rappellai *Vendredi* pour aller chercher nos mousquets et les recharger; ce qu'il fit avec une agilité surprenante, et chemin faisant il en acheva avec sa hache encore trois ou quatre qui étaient blessés. Pendant cette course je vis un combat vigoureux entre l'Espagnol et un Sauvage armé d'un sabre de bois très-dur, avec lequel ils abattent une tête aussi facilement qu'avec les nôtres. Celui-ci, quoique blessé, avait saisi son adversaire par le corps et l'avoir terrassé. Le brave Espagnol ne se démonta point, et mettant

à la main le pistolet, dont il avait prudemment conservé le feu, il lui brûla la cervelle. *Vendredi* de retour et nos fusils rechargés, j'en donnai un avec des munitions à notre nouveau compagnon d'armes qui se remit à la poursuite du reste des ennemis épars, et courant comme des forcénés sans savoir où; il en dépêcha encore un, et en blessa trois autres qui se refugièrent dans le bois où ils moururent de leurs blessures. *Vendredi* retourna vers les canots, et tira plusieurs coups sur celui qui se sauvait; il était d'avis que nous lui donnassions la chasse avec une de leurs barques. Ce n'était pas sans raison; il avait tout à craindre que si ceux-là s'échappaient, ils ne fissent le récit de leur triste aventure à leurs compatriotes, pour les engager à venir nous accabler par le nombre. Notre Espagnol, qui était trop faible pour nous suivre, resta sur le champ de bataille, théâtre de notre victoire.

Nous nous jettâmes donc *Vendredi* et moi dans un de leurs canots; mais je fus bien surpris d'y trouver un troisième prisonnier, les mains étroitement liées derrière le dos, couché sur le ventre et mourant de faiblesse et de peur, tant par la juste crainte où il était d'être égorgé à son tour, que par le bruit de notre combat qu'il avait dû entendre. Je le déliai promptement; il jetta un cri sourd et lamentable, comme s'il m'eut cru son bourreau; mais lui ayant donné un verre de liqueur, il parut se ranimer, et regarda *Vendredi* d'un œil fixe et stupéfait; celui-ci, à qui j'avais dit de l'assurer de sa délivrance, l'ayant également fixé, l'embrassa avec transport. C'était une chose à tirer les larmes des yeux, même de l'homme le plus insensible, de le voir alternativement le baiser, le caresser, s'asseoir à côté de lui, se lever, pleurer, rire, chanter, danser, puis se rasseoir, et se tordre les mains en levant yeux au

ciel; je crus qu'il perdait les sens; cette joie et cette agitation extraordinaire l'empêchaient de proférer une seule parole; enfin revenu un peu à lui, il me dit que cette victime, échappée à la dent vorace de ses ennemis, était son père.

Il n'est pas possible d'exprimer combien je fus touché de cet amour filial, et des tendres extravagances qu'il produisit dans le cœur de ce pauvre garçon, à la vue inopinée de son père. Il tâchait de le réchauffer en mettant sa tête contre sa poitrine; il lui frottait les pieds et les mains pour appaiser les douleurs que ses liens lui avaient causées; je lui donnai pour cet usage mon flacon de rhum, qui fit beaucoup de bien à ce bon vieillard.

Cet incident nous empêcha de poursuivre le canot des Sauvages qui était déjà hors de la portée de notre vue; ce fut un bonheur pour nous; car il se leva bientôt un vent si terrible, que je ne crus pas qu'ils pussent regagner leurs côtes.

Je donnai au père de *Vendredi*, ainsi qu'à l'Espagnol, chacun un gâteau d'orge que j'avais dans ma carnacière, ou pannetière, et je leur fis encore boire un coup de rhum qui acheva de les raffermir; comme nous étions très-fatigués, nous reprîmes lentement le chemin de l'habitation, après avoir mis le feu aux deux canots qui restaient et dont nous n'avions que faire; le vieux Sauvage et l'Espagnol eurent toute la peine du monde à passer par-dessus mes retranchemens; mais, à l'aide du vigoureux *Vendredi*, ils parvinrent dans l'intérieur de mon château, qui les étonna beaucoup l'un et l'autre par sa forme, par sa force, par la propreté et l'ordre qui y régnaient. Comme ils étaient fort altérés, je leur fis d'abord servir de l'eau fraîche, des raisins secs, en attendant que j'eusse préparé de quoi les bien régaler, et les bien coucher.

Voilà enfin mes états peuplés; j'en

étais le Souverain et le despote; mes sujets me devant la vie, j'avais lieu de croire qu'ils étaient prêts à me la sacrifier pour conserver la mienne. Ce qu'il y avait de remarquable dans mon Royaume, c'est que n'étant encore que quatre personnes, il y avait déjà trois Religions différentes. *Vendredi*, comme mon prosélite, était Protestant; l'Espagnol était Romain, et le vieux Sauvage, Payen. Mais je résolus, quelque peuplé que pût devenir mon empire, d'y établir la liberté de conscience. La violence ne donne pas la foi; la seule force qu'on doive employer dans les conversions, c'est celle de la prière, d'un raisonnement éclairé et persuasif, et sur-tout du bon exemple.

Je donnai un grand repas à mes nouveaux hôtes; *Vendredi* avait tué dans mon enclos un chevreau d'un an, dont il fit une excellente étuvée et un plat de rôti, que le vieux Sauvage trouva fort bon. L'Espagnol ne revenait pas de sa

surprise, et *Vendredi* ne finissait point ses caresses.

Le lendemain je l'envoyai enterrer les morts; ce qu'il fit avec tant de soins, que j'eus peine, deux jours après, à reconnaître même le champ de bataille; il me rapporta qu'il en avait trouvé dix-huit, tant tués que morts de leurs blessures, compris le Sauvage qu'ils avaient assommé. Nous en avions compté vingt-un; il ne s'en était par conséquent sauvé que quatre, qui peut-être encore avaient tous été blessés.

Après avoir laissé prendre quelque repos à mes nouveaux sujets, je m'informai du vieux Sauvage de ce qu'il pensait sur ceux de ses ennemis qui s'étaient échappés; *Vendredi* me servait d'interprête; il me dit que le sentiment de son père était qu'il n'y avait aucune apparence qu'ils eussent résisté à la tempête, et qu'en supposant même qu'ils fussent portés par le vent du côté du Sud, ils y

seraient indubitable pris et dévorés; que d'ailleurs leur frayeur avait été si grande, qu'en se jettant dans le canot pour se sauver, il leur avait entendu dire que de mauvais génies, qui lançaient la foudre, habitaient cette île; qu'ainsi loin d'y revenir, ils détourneraient au contraire leurs camarades de jamais y remettre le pied.

Il avait raison; car j'ai appris depuis que s'étant sauvés, ils avaient répandu la terreur parmi leurs compatriotes, qui ont pris mon île pour un séjour enchanté et dangereux. Mais ces circonstances m'étant alors inconnues, je fus quelques temps dans de vives inquiétudes, et je me tins sur mes gardes.

Ne voyant revenir personne de ce côté-là, mes alarmes se calmèrent, et je repris le dessein, au moyen de notre grand bateau mâté, voilé, prêt enfin à appareiller, de gagner le continent, où le père de *Vendredi* m'assurait que nous serions bien reçus par sa Nation. Mais

les rapports de mon Espagnol, qui me parut un homme grave, sensé et reconnaissant, me firent changer d'avis, ou du moins suspendre l'exécution de mon projet.

Il m'apprit que s'étant écarté de son habitation, il avait été arrêté par un gros de Sauvages ennemis, et qu'il restait encore au continent seize Chrétiens, tant Espagnols que Portugais, sauvés d'un naufrage, en revenant de Rio de la Plata pour aller à la Havane; qu'à la vérité ils avaient été assez honnêtement reçus par la Nation de *Vendredi*, mais qu'ils n'en recevaient de vivres qu'autant qu'il en fallait pour ne pas mourir de faim. Il me dit aussi qu'ils avaient des armes à feu, dont ils ne pouvaient se servir faute de munitions; je lui demandai alors s'ils n'avait pas formé le dessein de se délivrer de cette sorte d'esclavage; il me répondit qu'ils y avaient pensé plus d'une fois; mais que n'ayant ni vaisseau, ni outils pour en construire un, ni provisions, ni autres

autres choses nécessaires, leurs desirs s'était changé en désespoir. Là-dessus je lui fis envisager qu'au moyen de ma barque et de *Vendredi* nous pourrions tous trois, en laissant la garde du château à son père, aller prendre ses compatriotes en deux voyages, pour leur procurer un sort moins désagréable dans mon île, où nous pourrions construire tous ensemble un bâtiment assez considérable pour gagner quelque port. Mais comme la reconnaissance n'est pas la vertu familière des hommes, je crains, ajoutai-je, qu'ils n'abusent des services que je leur rendrai, et qu'ils ne m'emmènent, comme Anglais, prisonnier dans la nouvelle Espagne, où l'Inquisition, plus barbare que les Cannibales, me ferait subir le sort le plus cruel.

L'Espagnol m'ayant écouté fort attentivement, me répondit avec candeur, que ses camarades sentaient trop l'horreur de leur situation, et que par consé-

quent ils seraient trop pénétrés de la grandeur des secours que je leur proposais, pour qu'ils eussent seulement la moindre pensée d'une ingratitude si noire. Si vous voulez, poursuivit-il, j'irai les voir avec le vieux Sauvage pour sonder leur sentiment, et je les ferai jurer de vous être fidèles, et de vous obéir jusqu'à ce que nous ayions atteint des parages civilisés.

Pour me donner plus de confiance, il me prêta serment de fidélité, en promettant de me défendre jusqu'à la dernière goutte de son sang, et de ne jamais me quitter sans mes ordres.

Je résolus donc de tout préparer pour cette expédition; mais l'Espagnol plus prudent que moi, et qui avait apprécié toutes mes provisions, me fit sentir avec bien de la justesse, que non-seulement elles ne suffiraient pas pour nourrir cette nouvelle recrue pendant deux mois, mais encore pour avitailler le bâtiment que nous nous proposions de construire. Je

me rendis à l'évidence de ce raisonnement, et nous nous mîmes sur-le-champ, tous les quatre, à défricher de grandes piéces de bonne terre, c'était à-peu-près le temps favorable aux semailles, et nous ne gardâmes que très-peu de grains pour notre boulangerie, afin d'avoir une récolte plus abondante.

Pendant les six mois d'intervalle pour attendre notre nouvelle et grande moisson, nous préparâmes des bois, des planches, des panniers, des voiles, des cordages, et autres ustensiles pour notre projet; nous augmentâmes aussi notre troupeau de chèvres, nous fimes encore une ample provision de limons et de raisins secs; enfin les vingt-deux boisseaux de bled que nous avions semés, nous en rendirent deux cent vingt, et le ris à proportion; ce qui nous suffisait pour attendre avec nos hôtes futurs, la récolte prochaine, et même pour apprivisionner notre bâtiment, si notre projet réussissait.

Tous ces préparatifs étant faits, et l'Espagnol m'ayant renouvellé ses promesses, tant pour lui que pour ses camarades, il partit avec le vieux Sauvage dans le canot que j'avais arrangé pour tenter de passer au continent avec *Vendredi*. Je leur donnai à chacun un fusil, un pistolet et un sabre, avec une douzaine de charges, en les priant de les ménager, et de ne les employer que dans les occasions pressantes; j'y ajoutai une provision de vivres, de raisins secs, et de liqueurs pour en faire des présens aux Espagnols, et aux chefs des Sauvages. Je convins d'un signal qu'ils mettraient au retour, à la poupe du canot, et je leur souhaitai un heureux voyage.

Ils s'embarquèrent avec un vent frais par un beau clair de Lune. C'était vers la fin du mois de Novembre, et selon mon calcul, au commencement de la vingt-neuvième année de mon séjour dans l'île.

*Fin de la première Partie.*



